





**SOCIÉTÉ NEUCHATELOISE**  
des  
**SCIENCES NATURELLES**

**BULLETIN**

DE LA

**SOCIÉTÉ NEUCHATELOISE**

DE

**GÉOGRAPHIE**

**TOME XIII**

**1901**

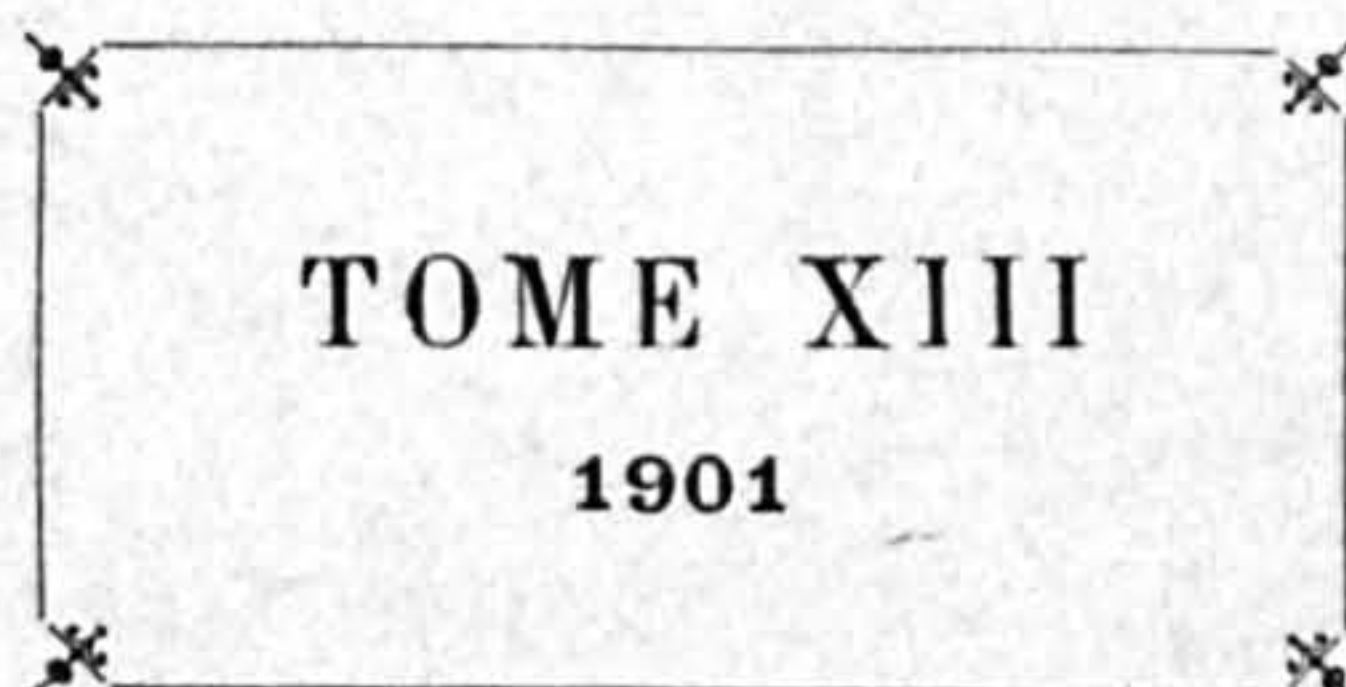
**NEUCHATEL**  
**IMPRIMERIE PAUL ATTINGER**  
**1901**



**BULLETIN**  
**DE LA**  
**SOCIÉTÉ NEUCHATELOISE**  
**DE GÉOGRAPHIE**



BULLETIN  
DE LA  
SOCIÉTÉ NEUCHATELOISE  
DE  
GÉOGRAPHIE



NEUCHATEL  
IMPRIMERIE PAUL ATTINGER  
1901



MATÉRIAUX  
POUR  
L'ANTHROPOLOGIE DES POPULATIONS PRIMITIVES  
DE LA SUISSE

Par le Dr ALEXANDRE SCHENK,  
*Privat-Docent à l'Université de Lausanne,*  
*Membre correspondant de la Société d'Anthropologie de Paris.*

---

Dans une récente étude sur l'ethnogénie des populations helvétiques, publiée ici même <sup>1</sup>, je disais, précisément, que les populations de la Suisse ne constituaient pas une unité, mais bien une pluralité anthropologique, grâce aux mélanges ethniques si variés qui se sont produits sur notre territoire, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, et qu'à l'unité de la nation ne correspondait aucune unité de race. J'ai indiqué qu'il était nécessaire, afin d'aboutir à des résultats exacts, à des données certaines, sur l'origine et la constitution des populations helvétiques actuelles, d'entreprendre une étude systématique de ces dernières, en recueillant, d'après les méthodes de

<sup>1</sup> *Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie*, tome XII, 1900.



la technique anthropologique, tous leurs caractères somatologiques et ostéologiques, pour les comparer ensuite à ceux des populations préhistoriques et historiques dont nous possédons les restes. M. le Dr Rudolf Martin, professeur d'anthropologie à l'Université de Zurich et à l'École polytechnique fédérale, a montré, dans un excellent article intitulé *But et Méthode d'une Ethnologie de la Suisse*<sup>1</sup>, qu'il fallait, en somme, faire une statistique des formes ethniques locales, établir quels sont les types ethniques bien caractérisés qu'on rencontre en Suisse, quels types constituent des variétés pures, quels autres sont des formes mixtes, quelles sont leurs relations entre eux et avec les types des pays voisins, enfin, en dernier lieu, quelle est leur distribution géographique.

Grâce aux travaux de MM. His et Rüttimeyer, Kollmann, Studer et Bannwarth, Scholl, Pittard, Bedot, Schürch, etc., l'anthropologie des populations helvétiques a fait aujourd'hui un grand pas en avant, mais pour que nous soyons fixés d'une manière certaine sur l'origine des populations de notre pays, les résultats anthropologiques (craniologiques et ostéologiques) obtenus sur les populations actuelles ou sur celles qui les ont directement précédées devront être soigneusement comparés à ceux qui nous seront fournis par l'étude squelettologique des populations primitives de la Suisse.

Ces considérations m'ont engagé à entreprendre l'étude détaillée et objective des différents ossements préhistoriques ou historiques qui étaient en ma possession; plus tard seulement, lorsque les matériaux anthropologiques de notre pays seront plus nombreux, nous pourrons essayer de les comparer les uns aux autres et rechercher les affinités qu'ils présentent avec telle ou telle race actuellement connue et nettement déterminée, car la détermination des caractères anthropologiques de l'ensemble d'une population n'est possible que par la réunion d'un grand nombre de pièces osseuses.

Le mémoire que nous publions aujourd'hui se compose :

1<sup>o</sup> D'une étude sur les ossements néolithiques de Chamblandes (première moitié de l'âge de la pierre polie);

<sup>1</sup> Dr Rudolf Martin. *Ziele und Methoden einer Rassenkunde der Schweiz*. Separatabdruck aus dem Schweizerischen Archiv für Volkskunde. Band I. Heft I. Zürich, 1896.



2<sup>o</sup> D'une étude sur une série de 70 crânes dolichocéphales et mésaticéphales des époques gallo-helvète ou helvétienne antérieure à César, helvète-romaine et helvète-burgonde<sup>1</sup>.

Les mesures anthropologiques prises sur chacun de ces crânes l'ont été au moyen du compas glissière ou du compas d'épaisseur et du ruban métrique, d'après les *Instructions craniologiques et craniométriques de la Société d'Anthropologie de Paris*, rédigées par M. Broca.

Les os longs ont été étudiés d'après la méthode des mensurations suivie par M. Manouvrier, professeur à l'École d'Anthropologie de Paris, dans ses différents travaux, et la taille a été calculée selon la technique qu'il a indiquée dans son Mémoire sur la détermination de la taille d'après les grands os des membres<sup>2</sup>.

Le diagnostic du sexe a été fait, en ce qui concerne les os longs, d'après l'ensemble des caractères, c'est-à-dire en tenant compte de la longueur et surtout de la grosseur des os, des empreintes et saillies d'insertions musculaires, des diamètres des têtes d'articulation. Tous ces os ont été mesurés, en projection, au moyen de la planche ostéométrique de Broca, les fémurs en position, c'est-à-dire les deux condyles étant appuyés contre un plan vertical, les tibias sans l'épine, mais la malléole comprise; deux millimètres ont été ajoutés aux longueurs ainsi obtenues pour tenir compte de l'épaisseur des cartilages articulaires.

Les gravures intercalées dans le texte et représentant les principaux types de crânes ont été dessinées par nous-même, au stéréographe de Broca; elles ont ensuite été réduites photographiquement à un tiers de leur grandeur naturelle.

Les photographies des ossements de Chamblandes ont été faites par M. le Dr R.-A. Reiss, chef des travaux photographiques à l'Université de Lausanne; vu le mauvais état de quelques pièces, toutes n'ont pu être prises d'après les méthodes anthropologiques.

<sup>1</sup> La deuxième partie de ce travail paraîtra dans le prochain *Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie* (1902).

<sup>2</sup> L. Manouvrier. *La détermination de la taille d'après les grands os des membres*. Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris. 2<sup>e</sup> série, tome IV. 1892.



## Étude des ossements néolithiques de Chamblandes sous Lausanne.

Les ossements néolithiques de Chamblandes, conservés dans les galeries du Musée cantonal vaudois, sont malheureusement peu nombreux, mais, étant données leur rareté et leur ancienneté, il nous a précisément paru nécessaire d'en faire une étude anthropologique détaillée. Bien qu'en nombre relativement faible, ces ossements nous permettront peut-être un jour, lorsque de nouvelles découvertes auront été faites, de comparer et de rapprocher ces populations néolithiques de telle ou telle race préhistorique actuellement connue.

Plusieurs de ces ossements ont déjà été étudiés par MM. F.-A. Forel et Th. Studer; quelques-uns ont été sommairement décrits par MM. Th. Studer et Bannwarth, dans leur magnifique ouvrage : *Crania helvetica antiqua*<sup>1</sup> et par moi-même dans ma *Description des ossements humains provenant des sépultures néolithiques des environs de Lausanne*<sup>2</sup>, mais un crâne et un squelette entier et en parfait état, conservé à l'intérieur de sa sépulture dans une salle du Musée, avaient passé jusqu'à présent inaperçus.

L'on sait que les ossements de la pierre polie, provenant de sépultures sont excessivement rares en Suisse; les seuls connus sont ceux du Schweizersbild et de Daschenbühl, dans le canton de Schaffhouse, ceux du Châtelard et de Montagny sur Lutry

<sup>1</sup> *Crania helvetica antiqua*. Pages 18 à 20.

<sup>2</sup> *Description des restes humains*, etc., pages 26 à 35. Quelques-unes des mesures de ces différents ossements, des crânes en particulier, ont été sensiblement modifiées par le fait que, dans le travail cité plus haut, il n'avait pas été tenu compte de l'épaisseur inégale d'une couche de substances calcaires dont ces os sont en partie recouverts.



et, enfin, ceux de Chamblandes. Les ossements du Schweizersbild, du Châtelard et de Montagny sur Lutry sont de la fin de la période néolithique; ceux de Chamblandes, au contraire, sont plus anciens et paraissent se rapporter au commencement ou, tout au moins, au milieu de cette période; toutefois, Morel-Fatio signale, comme provenant de Chamblandes, une belle hache-marteau perforée en serpentine et admirablement polie; il ne nous a pas été possible de retrouver, dans les collections du Musée cantonal, cette pièce, qui serait d'un haut intérêt chronologique.

Ces sépultures ou cistes de pierre, découvertes pour la première fois en 1880 et 1881 par M. A. Morel-Fatio<sup>1</sup> et en 1894 et 1895 par M. A. de Molin, conservateur du Musée d'archéologie, étaient toutes orientées de l'Ouest à l'Est et mesuraient environ un mètre de long sur cinquante centimètres de large et de profondeur; les parois étaient formées par quatre dalles d'une pierre assez bien travaillée en calcaire des Alpes ou en grès dur feuilleté de la Paudèze, posées de champ sur le sol naturel et recouvertes d'une cinquième aplanie au-dessous, restée à l'état brut à sa face supérieure. Ces sépultures renfermaient quelquefois deux, trois et même cinq individus, sans que, pour cela, la dimension de la tombe se trouvât modifiée. Malheureusement, la plupart des squelettes étaient en mauvais état et n'ont pu être conservés.

Il suffit de comparer les objets découverts dans les sépultures du Châtelard, de Montagny sur Lutry et de Chamblandes pour se rendre compte de la différence du mobilier funéraire et probablement aussi de leur différence d'âge.

A Chamblandes nous avons seulement:

1<sup>o</sup> Des défenses de sanglier, percées de trous à leurs deux extrémités et devant servir d'ornements.

2<sup>o</sup> Des morceaux d'ocre jaune et surtout d'ocre rouge.

3<sup>o</sup> Des coquillages marins provenant des bords de la Méditerranée (*Tritonium nodiferum* Lam. et *Pectunculus pilosus* L.) et perforés de deux trous.

4<sup>o</sup> Des fragments de crâne humain, travaillés de main d'homme et jouant le rôle d'amulettes.

<sup>1</sup> *Anzeiger für Schweizerische Alterthumskunde*. Zurich, 1880, pages 45 et 46, et 1882, pages 221-225.



5° Des grains d'un collier formé de petites perles taillées dans des coquilles.

6° Des grains plus gros en corail.

7° Des amulettes et des colliers en rondelles d'os.

8° Des grains d'un collier composé de toute une série de petits disques en jayet, variété de lignite provenant des régions du Nord-Est de l'Europe.

9° Un marteau ou percuteur en pierre, de forme sphérique, offrant une surface plane sur deux côtés.

10° Des mâchoires et divers fragments d'os de rongeurs.

Aucune trace, comme on le voit, de poteries et d'objets en pierre polie.

Par contre, les sépultures du Châtelard et de Montagny sur Lutry, bien que constituées de la même façon que celles de Chamblandes, renfermaient :

1° Un assez grand nombre de haches polies, en général bien travaillées, mais plutôt de petites dimensions (longueur variant entre 3 et 10 centimètres) et toujours constituées par des roches indigènes<sup>1</sup>; elles paraissent se rapprocher beaucoup de celles qui ont été découvertes dans la palafitte néolithique de Chevroux.

2° Plusieurs emmanchures ou gâines de haches et de ciseaux en bois de cerf. Ces gâines sont souvent à talon, droites ou bifurquées; des fragments d'andouillers préalablement coupés.

3° Des ciseaux et des pointes de flèche en os.

4° Des fusaïoles en pierre.

5° Des débris de poteries.

Ces poteries, représentant des écuelles, sont façonnées à la main et complètement dépourvues d'ornementation; la pâte, de couleur noire à l'intérieur, plutôt grise à l'extérieur, en est faite d'une argile grossière, plus ou moins mal pétrie et parsemée de petits grains blanchâtres de quartz et de sable; elles sont remarquables aussi par l'extrême épaisseur du fond et des parois.

<sup>1</sup> Ces haches, d'après M. le professeur Dr Schardt, qui a bien voulu les examiner, sont toutes faites avec des roches vertes rentrant dans la catégorie des roches gabbroïdes serpentinisées et sausuritisées. Elles sont toutes extrêmement dures et résistantes, ce qu'elles doivent à leur structure fibreuse résultant de la recristallisation de leurs composants primitifs. Toutes ont leur origine dans nos Alpes (Valais) et ont été choisies dans le matériel erratique glaciaire du Plateau suisse et du pied du Jura.



Des ustensiles analogues à ceux que je viens d'énumérer ont été exhumés autrefois déjà de trente tombes du Châtelard sur Lutry, mais on ignore aujourd'hui ce qu'ils sont devenus<sup>1</sup>.

La différence entre le mobilier funéraire des sépultures de Chamblandes et celui des tombeaux du Châtelard et de Montagny sur Lutry est manifeste et semble bien prouver la plus grande ancienneté des tombes de Chamblandes. Il est cependant prudent de faire toutes réserves à cet égard et d'attendre, pour se prononcer d'une manière absolue, que les sépultures de Chamblandes, encore intactes, aient été fouillées. Elles nous apporteront certainement des faits nouveaux, qui ne laisseront plus aucun doute sur la question, mais il est intéressant de constater, dès maintenant, l'analogie de ces tombeaux néolithiques avec ceux de la même époque que l'on rencontre dans l'Europe centrale et dans le Nord, en Allemagne, à Worms<sup>2</sup>, par exemple, ainsi qu'avec certaines sépultures signalées il y a quelques années par M. Zaborowski, notamment sur le Dniester et en Moravie<sup>3</sup>, dans lesquelles on a trouvé, à côté d'un mobilier funéraire à peu près identique à celui de Chamblandes, des squelettes saupoudrés d'une couleur rouge ferrugineuse, détail significatif qui expliquerait la présence de morceaux d'ocre rouge et d'ocre jaune à Chamblandes, comme, du reste, dans certaines stations lacustres de la pierre polie, celle de Chevroux, en particulier. M. Zaborowski a montré, en outre, dans un récent article<sup>4</sup>, l'analogie qu'il y a, à cet égard, non seulement entre les squelettes néolithiques du Nord de l'Europe et ceux de Chamblandes, mais aussi avec les squelettes de Menton. Ils auraient été soumis au même rite ou ils appartaient à un peuple ayant les mêmes usages.

Les sépultures de Chamblandes présentent donc une très grande importance au point de vue de l'ethnologie préhistorique de notre pays, aussi nous faisons des vœux pour que les tom-

<sup>1</sup> Toutefois, d'après un renseignement que je viens d'obtenir, ces instruments se trouveraient au Musée de la ville d'Yverdon. Je n'ai pas eu l'occasion, jusqu'à présent, de vérifier le fait.

<sup>2</sup> A. Schenk. *Description des restes humains, etc.*, page 8.

<sup>3</sup> Zaborowski. *Du Dniester à la Caspienne ; Esquisse palethnologique. Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1895.

<sup>4</sup> Zaborowski. *La souche blonde en Europe. Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*. 1898, page 480.



beaux qui existent encore en cet endroit soient prochainement ouverts et soigneusement étudiés<sup>1</sup>.

Les ossements de Chamblandes se rapportent à cinq individus nettement déterminés dont nous possédons les crânes et un certain nombre d'os; à côté de cela, nous avons encore quelques os qui seront étudiés à part.

Ces restes humains étant peu nombreux, nous ne pourrons pas tirer de leur étude des conclusions générales, mais, je le répète, ils n'en sont pas moins très intéressants et les mesures qu'ils fournissent pourront servir de comparaison au cas où de nouvelles découvertes permettraient de compléter cette série.

## CORPS N° 1.

### *Le Crâne.*

(24473 du Musée archéologique) Planche I.

Ce crâne mal conservé provient probablement d'une femme adulte; les sutures crâniennes ne sont pas complètement oblitérées. L'occipital manque en partie, ainsi que les côtés du frontal, le temporal droit, la base du crâne et le squelette de la face.

Immédiatement on reconnaît un crâne franchement dolichocéphale, et bien que le diamètre antéro-postérieur ne puisse être mesuré, l'indice céphalique ne devait pas être supérieur à 73.

La *norma facialis* montre un frontal bien développé, à arcades sourcilières bien dessinées avec une glabelle proéminente et des sinus frontaux développés. La racine du nez est un peu enfoncée et l'espace interorbitaire large. Les bords sus-orbitaires sont rectilignes et tranchants.

La *norma lateralis* laisse voir une courbe antéro-postérieure s'infléchissant doucement à partir d'un point situé à 10 mm.

<sup>1</sup> Au moment de mettre sous presse, j'apprends avec plaisir que, sur ma demande, le Département vaudois de l'Instruction publique et des Cultes a décidé de recommencer prochainement les fouilles à Chamblandes.



au-dessus de l'ophryon; la courbe est à peu près plane dans le quart antérieur de la suture pariétale et descend lentement depuis cet endroit jusqu'au lambda; l'apophyse mastoïde est assez grosse.

La *norma verticalis* offre une forme elliptique passablement allongée.

La *mandibule*, en mauvais état, présente une branche horizontale large et basse; le point mentonnier bien marqué n'est pas saillant; les alvéoles des incisives et des canines sont ouverts, ceux des molaires sont complètement oblitérés. La branche montante, peu élevée, fait avec la branche horizontale un angle faiblement obtus.

#### MENSURATIONS.

	mm
Diamètre antéro-postérieur maximum . . . . .	175 (?)
» transversal maximum . . . . .	128
Courbe frontale totale . . . . .	112
» pariétale . . . . .	122
Largeur interorbitaire . . . . .	25

#### INDICES.

Indice céphalique . . . . .	73,71 (?)
-----------------------------	-----------

#### CORPS N° 2.

##### *Le Crâne.*

N° 13663 du Musée archéologique.

Ce crâne assez bien conservé provient d'une femme âgée; ses contours sont réguliers et arrondis, ne présentant presque pas de crêtes saillantes; les os molaires manquent et les arcades zygomatiques sont brisées; les cavités orbitaires sont incomplètes. Le crâne est *sous-dolichocéphale* (*mésocéphale*, d'après la nomenclature de Francfort).



*Norma facialis.* La vue antérieure présente, à la fois, un front large, fortement bombé en avant et assez élevé, indiquant un grand développement des lobes frontaux; la glabelle large et plane ne forme pas de tubérosité, elle correspond au N° 0 de la nomenclature de Broca. Les sinus frontaux sont très peu développés et ne mesurent pas 10<sup>mm</sup> d'épaisseur; les arcades sourcilières sont presque complètement nulles, les bosses frontales sont, par contre, bien développées et par conséquent très apparentes.

La voûte crânienne présente une courbe régulière et bien développée; les crêtes frontales sont passablement divergentes, le diamètre frontal minimum atteint 101<sup>mm</sup> et le diamètre stéphanique 123<sup>mm</sup>. La courbe frontale totale mesure 133<sup>mm</sup>. et se décompose comme suit: pour la courbe sous-cérébrale 17<sup>mm</sup>, pour la courbe cérébrale 116<sup>mm</sup>.

Les bords sus-orbitaires sont pourvus chacun d'une large échancrure; la racine nasale est très large, plate, non enfoncée; les os propres du nez sont aussi passablement larges, s'adossant suivant un angle très fortement obtus; ils forment, avec les apophyses montantes des maxillaires supérieurs, une large surface plane qui se continue directement au-dessous du front. En se détachant du frontal, en-dessous de la glabelle, les os nasaux ne s'infléchissent que fort peu en avant et en haut, prenant ainsi une position faiblement oblique; l'indice nasal, malgré cet aplatissement relatif, est leptorhinien; il atteint 49,02<sup>mm</sup>, les dimensions du nez étant de 51<sup>mm</sup> pour le diamètre vertical et de 25<sup>mm</sup> pour le diamètre transversal; l'épine nasale est bien développée.

L'espace interorbitaire large mesure 26,5<sup>mm</sup>; les orbites sont profondes et paraissent avoir été mésosèmes. La face — bien qu'approximativement mesurée, les arcades zygomatiques étant partiellement brisées, — était leptoprosope.

L'arcade dentaire est parabolique, les deux prémolaires gauches (la deuxième est cariée) et la troisième molaire droite sont seules présentes; les alvéoles sont complètement oblitérés sauf en ce qui concerne les incisives. La voûte palatine est profonde, mais relativement courte; sa longueur est de 47<sup>mm</sup> et sa largeur de 38<sup>mm</sup>. L'indice palatin, assez élevé, atteint 80,85.

La *norma lateralis* montre une courbe antéro-postérieure s'élevant d'abord presque verticalement jusqu'au niveau des



bosses frontales, c'est-à-dire jusqu'à 50<sup>mm</sup> au-dessus de la racine du nez. Elle s'incline ensuite insensiblement jusqu'au bregma en décrivant une courbe aussi élégante que régulière; mais, à partir de ce point, elle subit une légère dépression pour rester plane dans la moitié antérieure de la suture sagittale, puis, s'infléchissant en bas et en arrière, elle descend obliquement jusqu'au lambda, mais l'écaille de l'occipital n'étant pas projetée, elle se continue régulièrement jusqu'à 50<sup>mm</sup> au-dessous du lambda; là, elle change de nouveau de direction, pour gagner

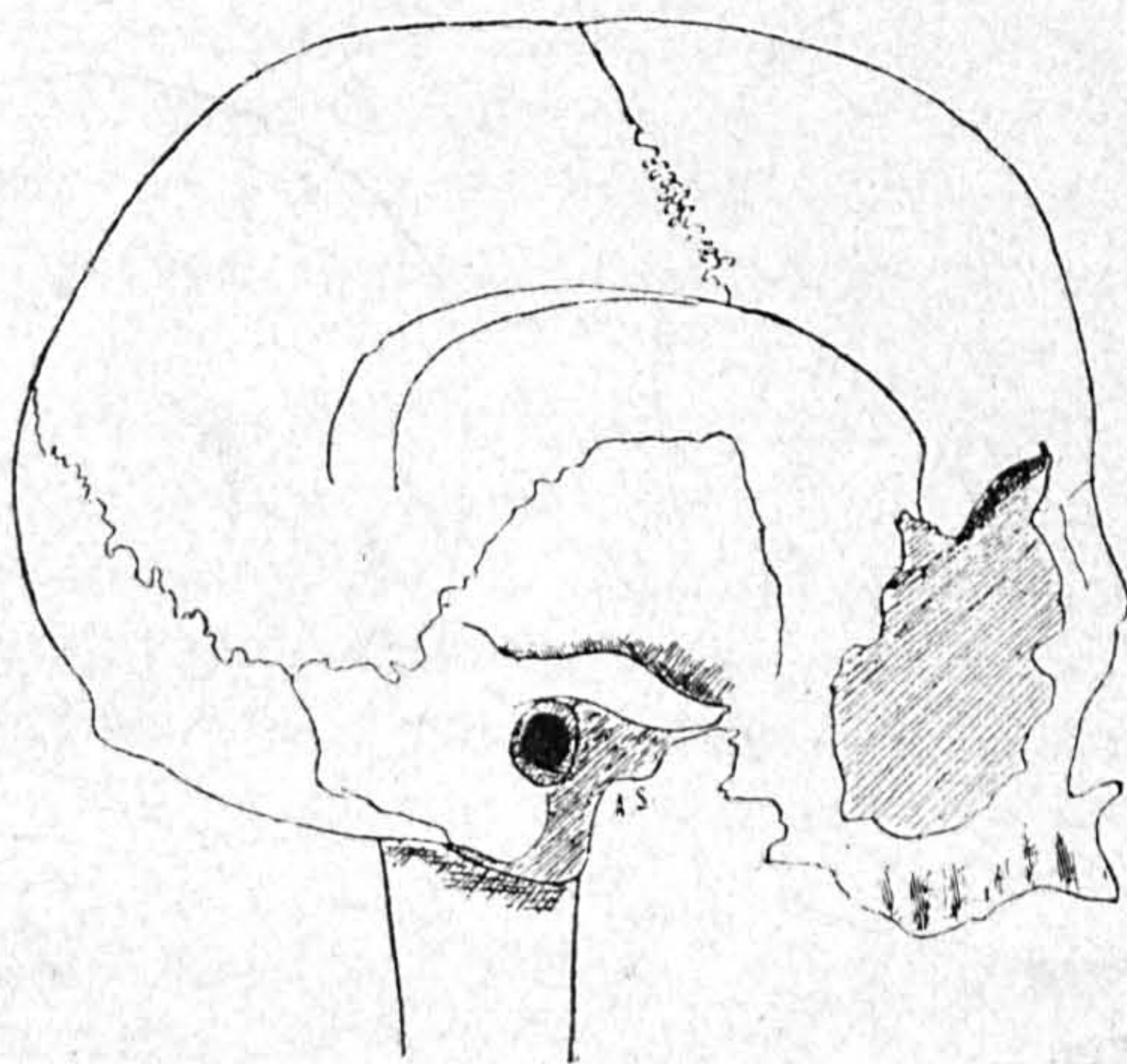


Fig. 1. CRANE N° 2 NORMA LATERALIS

l'inion d'abord et le trou occipital ensuite; mais, dans cette dernière région, la courbe est presque droite et à peu près horizontale. La saillie iniaque est fort restreinte; par contre, la ligne courbe supérieure est bien marquée; la ligne temporale est peu élevée, les apophyses mastoïdes petites. Les fosses temporales sont également peu développées.

La vue de profil permet encore de constater les saillies que déterminent les bosses frontales, mais la forme du ptérion ne peut être déterminée, les sutures dans cette région étant complètement synostosées.

*Norma verticalis.* — La vue d'en haut offre une courbe régulièrement ovale, sans saillie appréciable des bosses pariétales, mais le développement transversal de la boîte crânienne paraît presque aussi grand à la région frontale qu'à la région pariétale;



la différence n'est, en effet, que de 16<sup>mm</sup>; ce fort développement de la région antérieure du crâne empêcherait de voir à peu près complètement les arcades zygomatiques si elles n'étaient pas brisées. Cette vue permet, en outre, de constater une légère dépression post-coronale, dirigée parallèlement à cette suture.

Le crâne étant fortement orthognathe, la région nasale seule est aperçue dans cette vue.

Il est certain qu'avec 183<sup>mm</sup> de diamètre antéro-postérieur, 138<sup>mm</sup> de diamètre transversal maximum, 133<sup>mm</sup> de diamètre

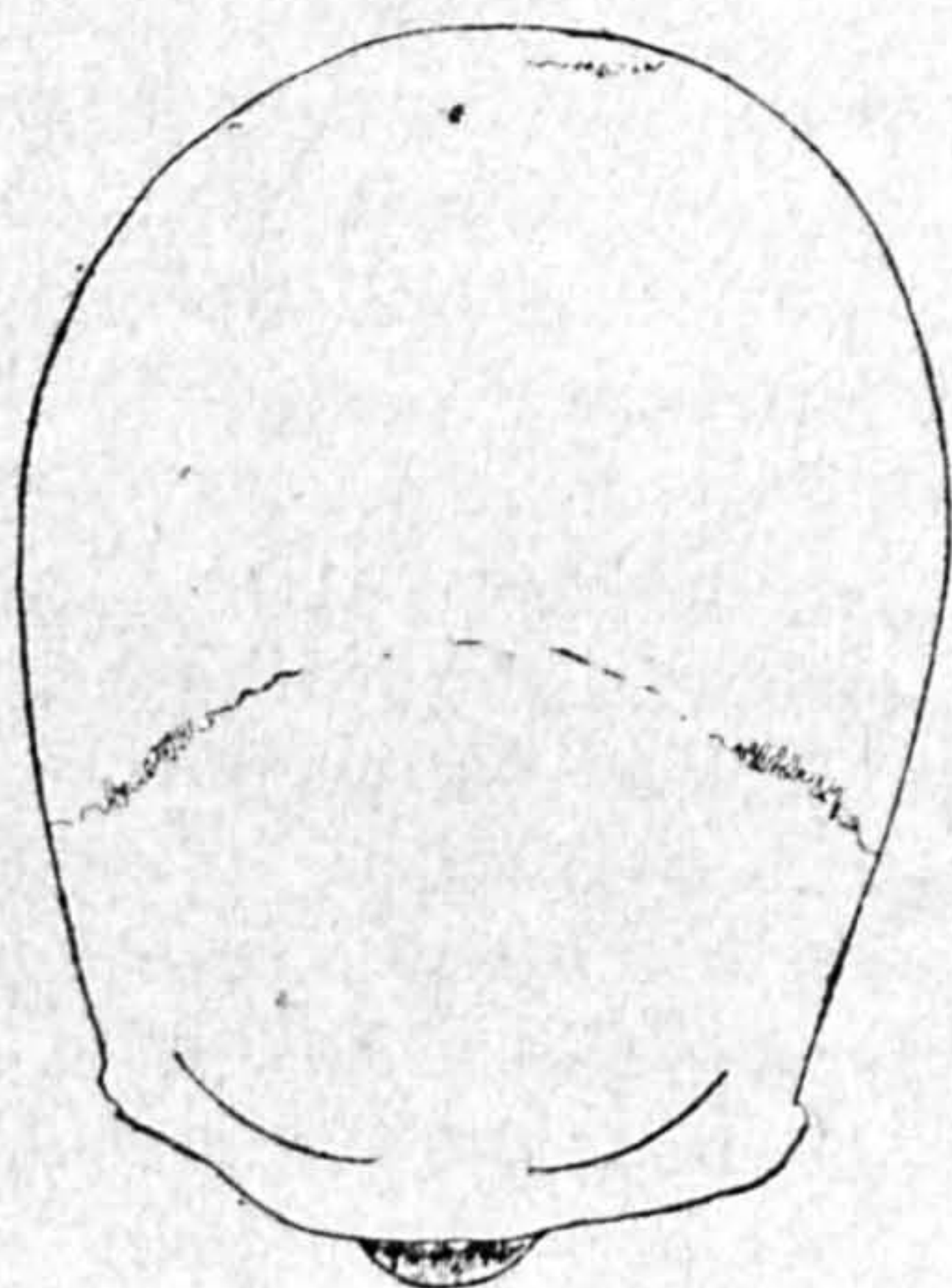


Fig. 2.

CRANE N° 2 NORMA VERTICALIS

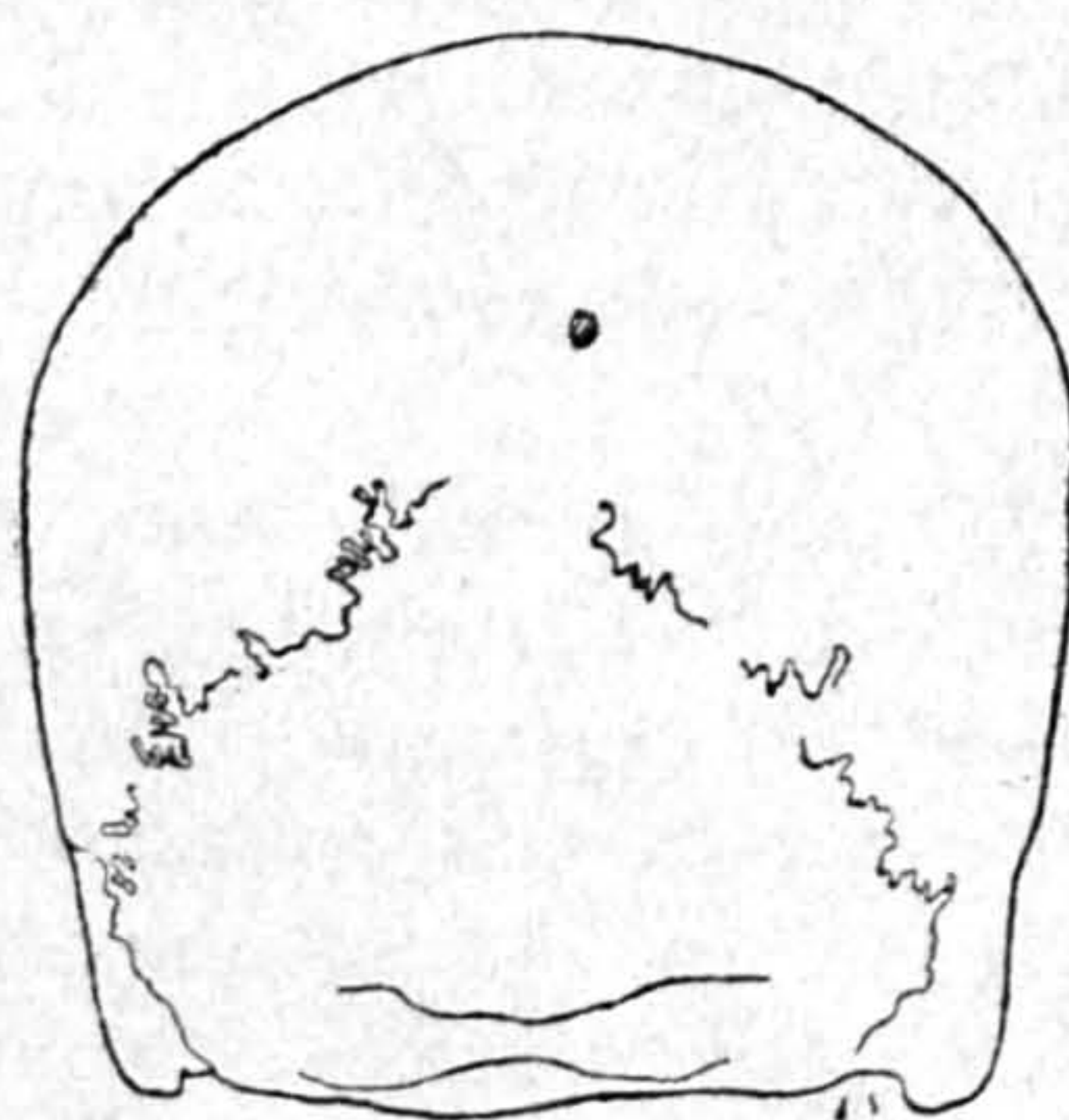


Fig. 3.

CRANE N° 2 NORMA POSTERIORALIS

basio-bregmatique et 515<sup>mm</sup> de courbe horizontale, la capacité du crâne devait être assez considérable. La région préauriculaire du crâne est relativement plus développée que la région postérieure: la courbe horizontale antérieure mesure 275<sup>mm</sup> et le frontal, comme nous l'avons vu, offre de belles dimensions.

*Norma posterioralis.* La vue postérieure offre un contour supérieur arrondi, régulier et bien développé, mais les côtés latéraux, presque verticaux, convergent en bas. La ligne courbe supérieure est bien marquée, l'inion est à peine dessiné et il en est de même de la crête occipitale externe.

*Norma basalis.* La vue inférieure nous présente les grandes dimensions tant antéro-postérieures que transversales du trou occipital qui a la forme d'un rhombe.

*Sutures crâniennes.* Voici quel est, sur ce crâne, l'état des su-



tures : la *suture métopique* est complètement synostosée ; il en est de même de la *suture sagittale*. La *suture coronale* est complètement oblitérée dans sa région médiane ; sur les côtés, elle n'est pas complètement synostosée et paraît appartenir, au point de vue de sa complication, au N° 5 de la nomenclature de Broca. La *suture lambdoïde* est moins fermée que les autres ; elle correspond, sous le rapport du degré de soudure, au N° 3 et sous le rapport de la complication au N° 5 de la nomenclature précédemment citée ; la synostose est moins accentuée dans la région de l'astérion que dans les autres régions de la suture. La *suture écailleuse* est parfaitement conservée ; mais, par contre, les *sutures de la région ptérique* manquent complètement.

Il n'y a pas d'os wormiens dans les différentes sutures qui unissent les os du crâne, soit entre eux, soit avec les os de la face.

*Mandibule.* Le maxillaire inférieur présente un point mentonnier saillant, la branche horizontale est large et courte, la verticale basse mesure 60<sup>mm</sup> ; l'angle de la mâchoire est obtus, les molaires manquent et leurs alvéoles sont oblitérés ; les incisives et les canines sont fortement usées. Les apophyses géniques sont très développées si l'on tient compte du sexe de la mâchoire.

#### MENSURATIONS.<sup>1</sup>

Les mesures que nous avons obtenues sur ce crâne sont les suivantes :

Capacité crânienne (méthode de l'indice cubique)	em <sup>3</sup>
» » (graine de moutarde) . . .	1554
	1505
	mm
Diamètre antéro-postérieur maximum. . . . .	183
» » » métopique. . . . .	182
» transversal maximum. . . . .	138
» vertical basio-bregmatique . . . . .	133
» bi-auriculaire . . . . .	98
» bi-mastoïdien . . . . .	119,5
» frontal maximum . . . . .	123
» » minimum . . . . .	101

<sup>1</sup> Les chiffres marqués d'un astérisque sont approximativement calculés.



Courbe horizontale totale . . . . .	515
» » préauriculaire . . . . .	275
» » post-auriculaire . . . . .	240
» transversale totale . . . . .	430
» » sus-auriculaire . . . . .	304
» frontale totale . . . . .	133
» » sous-cérébrale . . . . .	17
» » cérébrale . . . . .	116
» pariétale . . . . .	110
» occipitale supérieure . . . . .	75
» » inférieure . . . . .	47
Ligne naso-basilaire . . . . .	100
Longueur du trou occipital . . . . .	37
Largeur » » . . . . .	30
» bi-orbitaire externe . . . . .	103,5
» interorbitaire . . . . .	26,5
Hauteur intermaxillaire . . . . .	17
» de la face (naso-alvéolaire) . . . . .	69
» » (ophryo-alvéolaire) . . . . .	83
Largeur » (bi-zygomatique maximum) . . . . .	127 *
Hauteur des orbites . . . . .	33
Largeur » . . . . .	40 *
Longueur du nez . . . . .	51
Largeur » . . . . .	25
Longueur de la voûte palatine . . . . .	47
Largeur » » . . . . .	38
Distance du point alvéolaire au trou occipital . . . . .	88

#### INDICES

Indice céphalique . . . . .	75,41
» de hauteur-longueur . . . . .	72,68
» » largeur . . . . .	96,38
» frontal . . . . .	82,11
» occipital . . . . .	81,08
» fronto-zygomatique supérieur . . . . .	96,85 *
» » » inférieur . . . . .	79,52 *
» facial I . . . . .	65,35 *
» » II . . . . .	54,35 *



Indice orbitaire . . . . .	82,5 *
» nasal . . . . .	49,02
» palatin . . . . .	80,85
» du prognathisme (Flower) . . . . .	88

*Indices crâniens.* — L'*indice céphalique* est représenté par le chiffre 75,41; il classe donc ce crâne parmi les *dolichocéphales* (mésocéphales, d'après l'entente de Francfort). L'indice de *hauteur-longueur* 72,68 est à peu près voisin du chiffre moyen des crânes dolichocéphales, tandis que l'indice de *hauteur-largeur*, qui atteint 96,38, est déjà sensiblement élevé, cet indice étant, en moyenne, compris entre 90 et 91 chez les crânes allongés. L'indice frontal 82,11 est également celui des séries dolichocéphales.

*Indices faciaux.* — Les deux indices faciaux nous montrent une face passablement développée en hauteur; l'indice facial II, en particulier, classe ce crâne parmi les *leptoprosopes*; les orbites sont moyennement développées en hauteur, l'indice orbitaire est, en effet, très faiblement microsème, il frise la mésosémie, et le nez, moyennement haut et large, est mésorhinien. Quant à l'indice du prognathisme 88, calculé d'après la méthode de Flower (ligne alvéolo-basilaire multipliée par cent et divisée par la ligne naso-basilaire) il est excessivement faible et montre un crâne remarquablement orthognathe.

*Capacité crânienne.* — Étant données la fragilité du crâne et l'absence d'une partie des parois de la cavité orbitaire droite, la capacité crânienne a d'abord été calculée par le procédé de l'indice cubique, c'est-à-dire en divisant le demi-produit des trois diamètres (antéro-postérieur maximum, transversal maximum et basio-bregmatique) par le nombre ou indice obtenu par M. Manouvrier<sup>1</sup> dans ses recherches sur l'indice cubique du crâne, soit 1,14 pour les hommes et 1,08 pour les femmes, comme représentant le rapport de la capacité réelle au demi-produit des trois diamètres. D'après cette méthode, la capacité crânienne serait assez élevée et atteindrait 1554<sup>cm</sup>3.

Cependant, pour avoir un terme de comparaison, j'ai eu recours à la graine de moutarde pour le cubage du crâne. Ce

<sup>1</sup> L. Manouvrier. *Sur l'indice cubique du crâne* (Association française pour l'avancement des sciences, 1880).



procédé, que j'ai répété plusieurs fois, m'a donné un chiffre moyen de 1505<sup>cm³</sup>, chiffre assez considérable, si l'on tient compte de la capacité moyenne du crâne féminin dans les races européennes, capacité qui est à peu près de 1400<sup>cm³</sup>. En tout cas, le volume du crâne de la femme de Chamblandes est bien supérieur au volume obtenu par M. le professeur Dr Kollmann sur les deux crânes féminins du Schweizersbild (1203<sup>cm³</sup>, procédé de Bischoff, et 1270<sup>cm³</sup>, procédé de Welcker).

En calculant le poids du cerveau au moyen de la fraction 0,87 obtenue par M. Manouvrier<sup>1</sup> (c'est-à-dire en multipliant la capacité crânienne par 0,87), fraction qui exprime, d'après les recherches de ce savant anthropologiste, le rapport du poids de l'encéphale à la capacité crânienne, on obtient le chiffre de 1309 grammes, comme représentant le poids probable de l'encéphale de la femme de Chamblandes.

*Rayons et angles auriculaires.* — Il nous a paru intéressant de calculer sur ce crâne la valeur des rayons et des angles auriculaires ; nous avons, en conséquence, obtenu les chiffres suivants :

	mm
Rayon maxillaire . . . . .	100
» nasal . . . . .	101
» sus-orbitaire . . . . .	108
» bregmatique . . . . .	118
» lambdoïdien . . . . .	103
» iniaque . . . . .	76
» opisthiaque . . . . .	32
	degrés
Angle facial . . . . .	38,5
» sous-cérébral . . . . .	8
» frontal cérébral . . . . .	55
» » total . . . . .	63
» pariétal . . . . .	59
» occipital cérébral . . . . .	33
» » cérébelleux . . . . .	34
» » total . . . . .	67

<sup>1</sup>L. Manouvrier. — *Sur l'interprétation de la quantité dans l'encéphale et dans le cerveau en particulier.* Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris. 2<sup>me</sup> série, tome III, 2<sup>me</sup> fascicule, page 161.



Ces chiffres nous montrent nettement le grand développement du crâne de la femme de Chamblandes, développement qui correspond à sa forte capacité; en effet, les rayons sus-orbitaire, bregmatique et lambdoïdien sont supérieurs aux moyennes obtenues par Broca sur les crânes parisiens; de même, les angles frontal, pariétal et occipital, qui sont les trois assez élevés, montrent l'égal développement de ces différentes régions du cerveau. Par sa forme générale, le crâne féminin de Chamblandes paraît se rapprocher beaucoup des crânes féminins 1. 3. C. de Bramabiau, Dufort et Rousson, si bien étudiés par M. Gabriel Carrière dans ses *Matériaux pour servir à la paléoethnologie des Cévennes*. Il s'en différencie seulement par l'absence de prognathisme alvéolaire et dentaire. Voici, en effet, d'après M. Carrière, les caractères morphologiques de ces crânes: « Front haut, étroit, presque droit, les sinus frontaux étant à peine accusés par une très légère saillie, arcs sourciliers à peine marqués. Arcades zygomatiques peu saillantes, os nasaux peu proéminents.

Type sous-dolichocéphale.

Il faut noter aussi l'existence d'une légère dépression post-coronale dirigée parallèlement à cette suture, dépression que j'ai remarquée d'ailleurs fréquemment sur des crânes anciens<sup>1</sup>. »

Ces caractères, on le voit, s'appliquent absolument à notre crâne et il est intéressant de constater une aussi frappante analogie chez des crânes d'une époque à peu près identique, mais provenant de contrées passablement éloignées.

#### *Os divers.*

A part le crâne, le squelette de la femme de Chamblandes est représenté par un certain nombre d'os dont quelques-uns sont en bon état, à savoir: un fémur entier et un fragment de fémur, deux tibias entiers, deux humérus et un radius entiers, ainsi que les deux clavicules. Les omoplates et les os iliaques sont présents, mais fortement endommagés; il y a aussi quelques vertèbres intactes. Voici quelles sont les mesures qui ont été prises sur ces os:

<sup>1</sup>Gabriel Carrière. *Matériaux pour servir à la paléoethnologie des Cévennes*. Supplément au Bulletin de la Société d'études des Sciences naturelles de Nîmes. 1893, page 27.



*Fémurs.*

	gauche	droit
A. Longueur totale en position . . . . .	—	387 mm
» maxima . . . . .	—	389
B. Circonférence minimum . . . . .	75	80
Rapport (A=100) = Indice de grosseur	—	20,67
Diamètre sous-trochantérien : trans-		
verse . . . . .	34	36
Diamètre sous-trochantérien : antéro-		
postérieur . . . . .	27	28
Indice de platymérie . . . . .	70,58	77,7
Diamètre partie moyenne : transverse	25	26
» » » antéro-pos-		
térieur . . . . .	23	25
Indice pilastrique . . . . .	92	96,15
Diamètre de la tête . . . . .	41	41
Angle d'inclinaison . . . . .	8°	8°
» du col fémoral . . . . .	123°	123°

Ces deux fémurs ne présentent rien de bien particulier au point de vue de la platymérie et de l'indice pilastrique, mais, par contre, ils sont passablement incurvés en arrière et l'angle d'inclinaison de la diaphyse est très petit.

*Tibias.*

	gauche	droit
Largeur maximum . . . . .	67	67
Longueur . . . . .	319	325
Circonférence minimum . . . . .	67	68
Rapport (largeur = 100) = Indice de		
grosseur . . . . .	21	20,92
Diamètre du corps : antéro-postérieur .	28	31
» » » transverse . . . . .	20	21
Somme des deux diamètres . . . . .	48	52
Indice de platycnémie . . . . .	71,43	67,74



Les deux tibias sont caractérisés par une platycnémie assez accentuée et par une légère rétroversion de la tête d'articulation fémorale. La malléole est aussi un peu inclinée de haut en bas et de dehors en dedans.

*Humérus.*

	gauche	droit
Longueur totale . . . . .	275	275
Circonférence minimum . . . . .	53	52
Rapport (longueur = 100) = Indice de grosseur . . . . .	19,27	18,90
Diamètre de la tête . . . . .	35	34
Largeur bicondylienne . . . . .	55	55

Aucun de ces deux humérus ne présente la perforation olé-crânienne.

*Radius.* — Le radius droit est bien conservé; il mesure une longueur de 210<sup>mm</sup>.

*Clavicules.* — Les deux clavicules mesurent: celle de gauche 125 et celle de droite 130<sup>mm</sup>.

*Taille.*

Le nombre des os longs entiers étant de six, nous pouvons obtenir, pour la taille, un chiffre moyen à peu près exact; nous avons:

Un fémur,	longueur = 387 <sup>mm</sup> + 2.	Taille cadavre.	1,490 <sup>m</sup>
Tibia gauche	» = 319 + 2	»	1,519
» droit	» = 325 + 2	»	1,537
Humérus gauche	» = 275 + 2	»	1,476
» droit	» = 275 + 2	»	1,476
Un radius	» = 210 + 2	»	1,547
			9,045

$$\begin{aligned} \text{Taille moyenne cadavre} &= 1,508^m \\ \text{» » vivant} &= 1,508 - 20 = \mathbf{1,488} \end{aligned}$$



CORPS N° 3

*Le Crâne.*

(N° 24479 du Musée archéologique.)

L'aspect général de cette pièce indique un crâne masculin, solide et bien développé; les apophyses et les lignes d'insertion musculaires sont bien marquées. Les os de la base du crâne, la moitié du pariétal gauche, le temporal gauche et la même moitié du squelette de la face manquent.

*Norma facialis.* — Vu de face, le crâne présente un front droit et bombé en avant, assez large, à bosses frontales latérales peu développées. Les arcades sourcilières sont bien marquées et la glabelle est légèrement proéminente. Les sinus frontaux sont plutôt restreints. La crête sagittale bien nette, malgré la présence de la suture métopique, n'est cependant pas très développée. La voûte crânienne présente un contour légèrement ogival. Les lignes temporales bien marquées sont peu divergentes. L'indice stéphanique atteint 86,72.

Les bords sus-orbitaires sont à peu près rectilignes, minces, tranchants, avec une échancrure remplaçant les trous sus-orbitaires; les orbites sont rectangulaires, transversalement dirigées, microsèmes. La racine du nez non déprimée est étroite; les os nasaux étaient, à en juger par les fragments qui existent encore, projetés en avant, mais cependant la forme du nez ne peut être nettement déterminée. L'os malaire droit est massif, épais, saillant, de configuration grossière, projeté en dehors, et devait constituer une face large. Les apophyses orbitaires externes du frontal sont déjetées en dehors pour rejoindre l'apophyse montante de l'os malaire et contribuer, de cette façon, au développement en largeur de la face.

*Norma lateralis.* — Vu de profil, le crâne est élevé; la face, en se basant sur la seule présence de l'os malaire droit et d'une partie du maxillaire supérieur du même côté, semble avoir été légèrement prognathe. La racine du nez est à peine déprimée; les arcades sourcilières assez bien développées constituent un



bourrelet à la base du front. Le développement de la glabelle correspond au n° 2 de la nomenclature de Broca. La courbe antéro-postérieure s'élève d'abord obliquement de la glabelle au métopion, puis s'incurve régulièrement jusqu'au bregma. La courbe est plane jusqu'au point situé à l'union du tiers antérieur et des deux tiers postérieurs de la suture sagittale; elle descend, de ce point, régulièrement, et un peu obliquement, jusqu'au lambda. La partie cérébrale de l'occipital est légèrement projetée en arrière; à trois centimètres au-dessous du lambda, la courbe change de direction pour s'infléchir en bas, pour gagner l'inion d'abord et enfin le trou occipital: la courbe sous-iniaque paraît avoir été à peu près droite et faiblement inclinée sur le plan alvéolo-condylien. Les apophyses mastoïdes sont bien développées.

La vue de profil permet encore de constater la forme normale du ptérion (ptérion en H), les saillies que déterminent les bosses frontales, la profondeur de la fosse temporale et le fort développement des arcades zygomatiques. Les lignes musculaires temporales sont bien marquées et passablement élevées.

*Norma verticalis.* — Comme sur le crâne quaternaire de Chancelade, si bien étudié par M. le professeur Dr Testut, la vue d'en haut permet de constater que la forme du crâne n'est pas tout à fait celle d'un ovale, « mais celle d'un quadrilatère allongé, d'un rectangle par conséquent, dont les bords latéraux sont presque rectilignes et dont les bords antérieur et postérieur sont plus ou moins arrondis. »<sup>1</sup>

C'est, autrement dit, la forme dolichopentagonale de la race de Cro-Magnon. L'arcade zygomatique est très faiblement visible sur le côté droit du crâne, grâce au fort développement transversal de sa région antérieure. Les bosses pariétales sont faiblement marquées.

*Norma occipitalis.* — Cette vue montre encore un crâne élevé, à sinciput conique, faiblement hypsicéphale. Les bosses cérébrales de l'occipital forment une légère saillie et la dilatation transversale de cet os est assez grande. La région sous-iniaque fait en partie défaut.

<sup>1</sup> Dr Testut. *Recherches anthropologiques sur le squelette quaternaire de Chancelade (Dordogne)*. *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Lyon*. Tome VIII, 1889, page 146.



*Sutures crâniennes.* — Voici quel est, sur ce crâne, l'état des sutures :

La *suture métopique* est entièrement ouverte et relativement compliquée : les *sutures sagittale, coronale* et *lambdoïde* sont absolument ouvertes ; il en est de même de la *suture écailleuse* ; elles correspondent, sous le rapport du degré de complication, au N° 5 de la nomenclature de Broca. Il n'y a pas d'os wormiens.

*Mandibule.* — Le maxillaire inférieur qui correspond à ce crâne est en mauvais état et ne permet malheureusement pas de prendre des mensurations. Toutefois, la branche horizontale, large et passablement élevée, présente un point mentonnier proéminent, des apophyses géni bien développées. Les molaires sont bien conservées, les alvéoles des canines et des incisives, ouverts, sont profonds. La branche montante est courte et fait un angle fortement obtus avec la branche horizontale.

#### MENSURATIONS.

	mm
Diamètre antéro-postérieur maximum. . . . .	183 (?)
» » » métopique. . . . .	180
» transversal maximum. . . . .	137
» frontal » . . . . .	113
» » minimum . . . . .	98
Courbe frontale totale . . . . .	124
» » sous-cérébrale . . . . .	16
» » cérébrale . . . . .	108
» pariétale . . . . .	130
Largeur bi-orbitaire externe . . . . .	107
» interorbitaire . . . . .	25
Hauteur de l'orbite. . . . .	30
Largeur » . . . . .	37

#### INDICES.

Indice céphalique . . . . .	74,92
» frontal. . . . .	86,72
» orbitaire . . . . .	81,08



Ces différents indices nous montrent donc un crâne dolichocéphale avec un frontal à crêtes peu divergentes et des orbites microsèmes. Par sa forme générale, cette pièce offre beaucoup d'analogies avec le crâne masculin A de la grotte de Rousson, décrit par M. Gabriel Carrière <sup>1</sup>.

Il est intéressant de constater que ce crâne présente un certain nombre de caractères qui le rapprochent des crânes de la race de *Laugerie-Chancelade* et des crânes d'Esquimaux actuels <sup>2</sup>. Serait-ce donc un descendant de la deuxième race quaternaire, c'est-à-dire un représentant de la race dolichocéphale néolithique ancienne que M. Georges Hervé a proposé de désigner sous le nom de race de *Baumes-Chaudes-Cromagnon*? Cela n'a rien d'impossible et, pour mon compte, je suis assez tenté de le croire. Ce fait est d'autant plus intéressant que, jusqu'ici, aucun crâne se rattachant à cette race n'avait été signalé en Suisse. Il prouverait donc bien que la race quaternaire magdalénienne a habité l'ancienne Helvétie et que, probablement, c'est elle qui occupait les stations de cette époque, en particulier celles du Veyrier, au pied du Salève et du Scé, près de Ville-neuve, stations qui nous ont fourni des débris de l'industrie magdalénienne.

#### CORPS N° 4.

A la limite extrême de la propriété Barbey, à Chamblandes, A. Morel-Fatio a mis à découvert, en 1881, une tombe dont le couvercle plus soigneusement aplani que les autres avait empêché l'infiltration des terres. <sup>3</sup>

Là reposait le squelette intact d'un homme, le crâne placé sur le côté gauche, les vertèbres rangées encore le long de la paroi Nord, les côtes en place, les fémurs et les tibias repliés et se

<sup>1</sup> *Matériaux pour la paléoethnologie des Cévennes*, pages 18 et 19.

<sup>2</sup> A. Schenk. *Note sur deux crânes d'Esquimaux du Labrador*. *Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie*. Vol. XI. — Le crâne n° 2, en particulier, à part sa dolichocéphalie plus accentuée, présente un certain nombre de caractères analogues à ceux du crâne n° 3 de Chamblandes.

<sup>3</sup> A. Morel-Fatio. *Sépultures des populations lacustres, Chamblandes, près Pully, Suisse*. *Matériaux pour l'histoire de l'homme*. Tome 17, page 67.



confondant presque avec les os du bras. C'est une position identique à celles qu'affectaient les hommes de Laugerie-Basse, de Chancelade, etc.

### *Le Crâne.*

Cette pièce est excessivement bien conservée, toutes les mesures du crâne et de la face ont pu être prises. Comme il est complet et que l'on possède le squelette de l'individu dont il fait partie à peu près intact, il présente une très grande importance. La mandibule, en outre, est absolument intacte.

Le crâne a appartenu à un sujet masculin, adulte, mais jeune encore, car toutes les sutures sont ouvertes, et les dents de sagesse font défaut à la mâchoire inférieure, ainsi qu'au maxillaire supérieur gauche.

Par sa forme générale, ce crâne *dolichocéphale* (mésocéphale) — l'indice céphalique atteint 75,34 — paraît se rattacher à ceux que l'on est convenu de désigner depuis Hamy<sup>1</sup> sous le nom de *dolichocéphales néolithiques* et que M. Georges Hervé classe dans son type de Genay. Beaucoup de ses caractères se rapprochent en effet de ceux de la grande race dolichocéphale et blonde du Nord de l'Europe, généralement connue sous les noms de race kymrique, germanique ou kymro-germanique.

Nous allons étudier les principaux caractères de ce crâne dans les différentes norma :

*Norma facialis.* — La vue de face montre un front bien développé, ne s'élargissant que faiblement en montant, les crêtes temporales du frontal étant, en général, peu divergentes; les deux diamètres frontal minimum et stéphanique ne présentent pas une très grande différence de longueur. Les arcades sourcilières sont peu développées, mais constituent cependant une glabelle légèrement proéminente, la saillie correspondant au N° 1 de la nomenclature de Broca; elles sont plus développées du côté interne (médian) que du côté externe; les bosses frontales sont bien marquées. Dans cette vue, le contour du crâne présente une courbe régulière, très faiblement ogivale.

Les bords sus-orbitaires sont minces, tranchants, pourvus de deux échancrures sus orbitaires; les orbites sont profondes,

<sup>1</sup> *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris.* 1869, page 91.



rectangulaires, fortement microsèmes (indice 76,32), transversalement dirigées. La racine du nez, légèrement enfoncée, est étroite, l'espace interorbitaire large. Les os nasaux sont projetés en avant et s'adossent suivant un angle aigu. L'ouverture nasale, haute et étroite, indique un nez leptorhinien (indice 45,09).

La face, quoique haute, est cependant très élargie, grâce au

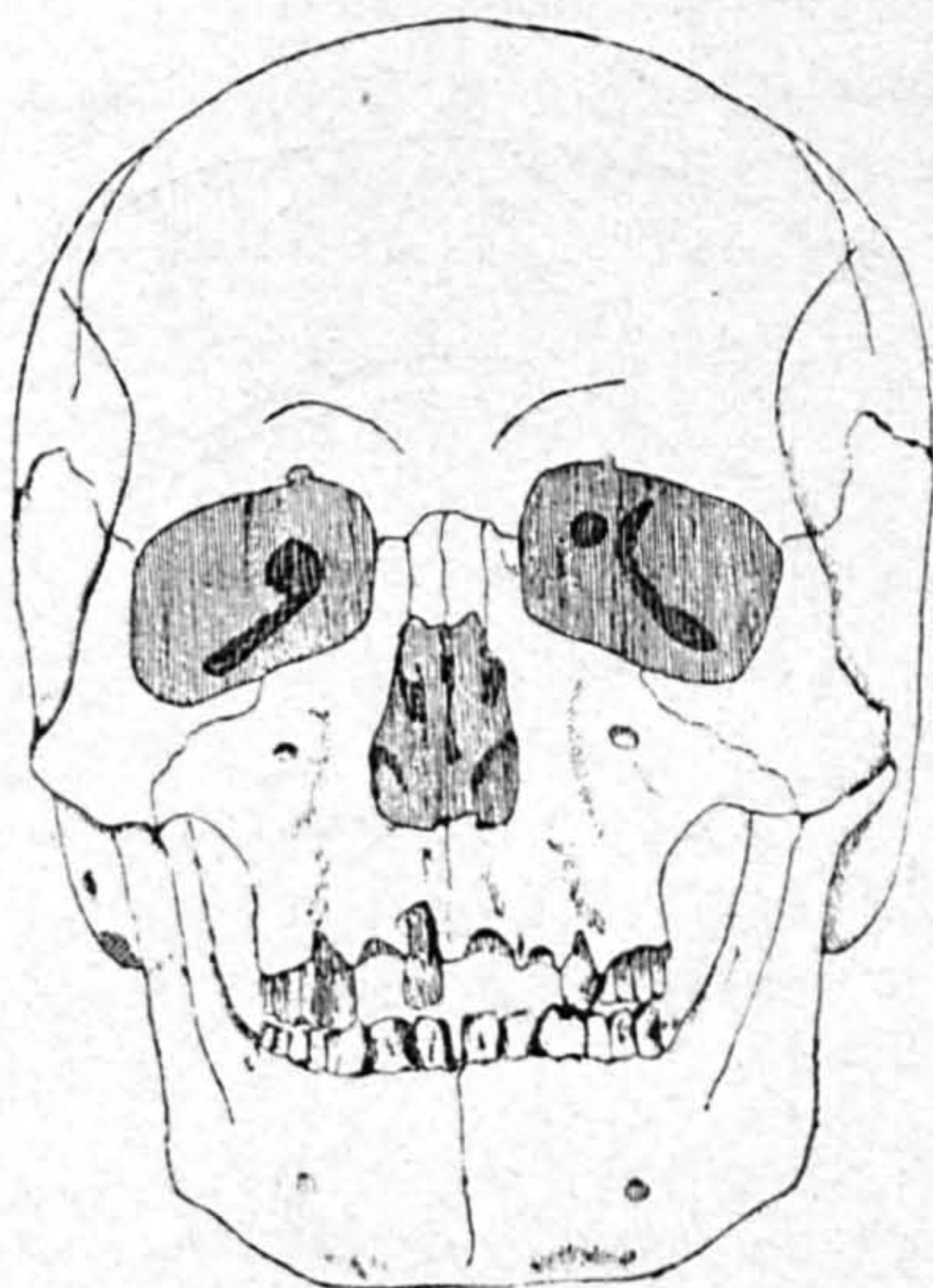


Fig. 4. CRANE N° 4 NORMA FACIALIS.

fort développement des os jugaux. L'arcade alvéolaire est régulièrement développée; sauf la deuxième incisive et la troisième molaire droites et les deux incisives gauches, toutes les dents existent et sont en parfait état de conservation, l'usure est presque nulle. L'absence des dents qui manquent est certainement posthume, car les alvéoles sont largement ouverts et ne présentent aucune trace de cicatrisation.

*Norma lateralis.* — La vue de profil montre un crâne légèrement prognathe; l'épine nasale est saillante et bien développée; la racine du nez est faiblement déprimée; la saillie iniaque existe et correspond au N° 2 de la table de Broca.

La courbe antéro-postérieure de la voûte crânienne s'élève un peu obliquement à partir de la glabella pour s'incurver régulièrement du métopion jusqu'au bregma. A partir de ce point



la courbe s'incline doucement jusqu'au milieu de la suture sagittale pour descendre ensuite brusquement et obliquement jusqu'au lambda. Sans former de chignon dans la région sus-occipitale, la courbe se continue jusqu'à l'inion, après quoi elle se dirige en bas et en avant, en formant une faible convexité, assez forte cependant pour empêcher les condyles de l'occipital de reposer sur un plan horizontal.

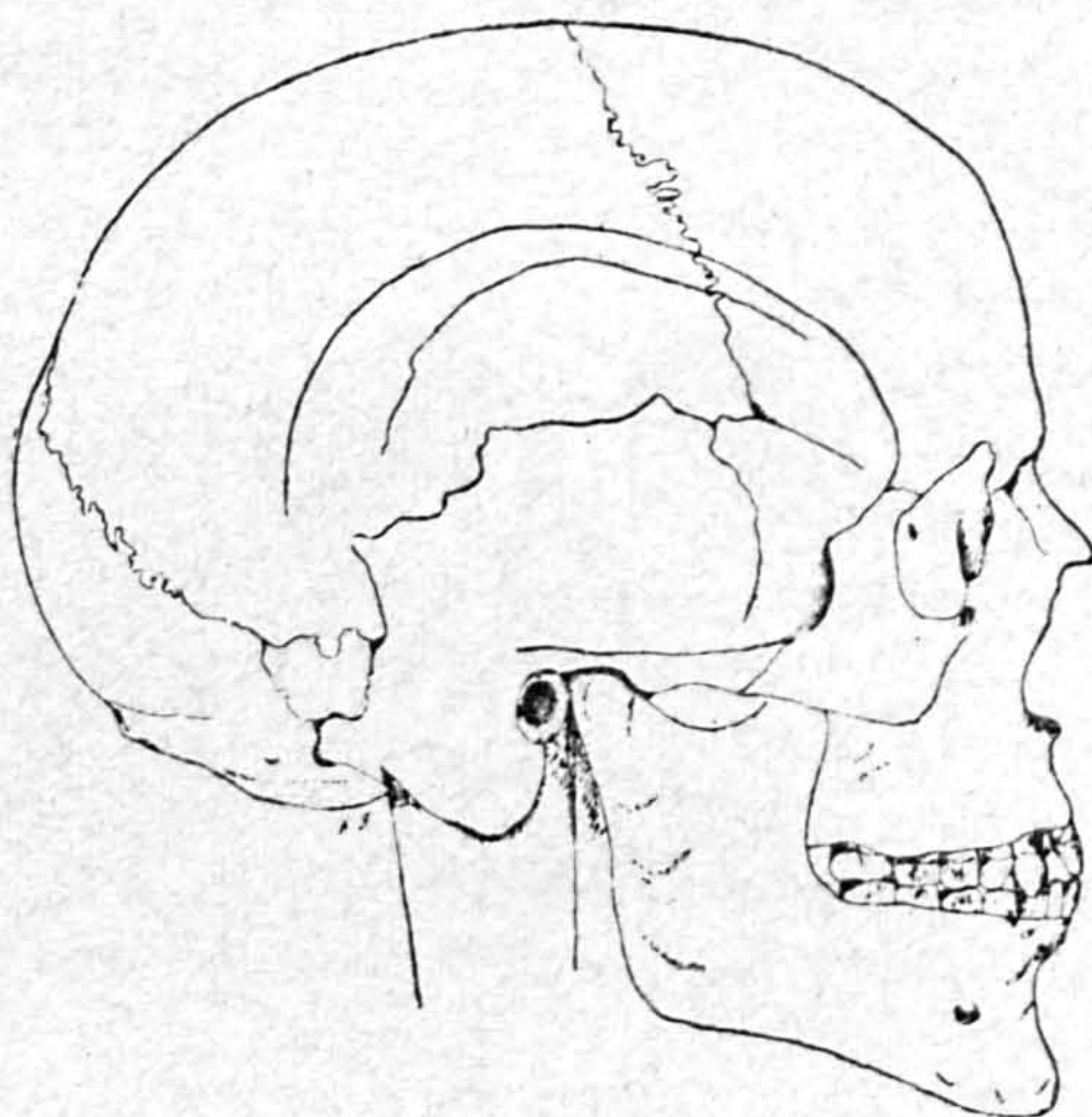


Fig. 5. CRANE N° 4 NORMA LATERALIS.

Les apophyses mastoïdes sont bien développées; il en est de même des arcades zygomatiques et des fosses temporales; les lignes musculaires temporales ne sont pas très élevées et le ptérion est normal.

*Norma verticalis.* Vu d'en haut, le crâne présente une forme ellipsoïde dont l'extrémité antérieure est un peu plus rétrécie que l'extrémité postérieure. Les bosses pariétales sont bien développées et les bosses frontales nettement distinctes. Les arcades zygomatiques sont faiblement apparentes (phénozyges).

*Norma occipitalis.* — La vue postérieure permet de prendre connaissance de l'élévation assez grande de la voûte du crâne. La saillie des bosses cérébrales de l'occipital est bien marquée; cet os présente un très fort développement transversal à l'union de ses régions cérébrale et cérébelleuse. Les lignes courbes



occipitales supérieures et inférieures sont nettement accusées. L'inion et la crête occipitale externe sont bien marqués.

*Norma basalis.* — Le trou de l'occipital a la forme d'un rhombe et présente de très grandes dimensions; les condyles de l'occipital sont gros; la voûte palatine est profonde, parabolique, régulièrement développée; la vue inférieure montre encore un aplatissement assez marqué de la base du crâne.

*Sutures crâniennes.* — La *suture métopique* est entièrement fermée; la *suture sagittale* est complètement ouverte, aussi bien sur la face interne que sur la face externe du crâne; elle est fort complexe et paraît répondre au N° 4 de la nomenclature de

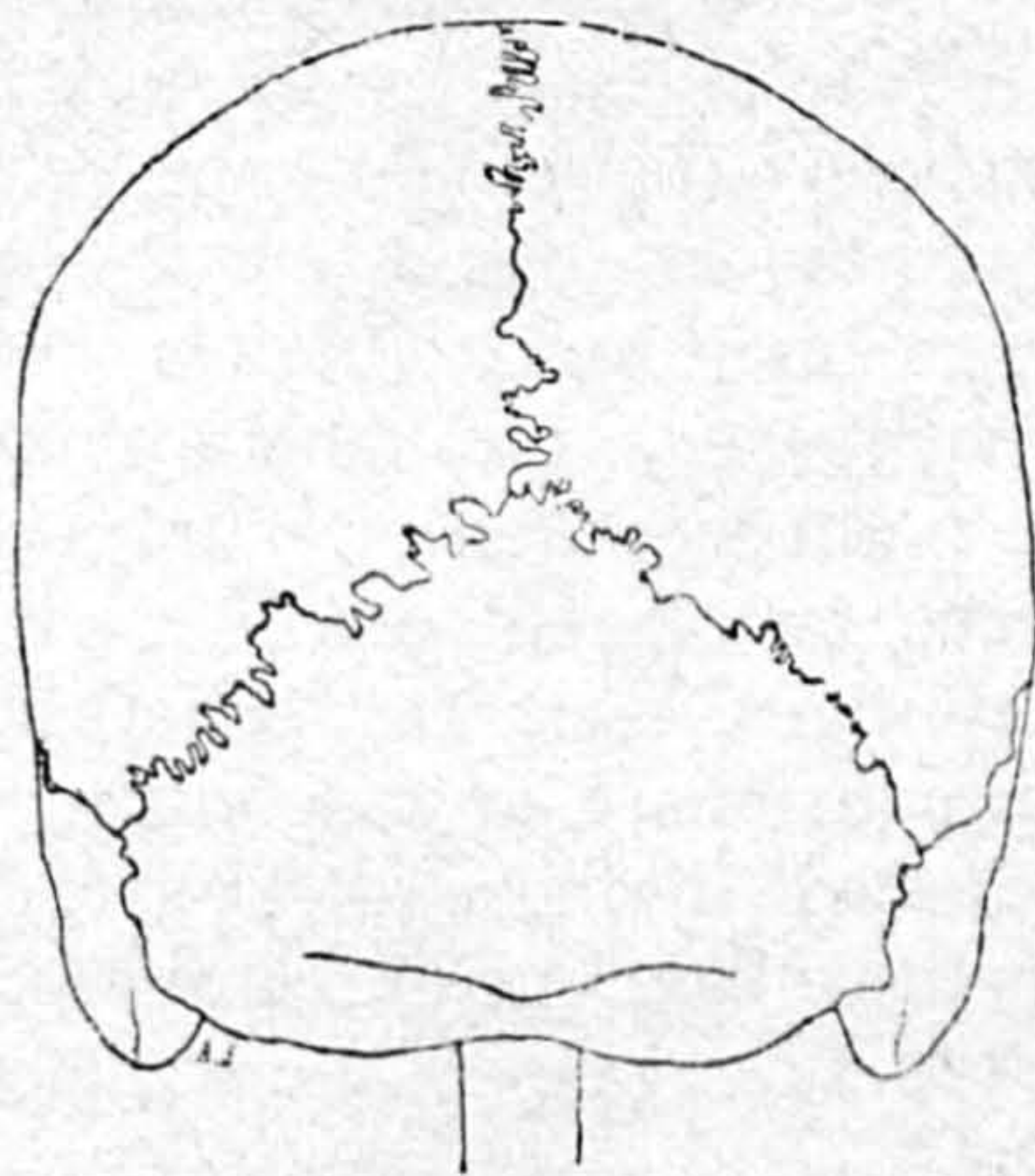
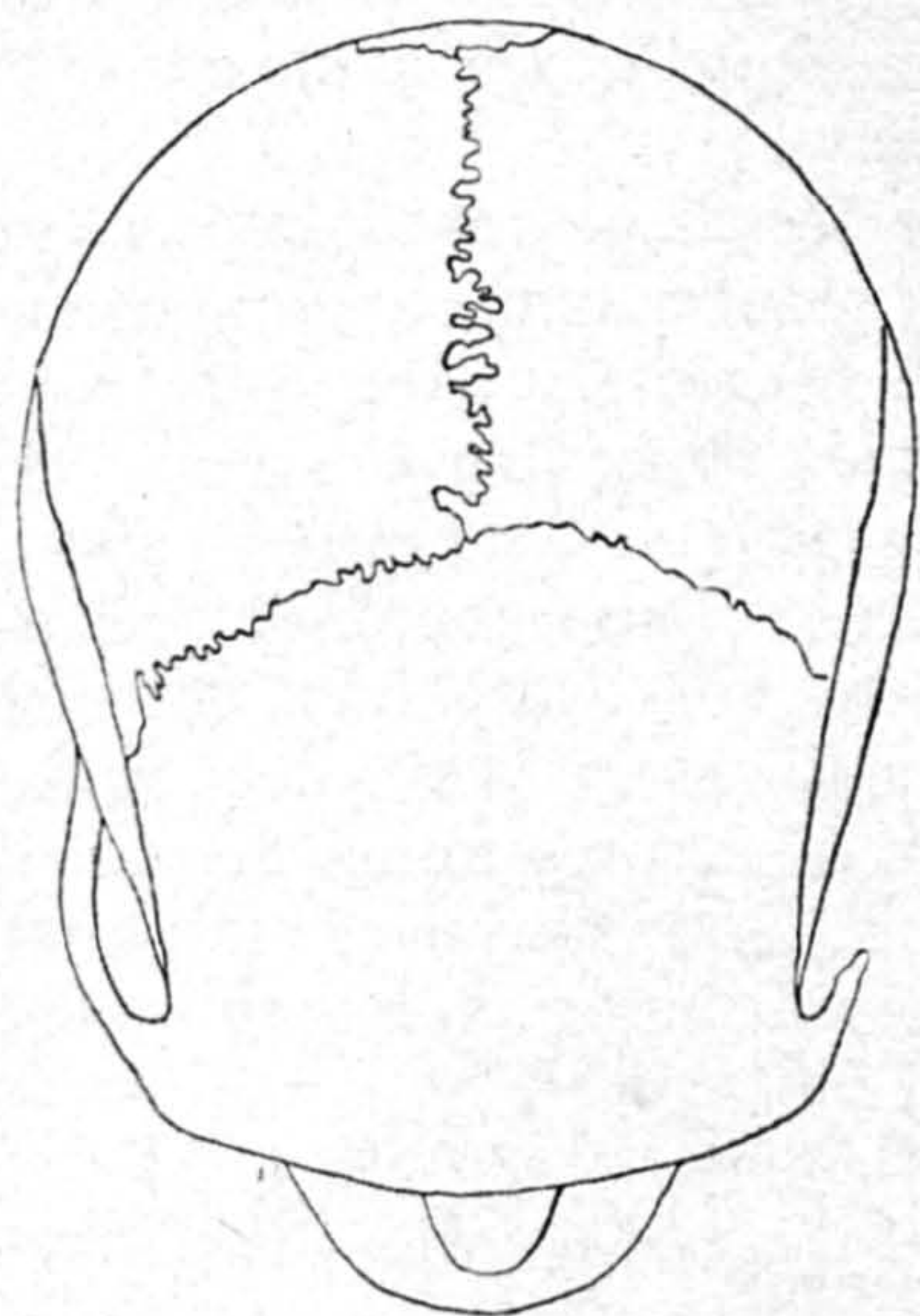


Fig. 6. CRANE N° 4 NORMA VERTICALIS. | Fig. 7. CRANE N° 4 NORMA OCCIPITALIS.

Broca; au niveau de l'obéliion cette suture se simplifie sur une longueur de 20<sup>mm</sup>.

La *suture lambdoïde* présente les mêmes caractères que la suture sagittale; comme cette dernière, elle est parfaitement conservée sur les deux faces de la boîte osseuse.

Tandis que les deux sutures précédentes sont relativement compliquées, la *suture coronale* l'est excessivement peu; c'est à peine si elle présente quelques dentelures sur ses parties latérales, un peu au-dessus du stephanion; partout ailleurs,



sous le rapport du degré de complication de la suture, elle rappelle le N° 2 du tableau de Broca ; mais, au point de vue de son degré de conservation, elle est encore, comme les sutures précédentes, ouverte dans sa totalité sur la face endocrânienne aussi bien que sur l'exocrâne. La *suture écailleuse*, qui est une des dernières à s'ossifier, est aussi bien conservée ; il en est de même des sutures qui constituent le ptérion. Enfin, il existe un gros os wormien à l'astérion droit.

Le fait que toutes les sutures sont absolument ouvertes nous prouve bien, comme l'absence de trois dents de sagesse qui n'ont pas encore fait irruption, que le squelette de Chamblandes est celui d'un jeune individu. Du reste, nous constaterons en étudiant les os des membres que souvent les épiphyses sont incomplètement soudées à la diaphyse.

*Mandibule.* — Le maxillaire inférieur, comme le crâne, est excessivement bien conservé ; il ne lui manque aucune partie et toutes les dents sont intactes. Il présente une très forte ossature bien que les lignes d'insertion musculaires soient peu marquées ; sa branche horizontale est haute, large et épaisse ; le point mentonnier est proéminent, la ligne symphysaire concave faiblement dessinée ; le menton est large. La branche montante est large, l'échancrure sigmoïde présente de grandes dimensions. L'angle goniale, arrondi à son sommet, est obtus. L'arcade dentaire est hyperbolique. Les apophyses géni, plutôt petites, sont placées l'une à côté de l'autre. Les dents sont normales et ne présentent rien de particulier.

#### MENSURATIONS.

Capacité crânienne (Broca)	cm <sup>3</sup>
	1582
Diamètre antéro-postérieur maximum	mm
	191
» » métopique	189
» transversal maximum	144
» » bi-auriculaire	105
» » bi-mastoïdien	133
» frontal maximum	123
» » minimum	102
» vertical basio-bregmatique	132



PLANCHE I



CRANE N° 1. (Vue de profil)



CRANE N° 1. (Vue de face)



PLANCHE II



CRANE N° 2. (Vue de profil)



CRANE N° 2. (Vue de face)





CRANE N° 2. (Vue supérieure)



CRANE N° 2. (Vue inférieure)





CRANE N° 2. (Vue postérieure)



CRANE N° 3. (Vue de face)





CRANE N° 3. (Vue de profil)



CRANE N° 3. (Vue supérieure)

\*\*





CRANE N° 3. (Vue postérieure)



CRANE N° 4. (Vue de face)





CRANE N° 4. (Vue de profil)

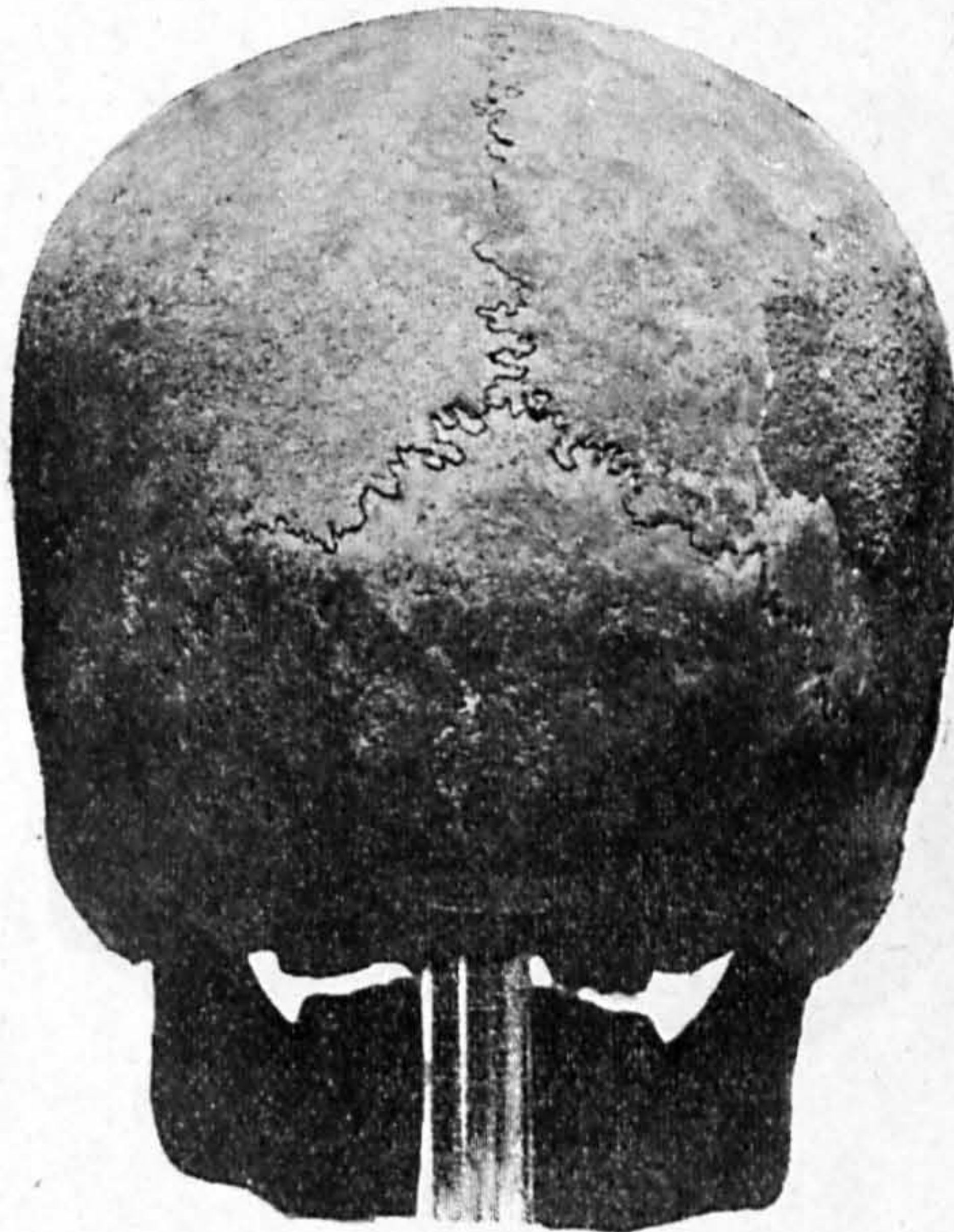


CRANE N° 4. (Vue supérieure)





CRANE N° 4. (Vue inférieure)

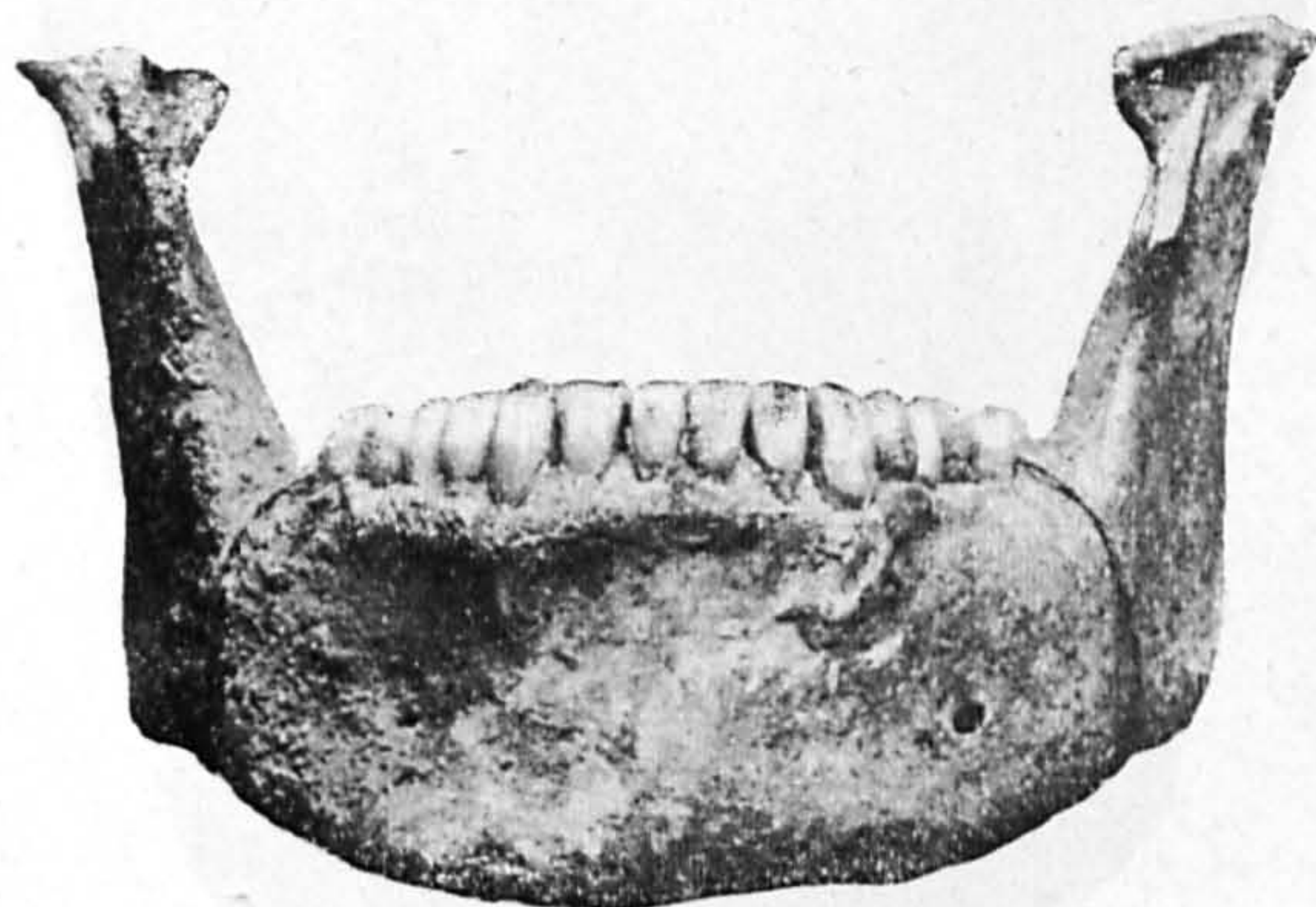


CRANE N° 4. (Vue postérieure).





MANDIBULE DU CRANE N° 4.



MANDIBULE DU CRANE N° 4.





CRANE N° 5. (Vue de profil)



CRANE N° 5. (Vue supérieure)



Courbe horizontale totale . . . . .	533
» » préauriculaire . . . . .	280
» transversale totale . . . . .	447
» » sus-auriculaire . . . . .	312
» frontale totale . . . . .	141
» » sous-cérébrale . . . . .	23
» » cérébrale . . . . .	118
» pariétale . . . . .	117
» occipitale supérieure . . . . .	77
» » inférieure . . . . .	50
Ligne naso-basilaire . . . . .	102
Longueur du trou occipital . . . . .	34
Largeur » » . . . . .	29
» bi-orbitaire externe . . . . .	108

*Face.*

Largeur interorbitaire . . . . .	27
» bi-zygomatique maximum . . . . .	132
» bi-maxillaire maximum . . . . .	97
» bi-jugale . . . . .	110
Hauteur intermaxillaire . . . . .	22
» ophryo-alvéolaire . . . . .	92
» naso-alvéolaire . . . . .	72
» de l'orbite . . . . .	29
Largeur » . . . . .	38
Longueur du nez . . . . .	57
Largeur » . . . . .	23
Longueur de la voûte palatine . . . . .	56
Largeur » » . . . . .	36
Distance alvéolo-basilaire . . . . .	96

*Mandibule.*

Largeur bi-condylienne . . . . .	124
» bi-goniaque . . . . .	102
» bi-mentonnière . . . . .	47
Hauteur symphysienne . . . . .	36
» molaire . . . . .	27



Branche, longueur . . . . .	60
» largeur . . . . .	37
Corde gonio-symphysienne . . . . .	94
Courbe bigoniaque . . . . .	194

# INDICES

Indice céphalique . . . . .	75,34
» de hauteur-longueur . . . . .	69,11
» de hauteur-largeur . . . . .	91,60
» frontal . . . . .	82,93
» occipital . . . . .	88,53
» facial I . . . . .	69,69
» facial II . . . . .	54,55
» fronto-zygomatique supérieur . . . . .	93,18
» inférieure . . . . .	77,21
» orbitaire . . . . .	76,32
» nasal . . . . .	45,09
» palatin . . . . .	64,28
» du prognathisme (Flower) . . . . .	94,12

*Indices crâniens.* — L'indice céphalique classe ce crâne parmi les sous-dolichocéphales (mésocéphales, d'après la nomenclature de Francfort); l'indice de hauteur-longueur est relativement peu élevé, tandis que l'indice vertical de largeur est voisin de ce qu'il est généralement sur les crânes allongés; de même l'indice frontal 82,93 est celui des séries dolichocéphales.

*Indices faciaux.* — Les deux indices faciaux sont passablement élevés; l'indice facial N° II, en particulier, classe notre crâne parmi les *leptoprosopes*; la face est donc relativement haute et étroite, bien que le diamètre bi-zygomatique maximum atteigne 132<sup>mm</sup>. Ce crâne est microsème et leptorhinien; le prognathisme n'est pas très accusé, l'indice atteint 94,12.

*Capacité crânienne.* — La capacité crânienne, calculée d'après la méthode de l'indice cubique, est de 1592<sup>cm</sup><sup>3</sup>; elle est donc relativement grande. Le crâne étant en bon état, cette capacité a été mesurée aussi avec du plomb de chasse n° 8, d'après le



procédé régularisé de Broca; une série d'expériences nous a donné un chiffre moyen de  $1582\text{cm}^3$ , les variations n'ayant jamais excédé  $5\text{cm}^3$ . Ce chiffre, on le voit, est voisin de celui obtenu par la méthode de l'indice cubique de M. Manouvrier.

En multipliant le chiffre de  $1582\text{cm}^3$  par la fraction 0,87, nous arrivons au chiffre de 1376 grammes, comme représentant le poids probable de l'encéphale chez l'homme N° 4 de Chamblandes. Nous voyons ainsi que le développement du cerveau était bien en rapport avec celui de la boîte osseuse qui le renferme.

*Rayons et angles auriculaires.* — Les mesures des rayons et des angles auriculaires nous ont donné les chiffres suivants :

	mm
Rayon maxillaire . . . . .	102
» nasal . . . . .	102
» sus-orbitaire . . . . .	110
» bregmatique . . . . .	126
» lambdoïdien . . . . .	112
» iniaque . . . . .	80
» opisthiaque . . . . .	35
	degrés
Angle facial . . . . .	39
» sous-cérébral . . . . .	7
» frontal cérébral . . . . .	57
» » total . . . . .	64
» pariétal . . . . .	55
» occipital cérébral . . . . .	38
» » cérébelleux . . . . .	32
» » total . . . . .	70
» crânien total . . . . .	181

### *Le Tronc.*

*Colonne vertébrale.* — La colonne vertébrale est à peu près intacte, mais ne présente rien de particulier, si ce n'est peut-être un léger aplatissement de la moitié inférieure de la région lombaire. Les vertèbres elles-mêmes ne présentent aucun caractère intéressant; il n'y a pas traces d'apophyses styloïdes sur les



vertèbres lombaires ni sur les fausses dorsales; toutes les vertèbres de la région cervicale présentent la bifidité de l'apophyse épineuse.

Le sacrum est normal et bien développé, sa largeur maxima atteint 110<sup>mm</sup>. Il faut toutefois remarquer que les deux premières vertèbres ne sont pas encore soudées entre elles et avec la troisième. La région coccygienne fait défaut.

*Thorax.* — Le *sternum* est complet; il mesure 137<sup>mm</sup>, dont 48 pour le présternum. Le mésosternum se trouve encore composé de deux pièces nettement séparées, l'une, supérieure, mesurant 59<sup>mm</sup> de long, l'autre, l'inférieure, qui mesure 30<sup>mm</sup> seulement. Le manubrium a une largeur maxima de 50<sup>mm</sup>, la première pièce du mésosternum 38<sup>mm</sup> et la deuxième 30<sup>mm</sup>.

Les *côtes* sont, en général, en assez bon état, mais ne présentent aucun caractère spécial; l'indice thoracique ne peut être facilement calculé, mais il est permis de dire que le thorax était normalement développé.

### *Les Membres.*

#### *Squelette du membre supérieur.*

Le squelette du membre supérieur est représenté par les deux omoplates, les deux clavicules, les deux humérus, les deux cubitus et les deux radius. Le squelette de la main est incomplet.

La *ceinture scapulaire* est à peu près intacte: seule, la partie inférieure de l'omoplate droite fait défaut.

*Omoplates.* — Les deux omoplates paraissent avoir été robustes et ont donné naissance à des muscles vigoureux. En effet, le bord axillaire de l'omoplate est très épais et très résistant; à 3<sup>mm</sup> au-dessous de la cavité glénoïde, il mesure encore 15<sup>mm</sup> d'épaisseur. Les fosses sous-épineuse et sous-scapulaire sont relativement profondes, indiquant un développement assez grand de leurs muscles respectifs; l'acromion et l'apophyse coracoïde présentent également de belles dimensions; la cavité glénoïde est aussi relativement fort étendue.

Les bords des omoplates n'étant pas absolument entiers, les



mensurations exactes de ces os n'ont malheureusement pas pu être prises, ce qui est fort regrettable, les omoplates des squelettes préhistoriques étant, en général, brisées ou fort mal conservées.

*Clavicules.* — Les deux clavicules sont en parfait état : leur configuration est identique, mais leurs dimensions ne sont pas les mêmes. Leurs mensurations sont les suivantes :

	gauche	droite
Longueur totale . . . . .	137 mm	130 mm
Diamètre vertical mesuré à sa partie moyenne . . . . .	13	15
Diamètre antéro-postérieur . . . . .	9	10

Les clavicules sont donc légèrement aplaties dans le sens antéro-postérieur ; les empreintes musculaires sont bien accusées, surtout sur la clavicule droite ; les facettes articulaires sont également bien développées et le degré de leurs deux courbures est plus élevé qu'il ne l'est généralement dans les clavicules actuelles.

*Humérus.* — Les deux humérus sont excessivement bien conservés ; l'humérus gauche mesure 305<sup>mm</sup> ; l'humérus droit, un peu plus long, atteint 310<sup>mm</sup>. L'humérus gauche, moins vigoureux que l'humérus droit, mesure seulement 20<sup>mm</sup> de largeur à son tiers supérieur aussi bien qu'à son tiers moyen, tandis que l'humérus droit mesure respectivement 23 et 22<sup>mm</sup>. Les mesures des diamètres antéro-postérieurs prises aux mêmes endroits sont identiques, c'est-à-dire que les deux diaphyses sont à peu près cylindriques ; les empreintes musculaires devaient être bien développées ; malheureusement, elles sont en partie disparues par le fait que ces deux os ont été gratés autrefois pour enlever la couche de tuf qui se trouvait à leur surface ; il faut noter aussi une légère incurvation du quart supérieur de l'os, la saillie et l'étendue assez grandes du V deltoïdien et l'aplatissement de la face postéro-interne de l'os.

L'extrémité inférieure est caractérisée par une fosse olécrânienne profonde ; il en est de même de la fosse coronoïde,



de telle sorte que la cloison osseuse est passablement mince. La perforation olécrânienne existe sur les deux humérus, mais elle est beaucoup plus grande sur l'humérus gauche que sur le droit. La tête de l'os sur chacun des humérus est incomplètement soudée à la diaphyse.

#### MENSURATIONS.

	gauche	droit
A. Longueur totale . . . . .	305	310
Circonférence minimum . . . . .	57	60
Rapport : $A = 100 =$ Indice de grosseur	18,68	19,35
Diamètre de la tête . . . . .	41	41
Largeur bicondylienne . . . . .	59	59

*Cubitus.* — Le cubitus droit est brisé à son extrémité inférieure, mais le cubitus gauche est intact; ce dernier mesure 250<sup>mm</sup>. Le cubitus droit présente deux courbures intéressantes: une courbure *latérale* occupant le tiers inférieur de l'os, concave en dehors, c'est-à-dire du côté du radius. La deuxième courbure est beaucoup plus importante: elle est *antéro-postérieure*, concave en avant. Lorsque l'extrémité inférieure du cubitus repose sur un plan horizontal, sa moitié supérieure se relève et s'écarte de plus en plus de ce plan. Dans cette position, la distance du bec de l'olécrâne au plan horizontal est de 44<sup>mm</sup>, de 48<sup>mm</sup> pour le sommet de l'apophyse coronoïde et de 35<sup>mm</sup> pour la partie moyenne de la cavité sigmoïde. La courbure antéro-postérieure est beaucoup moins développée sur le cubitus gauche. Elle a été signalée par M. le professeur Testut, de Lyon, sur le cubitus droit du squelette quaternaire de Chancelade<sup>1</sup> où elle se trouve plus accentuée encore, ainsi que sur les cubitus du vieillard de Cro-Magnon et sur un grand nombre de squelettes néolithiques. Elle est très prononcée chez certains singes mais, par contre, elle n'est que très faiblement développée,

<sup>1</sup> Dr Testut. *Recherches anthropologiques sur le squelette quaternaire de Chancelade.* (*Bulletin de la Société d'Anthropologie de Lyon.* Tome VIII, page 193.)



lorsqu'elle existe, sur les cubitus actuels. Il faut noter encore l'élargissement assez grand de la portion supérieure des deux cubitus, ainsi que ses empreintes musculaires bien développées.

*Radius.* — Le radius gauche est complet; il mesure 224<sup>mm</sup>; l'extrémité inférieure du radius droit fait défaut. Ils sont tous deux bien développés avec une tubérosité bicipitale présentant un assez grand développement, en rapport avec les saillies musculaires de l'humérus. La diaphyse est prismatique, triangulaire dans sa partie moyenne et elle présente une assez forte courbure, à concavité interne.

Les squelettes des mains étant incomplets, nous laissons leur étude de côté.

### *Squelette du membre inférieur.*

*Bassin.* — Le bassin est à peu près intact, aussi va-t-il nous permettre de prendre quelques mensurations intéressantes.

Il est tout d'abord facile de constater que, comme les autres parties du squelette, son ossature est puissante et robuste, les lignes courbes et autres empreintes des muscles fessiers, grand dorsal et des muscles postérieurs de la cuisse étant excessivement bien développées et nettement accusées. Les tubérosités iliaque et ischiatique, qui donnent insertion aux muscles sacro-lombaire, grand fessier et grand dorsal, ainsi qu'aux muscles demi-membraneux, biceps, demi-tendineux, grand adducteur et carré crural sont aussi particulièrement développées.

Nous nous sommes basé, pour prendre les mensurations du bassin, sur les dimensions indiquées par M. Manouvrier dans son *Étude sur les squelettes antiques de Collonges près Remigny (Bourgogne)*.<sup>1</sup>

Ces dimensions sont les suivantes :

1<sup>o</sup> *Largeur maxima du bassin*, comprise entre les bords externes des crêtes iliaques = 269<sup>mm</sup>.

2<sup>o</sup> *Hauteur maxima du bassin*, mesurée en plaçant une branche du compas sous les tubérosités ischiatiques et l'autre branche sur le sommet des crêtes iliaques, = 205<sup>mm</sup>.

<sup>1</sup> *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1897.



3° *Largeur biiliaque*, les pointes du compas étant placées sur le milieu des deux épines iliaques antérieures et supérieures, = 246<sup>mm</sup>.

4° *Largeur biiliaque inférieure*, comprise entre les épines iliaques inférieures et antérieures, = 197<sup>mm</sup>.

5° *Largeur sous-cotyloïdienne*, mesurée en plaçant les branches du compas glissière dans les gouttières situées au-dessous de la cavité cotyloïde, = 116<sup>mm</sup>.

Les dimensions du détroit supérieur :

6° *Diamètre sacro-pubien*, de l'angle sacro-vertébral à l'extrémité supérieure interne de la symphyse pubienne, = 93 <sup>mm</sup>.

7° *Diamètre sacro-sous-pubien*, de l'angle sacro-vertébral à l'extrémité inférieure interne de la symphyse, = 106<sup>mm</sup>.

8° *Diamètre transverse maximum* du détroit = 120<sup>mm</sup>.

9° *Diamètre oblique du détroit*, de la symphyse sacro-iliaque au bord interne de la crête iléo-pectinée du côté opposé = 112<sup>mm</sup>.

Les dimensions du détroit inférieur :

10° *Diamètre sacro-pubien inférieur*, de l'extrémité antérieure et inférieure de la 5<sup>me</sup> vertèbre sacrée à l'extrémité inférieure et interne de la symphyse pubienne = 98<sup>mm</sup>.

11° *Largeur biischiatique*, entre les bords internes des tubérosités ischiatiques, en arrière = 82<sup>mm</sup>.

12° *Largeur maxima du sacrum*, = 111 <sup>mm</sup>.

13° *Hauteur de la face antérieure ou pelvienne du sacrum*, de l'angle sacro-vertébral au milieu du bord antérieur et inférieur de la 5<sup>me</sup> vertèbre sacrée (en projection) = 108<sup>mm</sup>.

14° *Flèche* de l'arc formé par la concavité du sacrum (maxima au niveau de la 3<sup>me</sup> vertèbre sacrée) = 24<sup>mm</sup>.

15° *Hauteur articulaire de la symphyse pubienne* = 37<sup>mm</sup>.

Ces mensurations nous ont donné les rapports suivants :

A. *Indice général du bassin* ou *indice pelvien*, c'est-à-dire rapport centésimal de la hauteur du bassin à son diamètre transversal maximum = 131,22.

B. *Rapport de la hauteur maxima à la largeur maxima* = 100 = 76,21.

C. *Rapport de la largeur sous-cotyloïdienne à la largeur maxima* = 100 = 43,12.

D. *Indice du détroit supérieur*, c'est-à-dire rapport du diamètre



antéro-postérieur du détroit supérieur à son diamètre transversal maximum = 77,5.

E. *Rapport de la flèche à la hauteur du sacrum* =  $100 = 22,22$ .

*Fémurs.* — Les deux fémurs sont absolument intacts, trapus, c'est-à-dire à la fois longs et épais, mesurant une longueur (en position, les deux condyles étant appuyés contre un plan vertical) de 414<sup>mm</sup> pour le fémur droit et de 417<sup>mm</sup> pour le fémur gauche. Comme tous les fémurs des races actuelles, ils s'inclinent de haut en bas et de dehors en dedans, mais cette inclinaison est relativement faible, car elle ne mesure pas plus de 9°5 pour le fémur droit et 10° pour celui de gauche, tandis qu'elle est à peu près de 15° chez les races actuelles. Les fémurs sont, en outre, fortement incurvés d'avant en arrière, constituant ainsi une forte courbure à concavité postérieure dont la longueur de la flèche varie suivant l'endroit où elle est mesurée entre 30 et 34<sup>mm</sup>. Cette concavité est relativement prononcée, car la longueur de la flèche d'incurvation n'est comprise, sur les fémurs modernes, qu'entre 28 et 32<sup>mm</sup>. L'inclinaison du col du fémur sur la diaphyse (*angle cervico-diaphysaire* de Kuhff) relativement ouvert, est de 120° pour le fémur gauche et de 128° pour le fémur droit.

La tête des fémurs est régulièrement arrondie; elle mesure 44<sup>mm</sup> de diamètre et présente une fossette du ligament rond bien dessinée. Le grand et le petit trochanter, volumineux, portent de nombreuses rugosités qui démontrent la vigueur des muscles auxquels ils donnaient insertion.

Le *troisième trochanter*, représenté par une tubérosité assez volumineuse et allongée, située sur le trajet de la branche externe de la bifurcation supérieure de la ligne âpre, au niveau du petit trochanter, existe sur les deux fémurs, mais il est beaucoup plus développé sur le fémur droit.

L'extrémité inférieure de chaque fémur présente également de belles proportions. Le pilastre fémoral offre aussi un assez grand développement; l'indice pilastrique atteint, en effet, 111,53. La *fosse hypotrochantérienne* fait défaut.

Sur chaque fémur l'épiphyse inférieure n'est pas encore complètement soudée à la diaphyse.



MENSURATIONS.

*Fémurs.*

	gauche	droit
Longueur maxima . . . . .	420	417
A. Longueur totale en position . . . . .	417	414
B. Circonférence minimum . . . . .	84	85
Rapport (A=100) = Indice de grosseur	20,14	20,53
Diamètre sous-trochantérien : trans- verse . . . . .	33	33
Diamètre sous-trochantérien : antéro- postérieur . . . . .	26	25
Indice de platymérie . . . . .	78,79	75,76
Diamètre partie moyenne : transverse	26	26
» » » antéro-pos- térieur . . . . .	28	29
Indice pilastrique . . . . .	107,69	111,53
Diamètre de la tête . . . . .	44	44
Angle d'inclinaison . . . . .	10°	9° 5
» du col . . . . .	120°	128°

*Tibias.* — Les deux tibias sont en parfait état et mesurent chacun 356<sup>mm</sup> de long ; ils présentent un très grand intérêt, car ils nous montrent une platycnémie développée, c'est-à-dire un aplatissement transversal très accentué dans le tiers supérieur de la diaphyse : l'indice platycnémique qui traduit numériquement cet aplatissement est, en effet, très peu élevé, il n'atteint que 61,7 seulement. L'aplatissement transversal du tibia est produit chez l'homme, d'après les recherches de M. L. Manouvrier<sup>1</sup>, professeur à l'École d'anthropologie de Paris, par l'agrandissement considérable du muscle jambier postérieur, et, par suite, par la suractivité de ce muscle ; aussi il résulte de ce fait que la platycnémie se rencontre surtout chez les peuples préhistoriques qui vivaient presque exclusivement de la chasse.

<sup>1</sup> L. Manouvrier. *Mémoire sur la Platycnémie chez l'homme et les Anthropoïdes.* (Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, 2<sup>me</sup> série, tome III.).



De même, l'extrémité supérieure du tibia est assez fortement déjetée en arrière, formant avec l'axe de la diaphyse un angle plus petit qu'il ne l'est généralement sur les tibias actuels, de façon à rendre oblique la surface de ses plateaux articulaires. M. Manouvrier a montré que cette *rétroversion de la tête du tibia*<sup>1</sup>, comme il désigne ce caractère, était fréquente chez la plupart des populations préhistoriques de la France et chez divers peuples sauvages actuels; il a montré, en outre, qu'elle est en général associée à la platycnémie et à la platymérie et en rapport avec l'attitude demi-fléchie du membre inférieur, en rapport avec un mode de marche qu'il désigne sous le nom de *marche en flexion* et qui est très commune encore chez les paysans qui habitent des terrains accidentés, cette attitude étant avantageuse à la station absolument verticale. Chaque tibia présente encore, à son extrémité inférieure, une facette malléolaire qui, au lieu d'être à peu près verticale, comme c'est le cas chez les tibias modernes, se dirige un peu plus obliquement en bas et de dedans en dehors.

### MENSURATIONS

	gauche	droit
A. Longueur . . . . .	356	356
Circonférence minimum . . . . .	73	75
Rapport (A=100)=Indice de grosseur	20,51	21.08
Diamètre du corps: antéro-postérieur	34	34
» » » transverse . . . . .	21	21
Somme des deux diamètres . . . . .	55	55
Largeur maximum . . . . .	69	71
Indice de platycnémie . . . . .	61,7	61,7

<sup>1</sup>L. Manouvrier. *Étude sur la rétroversion de la tête du tibia et l'attitude humaine à l'époque quaternaire*. Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris, tome IV, 1890.

Ce caractère a aussi été signalé par M. le Dr Collignon dans sa *Description des ossements fossiles humains trouvés à Bollwiller* (Revue d'Anthropologie, 1880), par M. J. Fraipont et Lohest sur les tibias des hommes de Spy en Belgique et par M. le Dr R. Martin, sur les tibias des Fuégiens (*Zur physischen Anthropologie der Feuerländer*, Braunschweig, 1893).



*Péronés.* — Les deux péronés sont également intacts; ils mesurent tous deux 345<sup>mm</sup> de long; ils sont cannelés, c'est-à-dire qu'ils portent sur leur face antérieure des gouttières musculaires larges et très profondes d'où il résulte que la ligne d'insertion du ligament interosseux se détache sous la forme d'une saillie mince et passablement accentuée. Ce caractère est fréquent chez les races préhistoriques, en particulier sur les péronés des squelettes de Cromagnon, de l'Homme-Mort, de Grenelle, etc., et il est toujours associé au cubitus incurvé, au fémur à colonne et au tibia platycnémique, caractères que nous avons précisément rencontrés sur notre individu.

*Rotules.* — La rotule droite fait défaut; la rotule gauche mesure :

	mm
Diamètre transversal . . . . .	45
Hauteur maximum . . . . .	45
Épaisseur de la base . . . . .	24
Largeur de la facette interne . . . . .	20
» » externe . . . . .	28

*Calcanéum.* — Les deux calcanéums existent et sont bien conservés. Les mesures que nous avons prises sur chacun d'eux sont les suivantes :

	gauche	droit
Longueur maximum mesurée depuis les rugosités qui donnent insertion au tendon d'Achille jusqu'au milieu du bord supérieur de la facette articulaire antérieure articulée avec le cuboïde . . . . .	74	75
Longueur du talon mesurée depuis les rugosités jusqu'au fond de l'angle formé par les deux facettes articulées avec l'astragale . . . . .	50	53
Largeur du calcanéum, partie moyenne . . . . .	32	38

Les os du pied étant, en général, en mauvais état, nous laisserons leur étude de côté.

#### *Taille.*

La taille du squelette N° 4 peut être calculée au moyen des deux humérus, du radius et du cubitus gauches, des deux



fémurs, des deux tibias et des deux péronés. La moyenne, obtenue par ces différents os, doit donc être considérée comme absolument exacte :

Humérus gauche, longueur	$305^{\text{mm}} + 2 = 1^{\text{m}},595.$	Taille cadavre.
	$1^{\text{m}},595 - 20 = 1^{\text{m}},575.$	» vivant.
» droit	$310^{\text{mm}} + 2 = 1^{\text{m}},620.$	» cadavre.
	$1^{\text{m}},620 - 20 = 1^{\text{m}},600.$	» vivant.
Cubitus gauche,	$250^{\text{mm}} + 2 = 1^{\text{m}},641.$	» cadavre.
	$1^{\text{m}},641 - 20 = 1^{\text{m}},621.$	» vivant.
Radius »	$224^{\text{mm}} + 2 = 1^{\text{m}},607.$	» cadavre.
	$1^{\text{m}},607 - 20 = 1^{\text{m}},587.$	» vivant.
Fémur »	$417^{\text{mm}} + 2 = 1^{\text{m}},615.$	» cadavre.
	$1^{\text{m}},615 - 20 = 1^{\text{m}},595.$	» vivant.
» droit	$414^{\text{mm}} + 2 = 1^{\text{m}},605.$	» cadavre.
	$1^{\text{m}},605 - 20 = 1^{\text{m}},585.$	» vivant.
Tibia gauche,	$356^{\text{mm}} + 2 = 1^{\text{m}},646.$	» cadavre.
	$1^{\text{m}},646 - 20 = 1^{\text{m}},626.$	» vivant.
» droit,	$356^{\text{mm}} + 2 = 1^{\text{m}},646.$	» cadavre.
	$1^{\text{m}},646 - 20 = 1^{\text{m}},626.$	» vivant.
Péroné gauche	$345^{\text{mm}} + 2 = 1^{\text{m}},631.$	» cadavre.
	$1^{\text{m}},631 - 20 = 1^{\text{m}},611.$	» vivant.
» droit,	$345^{\text{mm}} + 2 = 1^{\text{m}},631.$	» cadavre.
	$1^{\text{m}},631 - 20 = 1^{\text{m}},611.$	» vivant.

*Taille moyenne sur le vivant = 1<sup>m</sup>,604.*

## CRANE N° 5

Ce crâne est masculin, dolichocéphale, très allongé, étroit et bas; il est représenté par le frontal, le pariétal et le temporal gauches, l'occipital et une partie du pariétal droit. Les sutures crâniennes, en partie oblitérées, sont peu compliquées.

Ce crâne, bien que moins allongé, l'indice céphalique est de 70, ressemble beaucoup au crâne féminin N° 1 (15485 du Musée archéologique) de Chevroux<sup>1</sup> et appartient certainement à la

<sup>1</sup> A. Schenk. *Description des restes humains*, etc., page 34.



même race; la même description s'y applique exactement.

La *vue de face* montre un front droit, peu large, plutôt bas, avec des bosses frontales faiblement dessinées; les arcades sourcilières sont presque nulles, la glabelle est plane et ne forme pas de tubérosité; les crêtes temporales sont peu divergentes; les bords sus-orbitaires sont légèrement arrondis, la racine du nez est étroite et les os nasaux paraissent avoir été projetés.

La *vue de profil* offre une courbe antéro-postérieure à peu près verticale jusqu'au niveau des bosses frontales, puis s'infléchissant doucement jusqu'au bregma; ce dernier point est le plus élevé de la voûte crânienne. La courbe plane dans le tiers antérieur de la suture sagittale s'incline d'abord lentement, puis assez brusquement jusqu'au lambda; il y a une légère projection de la partie cérébrale de l'occipital.

La *vue d'en haut* offre la forme d'une ellipse très allongée, avec rétrécissement marqué des régions frontale et occipitale. Le crâne est en partie recouvert d'une couche calcaire, dure et passablement épaisse.

#### MENSURATIONS.

Diamètre antéro-postérieur maximum . . . . .	mm 180
» transversal maximum . . . . .	126
» frontal » . . . . .	112 ?
» » minimum . . . . .	94
Courbe sous-cérébrale . . . . .	15
» frontale . . . . .	110
» pariétale . . . . .	128
» occipitale supérieure . . . . .	70
» » inférieure . . . . .	52

#### INDICES.

Indice céphalique. . . . .	70
» frontal . . . . .	83,93 ?



## OSSEMENTS DIVERS

De Chamblandes, nous possédons encore un certain nombre d'ossements, dont quelques-uns appartiennent vraisemblablement au corps N° 3, mais comme ils ont malheureusement été mélangés avec d'autres, il est impossible de dire exactement quels sont ceux qui reviennent à cet individu; nous avons un fémur entier et deux fragments de fémur; deux tibias entiers et trois fragments de tibia; un humérus entier et trois fragments d'humérus; trois fragments de cubitus.

Ces ossements appartiennent tous à des individus masculins; ils nous ont permis de prendre les mesures suivantes:

### *Fémurs.*

	Numéros		
	1	2	3
A. Longueur totale en position . . .	468	—	—
B. Circonférence minimum . . . . .	95	98	90
Rapport (A=100)=Indice <sup>g</sup> de grosseur . . . . .	20,29	—	—
Diamètre sous-trochantérien:			
transverse . . . . .	36	36	35
Diamètre sous-trochantérien:			
antéro-postérieur . . . . .	26,5	26	27
Indice de platymérie . . . . .	73,61	72,22	77,14
Diamètre partie moyenne: transverse . . . . .	30	27,5	27
Diamètre partie moyenne: antéro-postérieur . . . . .	31	29	31
Indice pilastrique . . . . .	103,03	105,45	114,81
Diamètre de la tête . . . . .	46(?)	—	46(?)
Angle d'inclinaison . . . . .	8° 5	9°	—
» du col fémoral . . . . .	127°	—	128°



*Tibias.*

Un seul fragment de tibia est mesurable.

	Numéros		
	1	2	3
Longueur . . . . .	333	338	—
Circonférence minimum . . . . .	78	80	80
Rapport (longueur = 100) = Indice de grosseur . . . . .	23,42	23,66	—
Diamètre du corps : antéro-postérieur	35	37	40
» » » transverse . . .	23	23	23,5
Somme des deux diamètres . . . . .	58	60	63,5
Indice de platycnémie . . . . .	65,2	62,16	58,75
Diamètre transversal maximum . .	65	67	77

*Humérus.*

Aucun humérus ne possède la perforation olécrânienne, mais deux d'entre eux ont une paroi très mince qui correspond au N° 0 de la nomenclature de Broca. Tous sont masculins.

	Numéros				
	1	2	3	4	5
Longueur totale . . . . .	314	—	—	—	—
Circonférence minimum . . . . .	65	66	62	62	75
Rapport (longueur = 100) = Indice de grosseur . . . . .	20,70	—	—	—	—
Diamètre de la tête . . . . .	—	35	—	—	—
Largeur bicondylienne . . . . .	64	—	57	64	—

*Cubitus.* — Les trois fragments de cubitus sont représentés par l'extrémité supérieure qui présente une incurvation assez marquée en avant, de telle façon que, placés sur un plan horizontal, la tête du cubitus s'élève davantage que la généralité des cubitus modernes.



*Taille.*

Quatre de ces os seulement nous permettent de calculer la taille; ce sont: un fémur, deux tibias et un humérus. Nous avons:

*Taille masculine.*

Un fémur,	longueur	=	468 <sup>mm</sup>	+	2	=	1 <sup>m</sup> ,703.	Taille cadavre.
			1 <sup>m</sup> ,703	—	20	=	1 <sup>m</sup> ,683.	» vivant.
Tibia N° 1,	»	=	333 <sup>mm</sup>	+	2	=	1 <sup>m</sup> ,590.	» cadavre.
			1 <sup>m</sup> ,590	—	20	=	1 <sup>m</sup> ,570.	» vivant.
» N° 2,	»	=	338 <sup>mm</sup>	+	2	=	1 <sup>m</sup> ,605.	» cadavre.
			1 <sup>m</sup> ,605	—	20	=	1 <sup>m</sup> ,585.	» vivant.
Un humérus,	»	=	314 <sup>mm</sup>	+	2	=	1 <sup>m</sup> ,634.	» cadavre.
			1 <sup>m</sup> ,634	—	20	=	1 <sup>m</sup> ,614.	» vivant.

*Taille moyenne* = **1<sup>m</sup>,613.**

Nous avons signalé l'analogie des crânes 2 et 3 avec quelques pièces crâniennes étudiées par M. Gabriel Carrière et provenant des grottes de Rousson, Bramabiau et Durfort dans les Cévennes; il est intéressant de comparer la taille des populations de Chamblandes avec celle des populations cévenoles préhistoriques. M. Carrière obtient une taille de 1<sup>m</sup>,49 pour les femmes et de 1<sup>m</sup>,63 pour les hommes de la grotte de Rousson<sup>1</sup>. Nous avons obtenu 1<sup>m</sup>,488 pour la femme de Chamblandes, 1<sup>m</sup>,604 pour le squelette masculin N° 4 et] 1<sup>m</sup>,613 pour les ossements non déterminés. Cette ressemblance est, on le voit, frappante, mais le nombre des os ayant servi à calculer ces chiffres étant, des deux côtés, insuffisant, il est prudent, pour le moment, de ne pas tirer de conclusions; ce sont toutefois des indications précieuses auxquelles des séries plus étendues pourront être comparées. Toutefois, il est intéressant de constater que la taille relativement faible des populations de Chamblandes a toujours été calculée sur des os appartenant à des individus dolichocéphales ou sous-dolichocéphales.

<sup>1</sup> *Matériaux pour la paléoethnologie des Cévennes*, page 24



## CONCLUSIONS

Les ossements de Chamblandes ne sont pas suffisamment nombreux pour nous permettre d'établir des conclusions certaines. Nous constaterons seulement que tous les crânes sont allongés, dolichocéphales ou sous-dolichocéphales, à face haute et étroite, leptoprosope.

Les orbites sont généralement larges et basses, transversalement dirigées; le nez leptorhinien ou mésorhinien. Ces dolichocéphales, par certains caractères, se rapprochent de la *race dolichocéphale néolithique ancienne* ou *race de Baumes-Chaudes-Cromagnon*, descendante elle-même de la race de *Laugerie-Chancelade* ou des *Troglodytes magdaléniens*, par d'autres caractères, de la *race dolichocéphale néolithique d'origine septentrionale*. Les crânes sont encore remarquables par leur forte capacité et par le développement cérébral qui en est manifestement la conséquence.

La taille est plutôt faible: elle est de 1<sup>m</sup>,488 pour la femme de Chamblandes (corps n° 2), tandis que M. le professeur Kollmann n'a obtenu que 1<sup>m</sup>,424 pour trois femmes de la station néolithique du Schweizersbild, qu'il considère, il est vrai, comme appartenant à une race pygmée. La taille masculine est, par contre, à peu près identique à celle des hommes du Schweizersbild, 1<sup>m</sup>,662, et de Baumes-Chaudes, 1<sup>m</sup>,600; nous avons, en effet, 1<sup>m</sup>,604 pour le squelette N° 4 et une moyenne de 1<sup>m</sup>,613 pour les différents os non déterminés.

Comme autre particularité, nous pouvons indiquer une musculature relativement puissante, malgré la grosseur moyenne des os, fait qui est indiqué d'autre part par la platymérie, la saillie pilastrique généralement fréquente, l'incurvation postérieure assez marquée des fémurs; elle est indiquée, en outre, par la platycnémie assez accentuée des tibias, ainsi que par l'incurvation très forte de la portion supérieure des cubitus; par le fort développement du V deltoïdien; par la saillie assez marquée des bords de la gouttière bicipitale et par une légère incurvation du quart supérieur des humérus.



En terminant une question se pose : Quelle est l'origine des populations de Chamblandes ? à quelle race se rattachent-elles ? La réponse est présentement insoluble, les ossements étudiés n'étant pas suffisants pour la résoudre, mais la présence à l'intérieur des sépultures de coquilles marines de la Méditerranée et d'objets provenant du Nord de l'Europe, du jayet, en particulier, nous autorise à dire que ces populations étaient en relations avec celles de l'Europe centrale et de l'Europe occidentale et méridionale. Il est même probable qu'elles étaient déjà constituées par un mélange des deux races sus-mentionnées, qui étaient toutes deux dolichocéphales. Peut-être aussi la race des *petits brachicéphales de Grenelle* ou des *Proto-brachicéphales* d'origine vraisemblablement asiatique (ouralo-altaïque), qui est représentée en Suisse par un certain nombre de crânes provenant des stations lacustres du commencement de la période néolithique, avait-elle déjà fait son apparition et exercé, par des mélanges, une influence sur les populations dolichocéphales de Chamblandes ?

Il faut attendre, pour le dire, d'avoir recueilli de nouveaux matériaux.

#### APPENDICE

Nous avons trouvé, dans les vitrines du Musée, un humérus et un radius féminins provenant de la palafitte néolithique de Concise ; ces deux os appartiennent vraisemblablement au même individu, car ils ont été découverts côte à côte. Ils présentent la coloration brune caractéristique des ossements lacustres.

Ces deux os nous ont donné les mesures suivantes :

##### *Humérus.*

	mm
A. Longueur totale. . . . .	268
Circonférence minimum . . . . .	53
Rapport (A = 100) = Indice de grosseur .	20
Diamètre de la tête . . . . .	34
Largeur bicondylienne . . . . .	52



La perforation olécrânienne fait défaut.

Bien que de petites dimensions, cet humérus est caractéristique par la vigueur des empreintes des muscles, en particulier par le fort développement du V deltoïdien, par la saillie considérable des lèvres de la gouttière bicipitale, ainsi que par l'incurvation supérieure de la diaphyse; ces caractères sont frappants et indiquent un fort surmenage musculaire.

*Radius.* — Le radius mesure 205<sup>mm</sup>; bien que d'aspect plutôt grêle, les empreintes musculaires sont bien marquées.

*Taille.*

Humérus, longueur = 268<sup>mm</sup> + 2 = 1<sup>m</sup>440. Taille cadavre.

1<sup>m</sup>425 — 20 = 1<sup>m</sup>420. » vivant.

Radius, longueur = 205<sup>mm</sup> + 2 = 1<sup>m</sup>513. » cadavre.

1<sup>m</sup>513 — 20 = 1<sup>m</sup>493. » vivant.

Taille moyenne = 1<sup>m</sup>156.

Les autres ossements lacustres du Musée cantonal vaudois ont déjà été décrits, nous n'y reviendrons pas aujourd'hui <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Description des restes humains*, pages 33-48.



# LA VEILLE DE NOËL

## EN PETITE RUSSIE

Traduit par Marc LAVOYER, *professeur à Izioum.*

« SVIAT VÉTCHÈRE »

*(Extrait de la Gazette Jougny Kraï de Kharkoff, du 24 décembre 1899.)*

### LA SAINTE SOIRÉE

---

En Petite Russie, la veille de Noël se passe avec solennité et présente quelques particularités intéressantes. Les Petits Russiens appellent le 24 décembre (ou pour mieux dire la soirée de ce jour-là) la « Sainte Soirée » (sviat vétchère) (boga-taïa Koutia), la « Riche Sainte Soirée » (bogaty sviat-vétchère). D'après un pieux usage qui existe depuis longtemps en Petite Russie, l'on prépare, dans chaque famille de paysans (même dans la plus pauvre), la veille de Noël, un souper auquel prennent part tous les membres de la famille, jeunes et vieux, maîtres et ouvriers.

Déjà, dans la matinée de cette journée, la diligente ménagère a préparé le « koutia » et l'« ouzvar », plats traditionnels du souper, et les a placés sur du foin, dans le coin de la chambre, au-dessous des saintes images. Le koutia n'est autre chose que du riz cuit seulement dans l'eau et que l'on mange avec du lait d'amandes ou avec du miel ; l'ouzvar est un plat de fruits secs cuits dans l'eau qui se mangent avec le jus.



Les aînés de la famille et surtout les personnes âgées ne mangent rien de toute la journée, observant un jeûne très sévère jusqu'à l'apparition de la première étoile.

Le crépuscule est arrivé. Une petite étoile envoie sa douce clarté d'émeraude et de rubis. La ménagère couvre rapidement la table d'une nappe éclatante de blancheur, tissée de ses propres mains et elle y pose les mets suivants : de petits pâtés, le koutia, l'ouzvar et le miel, nourriture peu recherchée, mais saine, préparée avec soin par la ménagère. Le souper est servi. Le maître de la maison et, après lui, toutes les personnes habitant la chaumière se placent devant les saintes images. Après s'être dévotement signé, le maître récite à haute voix : « Notre Père » (otché nache, en slavon). Puis chacun prend place à table silencieusement. C'est ainsi que le souper s'accomplit paisiblement, en bon ordre, comme si Christ lui-même y assistait et bénissait l'assemblée.

« Daï Boge vétchère dobri » (Que Dieu vous donne une bonne soirée !), s'exclame tout à coup une voix sous la fenêtre, en langue petite russe ; « recevez ce souper de votre filleul », continue la voix. La porte de la chaumière s'ouvre et du vestibule entre un garçonnet ou une fillette, portant au bras un petit paquet avec des pâtés, du pain, etc. D'après un très ancien usage, le filleul apporte ce présent à ses parrains et marraines. Après avoir reçu l'offrande et avoir fait un cadeau quelconque à l'enfant qui l'a offerte, à son tour le parrain remet de sa part à son filleul un présent semblable pour ses parents.

C'est ainsi que, d'année en année, le peuple petit russe célèbre la fête de Noël qui procure à tous un plaisir, une joie véritables.

---



# FÊTE DE LA BÉNÉDICTION DES EAUX

## A IZIOUM

Par Marc LAVOYER, *professeur à Izioum.*

---

Le 6/19 janvier est le jour de la bénédiction de l'eau (en russe Crechtchénié); la cérémonie a lieu sur le Donetz, rivière qui baigne la ville d'Izioum de trois côtés.

Pour cela, on a construit sur la glace épaisse qui recouvre la rivière une enceinte de forme presque quadrangulaire limitée par une barrière, laquelle est percée d'une grande porte et de deux petites. Au milieu du sanctuaire se trouve l'autel surmonté d'un dais sur lequel s'élèvent plusieurs croix. A l'une des extrémités on remarque une croix surpassant toutes les autres. Toute la construction est en glace et a la transparence du verre, ce qui lui donne un aspect très agréable. En plusieurs endroits sont collées de petites images et, devant l'autel, on a placé un tapis, de sorte qu'au premier abord on croirait avoir devant les yeux une église de cristal. Derrière l'autel la glace, formant le plancher du sanctuaire, est percée d'un grand trou destiné à recevoir l'eau bénie par le prêtre. Près de cette cavité on remarque un petit canal en forme de croix grecque, dans lequel l'eau pourra s'écouler.



Le 6 janvier est arrivé; il est environ onze heures du matin: la messe est terminée et les cloches sonnent à toute volée. Les prêtres des deux principales églises de la ville, habillés somptueusement, sortent de leurs temples respectifs suivis de paysans qui portent les bannières d'église, des cierges, de grandes croix, l'Évangile et chantent des hymnes sacrées. Une foule considérable, qui grossit sans cesse le long du chemin, les suit et tous se rendent en procession vers la rivière. Le pont est chargé de spectateurs. Arrivés près de l'enceinte de glace les prêtres y entrent suivis du chœur de l'une des églises et des porteurs de bannières sacrées, cierges, etc. La foule se tient sur la glace tout autour du sanctuaire. Debout, devant l'autel improvisé, les prêtres prononcent des prières tandis que le chœur entonne, à plusieurs reprises, les répons bien connus: *Gospodi pomiloï* (Seigneur, pardonne).

L'Évangile est ouvert et l'un des prêtres lit le récit du baptême du Christ.

Le moment solennel est arrivé: l'un des assistants perce la couche de glace au milieu du creux pratiqué dans le plancher. Aussitôt l'eau surgit à la surface, remplissant le petit réservoir. Le prêtre bénit cette eau en prononçant des prières dont j'ai retenu ces mots: « Sanctifie, Seigneur, cette eau par ton Saint-Esprit », répétés plusieurs fois, puis il en asperge les assistants qui baisent avec ardeur la croix qu'il leur présente. La cérémonie est à peine terminée que plusieurs coups de feu (dirigés bien entendu vers le ciel) se font entendre au milieu de la foule, façon bien étrange de terminer la fête et dont je ne puis m'expliquer ni la signification, ni l'origine. Les prêtres quittent ensuite le sanctuaire; un spectacle amusant s'offre alors aux regards. La foule entre précipitamment dans l'enceinte qu'elle a bientôt remplie; chacun veut avoir sa part de l'eau bénite, et, dans cette intention, tous ont apporté quelque récipient: qui une cruche de terre petite-russienne, qui un pot ordinaire, qui un ustensile en fer-blanc, voire même une bouteille. L'impatience est à son comble: on se coudoie, on se bouscule, on se jette, on se rue même vers le petit réservoir pratiqué au milieu de l'enceinte et par où l'eau sort. C'est à qui arrivera à remplir le plus vite son vase. Dans leur impatience, quelques fidèles ne se donnent pas la peine d'entrer par la porte; ils sautent la barrière de glace, au



risque de se faire du mal. J'en ai remarqué un qui sauta si maladroitement qu'il tomba de tout son long sur la glace; il ne se fit heureusement pas de mal et se releva en riant de bon cœur. Certains paysans poussent l'ardeur religieuse jusqu'à casser la glace pour prendre un bain ce jour-là, pensant probablement prévenir les maladies ou s'en guérir tout à fait.

Pendant toute la durée de la fête, les assistants restent tête découverte, malgré le froid intense dont on souffre ce jour-là.

---



# DE PORT-SAÏD A ADEN

Par VICTOR BUCHS.

---

Quatre jours après notre départ de Naples, nous sommes en vue de la côte égyptienne. Bien longtemps avant d'atteindre le port, la plage sablonneuse et uniforme, privée de toute végétation, s'étend devant nous à perte de vue. De longues raies jaunâtres coupent la surface de l'eau qui est d'un beau vert transparent : Port-Saïd s'étale à nos yeux.

Aussitôt les légers canots des marchands égyptiens, drapés dans leurs bournous blancs et coiffés du pittoresque turban, s'approchent de notre navire. Par une manœuvre adroite, ils amarrent un crochet aux bordages et, grimpant avec agilité le long du filin noué au crochet, ils escaladent les haubans chargés de leur pacotille. Le pont se transforme alors en un bazar aussi complet que varié. Les passagers sont interpellés dans toutes les langues et ces audacieux marchands vous mettent littéralement le nez sur les marchandises étalées : c'est un pêle-mêle de coraux de Malte, d'eau de rose, d'objets en nacre et en verroterie façonnés à l'orientale, de raisins, d'autres fruits encore, de chapelets, de fleurs de Jérusalem, etc.

Aussitôt les ancres mouillées, d'énormes chalands à charbon viennent se ranger le long du navire ; en quelques minutes, tout est recouvert à bord d'une fine poussière noire pénétrant partout. Aucun port du monde ne peut rivaliser avec Port-



Saïd quant à la rapidité avec laquelle s'accomplit le chargement de charbon. Des centaines de porteurs vont et viennent au pas de course et sur les pontons conduisant à bord ces représentants de toutes les races se pressent et se croisent portant sur leurs épaules nues d'énormes morceaux de houille ou de menus fragments dans des paniers; ce combustible s'entasse par les sabords béants dans les soutes à charbon.

Cette manœuvre est accompagnée de cris sauvages, de chants assourdissants, et toute cette foule turbulente, ces Égyptiens, ces Arabes, ces Soudanais, ces Somalis produisent l'impression d'une horde de démons déchainés.

\* \* \*

Pour visiter Port-Saïd (Saïd est un prénom arabe signifiant « heureux, *felix* ») ce serait peine perdue de vouloir se débarrasser des importuns drogmans qui se présentent à vous en français, en anglais, en allemand ou en italien.

L'un d'entre eux au moins vous suivra pas à pas; sans plus de façon, il s'emparera des menus objets dont vous êtes porteur et ne vous quittera qu'à votre retour à bord. Là il prendra une tenue modeste et en échange des quelques piastres que vous lui donnerez, il se confondra en remerciements, faisant force révérences en portant sa main au front. Le voyageur qui visite les pays du Midi s'étonne de l'insistance bruyante du portefaix gènois, des cris des lazzaroni napolitains, mais ce vacarme est encore dépassé par l'éloquence persuasive de l'Arabe, du nègre et du fellah; il semble que la vivacité et le sans-gêne des populations augmentent dans les mêmes proportions que la chaleur du soleil.

\* \* \*

Nous foulons le sol africain. Port-Saïd, première étape de l'Orient véritable, ne manque jamais de produire une impression profonde sur le voyageur qui la visite pour la première fois. Après un long voyage sur mer, sans transition, on se



trouve en présence de cette vie orientale dont la fougue endiablée est encore augmentée depuis l'énorme trafic qu'amène la navigation par le canal de Suez.

Une rue, large et sablonneuse, longeant la rive, nous conduit du phare au pied du môle jusqu'au petit bassin où se balancent d'innombrables pirogues égyptiennes. Des maisons européennes entourées de gracieuses vérandas bordent la rue. Les quartiers voisins du port sont réservés aux Européens. C'est un bruyant va-et-vient de gens affairés, une population active et alerte. Ici un groupe d'Égyptiens à l'aspect vénérable, discutant gravement entre eux ; là une file de chameaux, puis des fellahs porteurs d'eau, des vendeurs de limonade, des marchands de fruits qui débitent en criant leur marchandise. Partout on nous offre des ânes de selle, les fameux bourriquets égyptiens. Quantité de chiens semi-sauvages parcourent les rues, des Bédouins en guenilles, demi-nus, sont étendus à terre, sous les rayons ardents du soleil, des policemen égyptiens, à l'uniforme européen, coiffés du fez, se promènent gravement, la courbache à la main.

Des bazars, partout des bazars, exhibant des marchandises de toutes les parties du monde, puis de nombreux magasins de tabac. Voici, sur les étalages des boutiquiers, de jolis objets syriens incrustés de nacre, des tapis d'Orient, des bibelots de Smyrne, des vases indiens ; au milieu de tout cela, des produits de l'industrie chinoise et japonaise. Les marchands eux-mêmes sont aussi étranges que leurs marchandises. On remarque des sujets de toutes les nations. Les Grecs prédominent, puis des Juifs, des Égyptiens, des Arabes, des Hindous.

Les deux côtés de la rue principale sont occupés, presque exclusivement, par des cabarets d'où s'échappent les sons plus ou moins harmonieux d'une musique douteuse. Lorsqu'un grand navire est en vue, on réunit en hâte ces orchestres, qui se composent généralement de filles que les hasards de l'existence ont amenées ici, sur le passé desquelles je n'insisterai pas, et alors, peu importe l'heure : que ce soit le matin ou pendant la nuit, dès qu'un certain nombre de passagers sont descendus à terre, les concerts commencent.



Pour visiter le quartier de Port-Saïd réservé aux indigènes, nous enfourchons des bourriquets, puis, aux cris assourdissants des âniers qui excitent nos montures en les piquant avec des bâtons pointus, notre petite troupe se met en route. Pendant dix minutes, nous galopons sur un chemin sablonneux, bordé, par-ci par-là, de petites maisons aux toits plats, d'un blanc vif reluisant au soleil.

Des bandes d'enfants sales, demi-nus, trottent après nous et nous tendent leurs pauvres mains crasseuses en criant d'une voix pleurarde « Bakschich, Signor ». Des femmes égyptiennes, le visage soigneusement voilé, dont on n'aperçoit que les grands yeux brillants, portant avec grâce leurs paniers sur la tête, nous croisent en nous saluant gravement du traditionnel Salam. Les senteurs nauséabondes s'exhalant des débris de toute nature entassés dans les rues, nous rappellent que nous nous trouvons réellement dans une cité arabe. La mosquée et, adossée à celle-ci, l'école musulmane, méritent seules quelque intérêt, puis un café-concert arabe auquel nous ne pouvons échapper. En retournant à la plage, nous rencontrons une bande de derviches, aux visages grimaçants, hideux, qui, en hurlant et chantant de leur voix gutturale, se tordent frénétiquement en contorsions étranges, jusqu'à ce qu'ils tombent dans un état épileptique.

La nuit étant survenue, nous risquons à chaque pas de tomber sur les corps des porteurs de houille et des fellahs qui dorment étendus au milieu des rues. Notre canot nous reconduit à bord. Qu'on est heureux de retrouver le calme et la tranquillité que troublent seuls les aboiements des chiens sauvages de Port-Saïd.

\* \* \*

Le lendemain, avant l'aube, il règne à bord une grande activité. Pour se conformer au règlement du canal les boute-dehors sont amenés et amarrés à la mâture, le gouvernail est allongé afin d'avoir plus d'empire sur le navire pour doubler les coudes parfois brusques du chenal, les grues à vapeur hissent bruyamment les derniers ballots de marchandises, le cabestan vire et les puissantes ancres s'élèvent avec grand bruit



de leurs lourdes chaînes; l'appareil électrique réglementaire est fixé à la poulaine, l'homme de barre à son poste tient les poignées de la roue, le pilote enfin monte sur la passerelle et la prochaine station du chenal signalant la voie libre, le paquebot se met en marche.

Le canal de Suez a une longueur totale de 156 km., tandis que sa largeur varie beaucoup suivant les difficultés du terrain. La coupe en travers du chenal a été creusée par terrasses ou semelles, de manière à ce que l'entaille la plus profonde, celle du milieu, ait partout, pendant le reflux, au moins huit mètres de profondeur. Cet espace est le seul navigable, et il est si étroit que nulle part deux navires ne peuvent se croiser.

Pour les croisements on a installé, sur le parcours du chenal, treize stations appelées « gares » où les dragages ont amené la profondeur à huit mètres, sur une largeur de cinq à six cents mètres, et de telle sorte que les navires venant d'un côté puissent accoster en amarrant leurs câbles aux pilotis de la côte, tandis que le bateau venant en sens contraire continue sa route dans les eaux navigables de la semelle du milieu. Le tirant d'eau des vaisseaux qui passent le canal ne doit pas dépasser 7,50 m. et la vitesse, pendant le parcours, ne peut être supérieure à six milles, soit environ onze kilomètres à l'heure.

\* \* \*

Les dernières maisons de Port-Saïd s'effacent peu à peu et, des deux côtés du chenal, mais spécialement du côté égyptien, s'étend, à perte de vue, la vaste nappe d'eau du lac de Menzaleh. L'eau refoulée par le navire retombe après son passage en une lame gigantesque dans le lit du canal et entraîne sans cesse avec elle le léger sable du désert qui recouvre les dunes et va remplir les gradins du canal. Aussi aperçoit-on toujours des centaines d'ouvriers occupés à la réfection des endroits les plus exposés; de puissantes dragues à vapeur travaillent jour et nuit au déblaiement des terrasses, afin de leur donner constamment la profondeur convenue.

De temps en temps, une échappée permet d'apercevoir le dé-



sert se perdant à l'horizon. Un sable clair, jaunâtre, ci et là amoncelé en tas par les vents ou recouvert par places d'une blanche couche saline, nulle part une trace de végétation.

Après la gare d'Elkantara le chenal devient très étroit, les ravins élevés qui l'endiguent se resserrent. C'est ici le lieu d'élection des mendiants du canal. Étendus sur le sable brûlant, ne pouvant se réfugier que rarement à l'ombre d'un buisson rabougri, à l'approche d'un navire ils surgissent de tous côtés, presque nus ou couverts de quelques haillons. D'un ton pleurard ils demandent l'éternel bakschisch, suivent le vapeur en courant, pendant des kilomètres, et attrapent, sans s'arrêter, avec une agilité de singes, les morceaux de biscuit, de pain sec ou les objets qu'on leur jette. Parfois on rencontre un Bédouin armé de son long fusil à pierre, puis des chacals effarouchés qui s'élancent en bonds gracieux sur les dunes de sable.

Nous arrivons ainsi jusqu'à l'entrée du lac Timsâh (le petit lac Amer). Au fond de la vaste anse qui s'ouvre du côté égyptien est située Ismaïlia, cachée derrière un rideau de palmiers. Nous passons la gare de Toussoun. Ses bosquets de palmiers introduisent une note gaie dans la monotonie du paysage. Nous entrons dans le grand lac Amer, qui a une largeur d'environ dix-huit kilomètres. Notre navire, marchant ici à toute vitesse, le traverse en moins d'une heure. A droite, nous distinguons, à l'aide de nos longues-vues, le chemin de fer qui conduit de Suez au Caire, et, dans le lointain, s'estompant dans la brume, les montagnes de Suez avec leur plus haut sommet le Djebel Attaka. Trois stations passent encore devant nous, puis nous atteignons la rade de Suez se développant en un immense arc de cercle entouré de hautes montagnes arides. De puissantes jetées séparent, à droite, la rade de l'embouchure du chenal.

Une chaloupe à vapeur nous conduit à terre. Sous les ombrages d'une gracieuse allée s'élève le monument de Lesseps. Suez présente un aspect encore plus misérable que Port-Saïd. A part les consulats, quelques hôtels primitifs et plusieurs cabarets à orchestres, le nombre des maisons européennes est très limité.

Suez a acquis quelque importance comme terminus du chemin de fer Alexandrie-le Caire-Suez, mais Port-Saïd a réussi à accaparer la plus grande partie du trafic qui se fait par le canal.



Les paquebots ne s'arrêtent ici que quelques heures, le temps indispensable pour débarquer et embarquer les marchandises, rendre l'appareil électrique à l'administration du canal, raccourcir le gouvernail et relâcher les boute-dehors que l'on avait rentrés à Port-Saïd.

\* \* \*

Nos souffrances vont commencer ; nous nous apprêtons à entrer dans cette immense étuve que l'on nomme la mer Rouge et que l'on pourrait appeler, avec raison, un purgatoire terrestre.

C'est à bord d'un navire italien, le *Iosto*, stationnaire dans les eaux de la mer Rouge, que nous allons continuer notre route.

Suez disparaît bientôt à nos yeux ; longtemps encore nous apercevons la silhouette du Djebel-Attaka se découper dans le lointain, nous montrant ses derniers reflets bleuâtres. Les deux rives du golfe de Suez, également arides, sont encadrées de chaînes de montagnes aux versants abrupts, dont les crêtes dentelées atteignent jusqu'à 2000 mètres d'altitude. A la pointe de la presqu'île étroite et allongée, formée d'un côté par le golfe d'Akaba, de l'autre par celui de Suez, s'élève isolée au milieu des sables une haute montagne pelée comme une gigantesque pyramide jaunâtre, sans une touffe de verdure ; c'est le Sinaï (2600 m.). Nous ne pouvons en détacher nos regards, tandis que le navire glisse majestueusement sur les flots. Devant ce paysage monotone et pourtant si grandiose par les souvenirs qu'il évoque, sous cette immense voûte du firmament d'un bleu foncé et si pure qu'on croit pouvoir en scruter les profondeurs, une émotion intense vous étreint, tandis que, par delà les âges, vous revivez en pensée les scènes dont s'imprègne notre histoire.

Sur notre passage, nous rencontrons de nombreuses bouées lumineuses, ainsi que, de distance en distance, des phares élevés en pleine mer. La navigation, dans la mer Rouge, est rendue très dangereuse par la configuration excessivement accidentée du fond de la mer. Fréquemment les navires sont obligés de s'arrêter, surtout la nuit, pour faire des sondages. Quelquefois, le plomb ne parvient pas à atteindre les immenses profondeurs, tandis que, peut-être à quelques encâblures, des



récifs de madrépores ou de coraux s'élèvent presque jusqu'à la surface des eaux. Le fond de la mer subit partout des transformations continuelles par l'œuvre incessante d'innombrables insectes microscopiques, qui cependant poursuivent leur travail si rapidement que les cartes de la mer Rouge, même de date récente, sont toujours incertaines et inexactes. D'immenses navires viennent se briser sur ces infiniment petits. Que de richesses la mer n'a-t-elle pas englouties par leur action !

\* \* \*

Nous sommes en vue de Djeddah, le port de la Mecque. De loin déjà ses maisons blanches, aux toits plats, reluisent au soleil, se détachant nettement du sable jaunâtre de la côte. Nous mouillons à peu de distance du rivage pour débarquer sur terre arabe.

C'est à Djeddah, à deux journées de marche de la Mecque environ, que se rassemblent les fidèles qui, venant de la Turquie ou de l'Extrême-Orient, de l'Asie Mineure ou des plus lointaines contrées de l'Afrique, s'en vont en pèlerinage à la Mecque. Toute l'année, mais surtout pendant le Ramadan (le huitième mois de l'année arabe), les pèlerins se rendent en immenses caravanes à la cité sainte. Se prosterner au moins une fois pendant sa vie devant la sainte Kaaba, fouler la terre où naquit le prophète, est l'ardent désir qu'éprouve tout vrai croyant. Dans le monde musulman entier on économise, on mendie sou à sou pour parvenir à réaliser ce rêve si caressé : le but de la félicité terrestre, comme l'appellent les Arabes. En effet, celui qui a eu le suprême bonheur de voir la Mecque, a le droit réservé sans cela aux seuls chefs de porter le titre de cheik en Arabie et en Afrique et de hadji dans les Indes.

On sait que l'accès de la Mecque est interdit aux infidèles, sous peine de mort. Il est vrai que plus d'un Européen parfaitement au courant des usages religieux de l'islamisme et de la langue arabe a pu s'y introduire, mais il paraît qu'à part la fameuse mosquée avec la sainte Kaaba, la ville, excessivement sale, ne vaut vraiment pas la peine que l'on mette ses jours en péril simplement pour y avoir séjourné. On compren-



dra facilement que ce lieu de rassemblement du monde musulman tout entier a dû devenir le foyer permanent des plus redoutables épidémies. Le choléra et la peste, la lèpre et la syphilis se répandent, de ce foyer d'infection, dans le monde entier.

Nulle part comme à Djeddah, la haine et la fureur contre l'infidèle ne s'expriment en toute occasion avec autant d'énergie. Dans nulle autre cité musulmane le chrétien n'est regardé avec un mépris aussi profond et aussi facile à discerner. Si ce n'était la crainte de la puissance de l'Europe et de ses canons, je crois que les quelques chrétiens de Djeddah, pour la plupart Grecs, seraient bientôt exterminés. Le Djeddani se défie de tout ce qui n'a même que l'apparence d'être contraire à la religion musulmane. C'est en vain que l'on tenterait, à Djeddah, de se mêler à la vie des indigènes, comme nous l'avons fait partout ailleurs. Cette défiance est poussée si loin que l'on n'aperçoit, dans les rues, ni femmes, ni fillettes; on leur interdit de sortir même voilées; elles sont continuellement cloîtrées au fond des harems. Les barreaux des croisées sont plus serrés qu'ailleurs, les contrevents des moucharabias sont pleins jusqu'à mi-hauteur; plus haut les ouvertures, comme dans certains de nos couvents, ne laissent voir que le ciel, ce qui prouve avec quelle jalouse sévérité les femmes sont gardées. Par-ci, par-là, devant les portes des riches, se promènent des eunuques, vrais colosses, aux formes athlétiques, au regard farouche, et, contraste frappant, ayant un timbre de voix de faux soprano qui prête à rire.

\* \* \*

Les musulmans prétendent que le tombeau d'Ève se trouve à Djeddah, aussi ne voulons-nous pas laisser échapper cette occasion d'aller le visiter. Le voyageur allemand Rohlf s raconte comme suit sa visite au tombeau d'Ève; je fus victime du même artifice, quoique volontairement, puisque j'étais averti.

Ce tombeau est situé dans un cimetière arabe, un peu au Nord de la ville. On nous signale le lieu où repose la tête de notre vénérable aïeule, au pied du mur d'enceinte du cimetière. Cet endroit est indiqué par quelques palmiers rachitiques. Puis une



assez longue muraille, d'un mètre environ de largeur et de 80 cm. de hauteur, marque la place où repose le corps. Là s'élève un petit édifice dans lequel nous entrons. Le vieux gardien de ce saint lieu nous montre un sarcophage en bois recouvert de tapis aux couleurs voyantes, dans lequel se trouve le cœur d'Ève. Moyennant un bakschich, il nous est permis de jeter un regard profane dans l'intérieur du sarcophage, par une ouverture pratiquée à cet effet dans une de ses parois. Mais, comme sans lumière il est impossible de rien distinguer, notre homme allume une bougie, naturellement contre un nouveau bakschich et nous éclaire. Le sarcophage est complètement vide. Nous faisons part de notre surprise au vieux vaurien qui nous explique, avec un sourire moqueur, que les infidèles sont frappés de cécité aussitôt qu'ils se trouvent en présence du cœur de la mère du genre humain et que le bonheur suprême de le contempler est uniquement réservé aux croyants, ce que confirmèrent aussitôt quelques indigènes qui nous accompagnaient.

Nous allons encore examiner, à l'extrémité opposée du cimetière, l'endroit où gisent les jambes et les pieds de notre gracieuse aïeule; calculant approximativement la distance entre les deux extrémités de son corps, nous devenons rêveurs; sa taille devait être de cent mètres au moins.

Les Turcs ont à Djeddah une assez forte garnison sous le commandement d'un gouverneur militaire. Sa mission consiste dans le maintien de l'ordre et la répression des rébellions qui éclatent assez fréquemment parmi les peuplades semi-sauvages des montagnes du voisinage.

Notons qu'à Djeddah les condamnés à mort sont encore empalés, suivant les bons vieux usages turcs.

\* \* \*

Le *Iosto*, se balançant sur les ondes, s'éloigne lentement de cette côte inhospitalière. Le chant monotone du muezzin

La Allah illah Allah  
Il n'y a pas de Dieu outre Dieu!

parvient encore jusqu'à nous; les mystérieuses maisons de



Djeddah disparaissent une à une, puis, à toute vapeur, le *Iosto*, fendant les flots, prend le large, le cap au Sud-Ouest. Nous voguons vers Souakin sur la côte africaine.

Sous ces latitudes, la chaleur devient de plus en plus accablante. Une atmosphère étouffante règne constamment sur la mer.

Les pores s'irritent et causent sur tout le corps une douloureuse sensation, semblable à une piquûre d'orties. Jour et nuit on en est tourmenté et, pour beaucoup d'Européens, le Pickel head, comme les Anglais l'appellent, devient une torture intolérable. Un seul remède, s'armer de patience.

Il ne faut pas oublier que les degrés de température ne suffisent pas à eux seuls à rendre la chaleur tolérable ou insupportable à l'Européen. Les causes principales qui influent sur notre corps sont avant tout l'humidité ou la sécheresse relative de l'atmosphère, puis le calme de l'air ou les vents.

Les deux chaînes de montagnes dont les cimes atteignent deux mille mètres, qui enserment la mer Rouge, ne servent pas seulement de rempart aux vents, mais emprisonnent les vapeurs dont l'atmosphère est saturée. La condensation des eaux est excessivement active par suite de la température élevée, et cet air humide, lourd, surchauffé par les rayons verticaux d'un soleil de feu est comme comprimé sur la surface de la mer.

Dans ces conditions, la vie à bord est très pénible ; la chaleur étouffante rend la respiration difficile, pas un souffle pour nous soulager ; un ciel d'airain pèse lourdement sur nous.

Il faut se faire une vie nouvelle. Nos cabines ne sont plus habitables ; le salon est désert ; nous prenons nos repas sur le pont, les tables à chevalets sont dressées à la proue, les matelas de nos cadres sont installés sur le pont également, mais beaucoup d'entre nous préfèrent se coucher sur de longues chaises hindoues en jonc, très commodes, que l'on peut orienter contre poupe et même placer sur l'élévation du gaillard d'avant et bénéficier ainsi du courant d'air produit par la marche du navire. Étendu sur sa couche on se tourne et retourne, admirant tantôt un ciel superbement constellé, tantôt l'onde phosphorescente qui vient heurter les flancs du bateau, attendant que l'orient se colore.



A l'horizon, un petit point blanc grandit, grandit toujours, c'est Souakin. Les ancres tombent bientôt sur un fond madréporique et nous atterrissons.

Souakin est une possession anglo-égyptienne qui, depuis la défaite de Gordon Pacha, en 1885, a été restreinte, jusqu'en ces derniers temps, à un Hinterland de quelques kilomètres seulement. Les Mahdistes, parmi eux le fameux Osman Digma (il vient d'être fait prisonnier par les Anglais), chef de ces célèbres cavaliers Baggarah, les troupes d'élite du Mahdi Abdoullahi, inquiétèrent sans trêve ni repos la garnison de Souakin et s'avancèrent souvent bien en deçà de Berber, infligeant parfois des pertes sensibles aux Anglais. Ceux-ci avaient pour coutume de passer sous silence ces petites défaites, comme ils savent le faire quand une fâcheuse nouvelle peut nuire à leur prestige colonial. Mais, dans la colonie Erythrée, les récits de ces escarmouches parvenaient jusqu'à moi, plus ou moins exagérés, il est vrai, par la fantaisie féconde des indigènes.

Pendant treize ans le Soudan a été sous le joug des deux Mahdi jusqu'à ce que, le 2 septembre 1898, le Sirdar Kitchener vengeât la défaite du malheureux Gordon en s'emparant d'Omdourman. Mais Abdoullahi est encore libre, peut-être a-t-il encore de nombreux partisans. Il faudra certainement encore un certain temps jusqu'à ce que les richesses inépuisables : ivoire, plumes d'autruche, gomme, encens, peaux, que renferme le Soudan et l'or que roulent ses rivières, descendent comme autrefois le Nil et puissent atteindre, soit par l'Égypte, soit par Berber et de là par caravane à Souakin, les grands marchés du monde.

Le plus grand pas est fait sur Omdourman, l'ex-capitale du Khalife, l'Angleterre a arboré son pavillon et le Nil, depuis la sixième cataracte, est ouvert au trafic des paisibles marchands. Pendant la domination du Mahdi et de son successeur Abdoullahi, le commerce de Souakin n'avait aucune importance. Il était limité, pour ainsi dire, aux besoins de la garnison et des habitants de la cité. Les rares Européens qui résidaient ici, pour la plupart des agents de maisons d'Aden, exportaient quel-



que peu de nacre, d'écaille de tortue et, de temps à autre, de la poudre d'or et de la gomme qui arrivaient fort irrégulièrement de l'intérieur.

Le commerce des deux articles indispensables aux indigènes, les cotonnades de Bombay et le dourah de même provenance, est entre les mains des Banians.

Un court atterrissage à Souakin et nous appareillons. Le *Iosto* reprend sa course vers le Sud, longeant la côte à une distance de quelques milles seulement.

Après avoir doublé le cap Kasar, un peu au Sud du dix-huitième parallèle, nous côtoyons l'Érythrée au sol stérile qui se dessine en teintes foncées sous un ciel rouge et brûlant.

Une quantité de dauphins nageant à la surface des flots ou entre deux eaux accompagnent le navire. On sait que ces poissons, qui peuvent atteindre parfois une taille de deux mètres, sont non seulement inoffensifs, mais semblent aimer le voisinage de l'homme. Ils jouent un rôle dans la mythologie grecque et romaine. Encore aujourd'hui, on aime à les faire figurer dans nos légendes. L'islamisme leur voue un culte spécial. Dans le Coran, le prophète promet le paradis aux âmes des morts, mais seulement lorsqu'ils reposent sous terre (c'est pour ce motif que les musulmans enterrent leurs morts immédiatement après le décès). Quant aux noyés, la croyance populaire fait errer leurs âmes dans le corps des dauphins.

C'est ainsi que, pour tromper la monotonie de la traversée, nous restons penchés de longs moments sur la rambarde à suivre les gracieux mouvements des dauphins qui s'élancent et s'entrecroisent comme de légères flèches sur l'onde caressante, plongeant parfois dans de rapides évolutions en battant les flots de leur forte queue. Au-dessus de nous, dans un ciel bleu et limpide, au plus haut des airs, plane immobile le goéland, adroit pêcheur, tombant comme un trait, disparaissant sous les flots pour saisir sa proie qu'il atteint facilement dans ces eaux excessivement poissonneuses. Des mouettes sans nombre, rasant la vague ou se laissant balancer gracieusement sur l'onde au gré du vent, poussent leurs cris rauques. Parfois des oiseaux de terre au plumage brillant viennent se reposer sur les hunes.

Quand la mer est bien calme, au coucher du soleil surtout, on aperçoit sur la surface des eaux des traînées, des nappes



parfois rougeâtres qui s'étendent souvent sur de grandes étendues. C'est ce phénomène qui valut à la mer Rouge son nom : Érythreos « rouge » par les Grecs anciens. Cette dénomination fut donnée à son littoral ouest, la colonie Érythrée d'aujourd'hui. Le lac de Morat présente, à de longs intervalles il est vrai, en dernier lieu en 1895, un phénomène semblable ; les riverains, en mémoire de la défaite des Bourguignons, l'appelle Burgunderblut ; ce sont ici des agglomérations d'une algue microscopique en forme de fuseaux, l'*oscillatoria rubescens*, qui produisent les taches rouges dont le lac est alors recouvert sur de grands espaces.

Y a-t-il une analogie quelconque entre les deux phénomènes ? Je ne saurais le dire, car il n'est pas, que je sache, certain que dans la mer Rouge il s'agisse d'algues ; toutefois, ayant eu l'occasion de voir les deux phénomènes, leur ressemblance m'a frappé.

Le second jour après notre départ de Souakin, nous entrons dans le chenal de Massaouah. On appelle ainsi le détroit formé à l'Ouest par la côte de l'Érythrée et à l'Est par les archipels de Dahlak et Nora, que quelque révolution sous-marine a détachés du continent.

Dans ce chenal, la route navigable est sinueuse et très étroite ; partout des bas-fonds, des écueils madréporiques ; l'œil perçant du marin, la sonde, servent à orienter le navire, bien plutôt que la boussole et les cartes. Nous ne filons que quelques nœuds ; souvent on amène le loch et on le consulte ; l'attention est continuelle et la nuit étant très sombre, on mouille une ancre attendant que le jour luisse pour continuer la navigation. Enfin, après avoir contourné un petit cap, nous franchissons le goulet du spacieux port de Massaouah et nous accostons à une longueur de gaffe du quai.

C'est dans la rade abritée de l'îlot de Massaouah que les caravelles de Vasco de Gama vinrent mouiller au XVI<sup>e</sup> siècle pour porter secours au prêtre Jean (comme les Portugais appelaient alors le Négous) dont l'empire avait été envahi par le roi musulman de Zeila.



Je ne parlerai pas ici de Massaouah et de la colonie italienne, en ayant déjà entretenu les lecteurs de ce *Bulletin* (Tomes IX, p. 32 et tome XI, p. 137). Nous continuerons donc notre voyage à bord d'un autre navire italien, le *Palestina*.

\* \* \*

Après avoir franchi la passe, le paquebot pointe au Sud-Est. Nous glissons entre les îles de Dahlak et la presqu'île de Buri, connue déjà du temps des Ptolémées qui avaient fondé des colonies prospères sur ces côtes. Les Anglais entreprirent depuis la baie d'Annesley ou Zoula, découpée dans cette presqu'île, leur fameuse expédition contre les Abyssins qu'ils vainquirent à Magdala après une résistance acharnée.

Mais là-bas, loin de nous, un petit nuage blanc, d'abord imperceptible, grandit bientôt, s'étend comme un vaste linceul et semble appeler à lui tous les nuages qui l'entourent. Les marsouins font jaillir l'eau dans leurs ébats joyeux, chassant devant eux d'innombrables légions de poissons volants. Partout les eaux semblent s'animer. L'espadon donne la chasse à de gros poissons qui, par bonds furieux, se précipitent hors des eaux. Toujours la lutte du fort contre le faible.

Cependant le ciel s'est voilé, quelques éclairs sillonnent l'espace; la mer, au lieu d'être ridée comme tout à l'heure, devient houleuse et on la croirait en ébullition. Et pourtant, pas un souffle, une chaleur étouffante nous brûle et le bateau commence déjà à bondir sur les flots. On ferme hermétiquement les écoutilles et les sabords et l'on se prépare à la lutte inégale de l'homme si chétif contre les éléments en courroux. Tout à coup, la mer moutonne et nous sommes lancés en avant comme une flèche. Le tonnerre roule avec fracas, la foudre éclate et tombe, le flot frappe le flot, les mâts crient et se courbent; une colonne d'eau, tourbillonnant sur notre arrière, est prête à nous écraser; la vague monte, monte; elle envahit de toute part notre frêle navire; la pluie et la grêle nous fouettent avec un fracas horrible et, là-haut, le matelot de vigie, intrépide, perché sur la pointe des vergues, ne sait si ce sont les flots ou les eaux du ciel qui l'inondent et le brisent. Il est nuit, nuit profonde, sans



horizon, sans étoiles au zénith, nuit menaçante encore dans le silence solennel qui succède à la lutte des éléments. La tourmente est courte ; déjà le ciel se découvre, le navire reprend son allure fière et libre et le soleil darde ses chauds rayons dans une atmosphère d'azur. Avons-nous été assaillis par une tempête, par un ouragan, par un cyclone ou une trombe ? Le matelot souriant, mâchant sa pincée de tabac, dit que ce n'était qu'un grain.

Dans ces parages, où le soleil presque toujours d'aplomb exerce une si puissante influence sur l'atmosphère, il est rare que les mauvais temps soient de longue durée. Le lendemain nous sommes en vue de la côte arabe ; au loin se dessinent les crêtes noires et hérissées du haut plateau du Yemen, puis apparaît le littoral pelé sur lequel se détache Hodeidah, le port de Sana, chef-lieu de l'Arabie Heureuse aux terres fécondes.

Hodeidah, comme toute l'Arabie, est sous le joug du croissant. Tandis que la côte n'est qu'un désert aride, le haut plateau du Yemen est couvert d'une végétation luxuriante. Sur ces hauteurs fertiles se trouvent les immenses plantations de café Moka. Le commerce du café à Hodeidah est d'une importance capitale. Les caravanes chargées du précieux fruit arrivent régulièrement dans ce port où il se vend aux agents des maisons d'Aden.

Moka même est un petit port au Sud d'Hodeidah, que les vapeurs ne touchent guère aujourd'hui et qui a dû céder sa place et son commerce à cette dernière localité, probablement parce que la route caravanière de Sana à Hodeidah est plus courte que celle sur Moka ; il paraît aussi que les atterrissages sont mauvais dans ce dernier port.

\*  
\*   \*  
\*

Notre séjour à Hodeidah est court, trop court, car la vue du haut plateau, que l'on dit unique comme richesse de la flore, de cette Arabie Heureuse enchanteresse dont je ne foulais que le sol brûlé de la côte, ne cessait de m'attirer ; mais, hélas ! je ne puis la saluer que de loin. L'ordre d'appareiller est donné



et nous prenons le large traversant, pour la troisième fois, la mer Rouge, nous dirigeant sur Assab.

Une forte houle nous prenant de bâbord nous annonce qu'il y a déjà lutte violente entre la mer Rouge et l'océan Indien, lequel, malgré le détroit de Bab-el-Mandeb, verse chez sa faible rivale ses marées régulières. Les lames de la mer Rouge se dessinent courtes, grêles, saccadées, en comparaison des houles creuses et larges de l'Océan; elles n'en sont que plus turbulentes et rageuses.

Nous laissons à l'arrière les îles de Zugur, la grande et petite île des Serpents (Hanich), puis la nuit arrive, nuit splendide et rafraîchissante. Sous un ciel pur scintillent des milliers d'étoiles dont l'éclat est affaibli par les pâles rayons de la lune en son plein. La tranquillité n'est troublée que par le bruissement régulier de la vague qui vient se briser contre les flancs du navire.

Avant l'aube, les ancres sont jetées devant Assab, à trois encablures au moins du rivage.

Assab est la première station que les Italiens possédèrent sur les côtes de la mer Rouge et la prise de possession de ce port peu commode fut le point de départ de cette politique coloniale qui devait devenir si fatale à l'Italie.

A part l'habitation du Commissaire italien et la tombe de l'explorateur Giulietti massacré par les Danakil, rien de remarquable dans cette localité manquant de toutes ressources naturelles. Quelques centaines de huttes en forme de ruches servent d'habitations aux naturels et aux Ascari, soldats indigènes au service de l'Italie, dont une compagnie est ici en garnison sous les ordres d'un officier italien. Sur l'arrière-pays, l'Italie a plutôt un pouvoir nominal qu'effectif, car les tribus sauvages et guerrières des Danaki, qui peuplent ces contrées, obéissent à un sultan. Celui-ci ne paraît pas être ami des Italiens et des Blancs en général, car, jusqu'à ce jour, pour autant que je sache, un seul Européen est parvenu à traverser son pays et à en revenir: Hugo Ferrandi, un de mes anciens collègues de Massaouah, lequel, en 1893, accompagné de quelques hommes seulement, a su mener à bonne fin ce périlleux voyage.

Les naturels maigres, élancés, aux muscles fortement dessinés, au regard farouche et perçant, presque moqueur, sont



musulmans. Leur corps est gracieusement tatoué au-dessous des seins. Les femmes ont un soin particulier de leur chevelure; elles en forment un grand nombre de tresses minces qui leur tombent sur la nuque. Par leurs armes, les Danakil rappellent les Somali qui habitent plus au Sud. Toutefois, les lances sont plus lourdes et plus riches en ornements de fil de laiton. Les boucliers, confectionnés en peau d'hippopotame, ressemblent à ceux des Abyssins.

Les parures des femmes sont très curieuses. En guise de boucles d'oreilles, elles portent des ornements en laiton plus ou moins ouvré d'une longueur de 10 à 15 cm.; sur le front s'étale une petite plaque de laiton; de larges cercles de ce même métal ou en argent entourent leurs bras, ainsi que la cheville. Comme les femmes arabes, elles s'ornent de colliers de verroterie. Sous leur foutah (morceau de cotonnade de Bombay), elles portent, autour des hanches, un collier en perles ou en ambre pour les plus riches.

Les huttes (toucoul) des Danakil sont construites en varech ou en herbes sèches et elles sont entourées d'un enclos appelé zeriba, confectionné de ces mêmes matériaux.

\* \* \*

Nous quittons Assab et, après dix heures de navigation environ, nous passons devant l'îlot de Perim, point de relâche, dépôt de charbon et station de câble anglais. Puis nous embouchons le détroit de Bab-el-Mandeb. Le *Palestina* glisse et bruisse entre l'Afrique et l'Asie; les deux côtes apparaissent également sablonneuses et arides, d'une monotonie désespérante. Au loin, sur la côte africaine, se découpent, dans la brume, des monts géants, aux crêtes déchirées, âpres et noires comme les enfants qui s'agitent à leurs pieds.

Nous voici dans le golfe d'Aden, dans l'océan Indien; la houle se creuse et s'élargit; la mousson du Nord fait grincer et plier les mâts.

Nous longeons la côte arabe, jaunâtre, plate et bientôt, du milieu des sables, surgissent les rochers de laves noires de la presqu'île d'Aden. Tout au fond se dessinent les premiers con-



treforts de l'Arabie Heureuse. La position géographique d'Aden, son ancienne réputation, sa situation stratégique enfin qui en fait un des plus redoutables tentacules du polype anglais, justifient entièrement le nom de Gibraltar de l'Orient que l'on donne à cette cité.

Devant nous s'étend une contrée d'une nature sauvage et rude : un volcan éteint, à la large base. Partout des aspérités, des pyramides de laves, dont les cimes dentelées s'élèvent à 600 mètres. Sur les flancs, des coulées de lave dont les couches superposées, diversement colorées, racontent au géologue la marche et presque la date de chaque éruption. Aden semble avoir été, de tout temps, le théâtre d'événements grandioses. C'est ici que devait forcément être placé ce grand centre arabe qui, pendant des siècles, servait d'intermédiaire au commerce de l'Occident avec l'Orient mystérieux. Aujourd'hui, Aden est une ville de guerre capable de résister aux attaques de peut-être toutes les escadres coalisées du monde et sur laquelle, depuis 1839, la fière Albion fait flotter son pavillon dominateur.

C'est sur Aden que s'appuie la puissance anglaise dans les Indes.

Aussi, sans relâche, des centaines de déportés travaillent aux ouvrages de défense qui doivent faire d'Aden une forteresse inexpugnable. La cité, le golfe avec le détroit de Bab-el-Mandeb sont défendus par une citadelle taillée dans le roc, située sur la pointe ouest du promontoire, à peine perceptible depuis la mer. Ce fort, hérissé de canons, est entouré de rochers escarpés, dont les flancs ouverts cachent des centaines de bouches à feu prêtes à vomir la mort sur tous les points de l'horizon. La citadelle, avec les autres ouvrages de défense, peut loger et abriter commodément une armée de cent mille hommes pendant des mois.

Entre toutes les villes situées sur cette grande voie maritime qui relie l'Occident à l'Extrême-Orient, aucune autre n'a une aussi mauvaise réputation qu'Aden, quant au climat. C'est bien à tort, car, comparée aux ports méridionaux de la mer Rouge que nous venons de visiter, tels que Massaouah, Hodei-



dah et Assab, qui sont les plus chauds du globe, Aden a de grands avantages.

La température moyenne est de six degrés inférieure à celle de ces localités. Aden jouit constamment des moussons, ces vents alizés qui, en des périodes déterminées, soufflent tantôt du Nord-Est, tantôt du Sud-Ouest. Puis Aden présente un certain confort que le voyageur venant d'Europe ou des Indes trouve par trop primitif et devant lequel il lève dédaigneusement les épaules, mais que les Européens ayant habité les colonies de la mer Rouge savent fort bien apprécier. Je comprends que les nombreux voyageurs qui touchent Aden après un voyage de Suez sans escales intermédiaires ne peuvent se rendre compte d'un séjour sur les côtes de la mer Rouge. Ils arrivent ici encore tout épouvantés du bain de vapeur que leur a réservé la traversée et, devant ces sombres rochers de laves, qui ne semblent pas encore refroidis, ils croient voir l'enfer devant eux. Mais à Aden il est bien rare que la mort vienne surprendre un homme dont la vie est régulière et qui sait se garder des excès. On souffre de la chaleur éternellement, toute l'année, jour et nuit, mais les fléaux du climat tropical : la fièvre, le typhus la dysenterie ne font ici que de rares apparitions.

\* \* \*

Le quartier européen, situé près du port, au pied du volcan, est appelé Steamer Point; c'est ici que se trouvent les consulats, les agences maritimes, le siège de la plupart des maisons de commerce européennes, enfin quelques hôtels. La ville d'Aden même — ou Aden Camp — est à cinq milles anglais de Steamer Point dans le cratère même de l'ancien volcan. Les magasins bien achalandés qui entourent la place principale de Steamer-Point, le Prince of Wales Crescent, appartiennent à des marchands parsis et à des Juifs turcs. Le mouvement, dans la ville, est attrayant; une population incandescente qui semble refléter le sol qui la porte s'agite dans les rues; de nombreux Somali drapés dans leurs blanches foutah, longs, minces, maigres, sans mollets, l'œil vif et intelli-



gent, la peau d'une teinte qui, du brun au noir d'ébène, présente toutes les gradations, se ruent sur les quais et les places. Quelques-uns ont la tête rasée, d'autres portent de petits bourrelets de cheveux crépus qui, traités à la chaux et à l'henna en guise de pommade, prennent une couleur de rouille. Le Somali est toujours muni d'un ou de plusieurs bâtons qui représentent ses lances, car, dans la ville, il lui est défendu, ainsi qu'à tout homme de couleur, de porter des armes quelconques. Mais comme le Somali fait partie d'un peuple excessivement belliqueux, toujours armé de la lance, du javelot et du bouclier, il tient à remplacer les armes qui lui manquent par des bâtons.

Nous rencontrons des Juifs arabes vêtus de leur caftan d'une propreté douteuse, portant sur les tempes les longues boucles de cheveux traditionnelles. Ce sont presque tous des changeurs d'argent qui font, pour attirer l'attention, tinter une poignée de roupies ou de thalers Marie-Thérèse; d'autres offrent des plumes d'autruche. Des femmes, juives et parsies, au teint olivâtre, parées de bijouterie et de perles magnifiques, portant de larges bracelets en argent et des anneaux à la cheville, nous croisent. Des femmes somali fortes, bien bâties, le corps d'un beau brun ou noir, rendu brillant par des onctions de graisse de chameau, portent de l'eau dans d'énormes amphores liées sur le dos. Des légions d'enfants nus, crasseux, nous accostent pour mendier ou s'amuser dans le sable brûlant.

La route qui conduit de Steamer-Point à Aden-Camp longe la courbe immense que forme la baie, puis s'élève en serpentant sur le flanc aride de la montagne. A mi-chemin, avant que la route ne monte, se trouve un petit bassin, Maalla, réservé aux embarcations indigènes appelées sambouk. Ce sont des barques arabes à un mât, à voile latine, qui tiennent à la fois de la barque du pêcheur napolitain et de la caracore hindoue. Il y a aussi à Maalla un chantier indigène pour les barques au radoub.

A droite de la route, les rochers de laves s'élèvent à pic et, dans leurs anfractuosités, se trouvent les nids d'innombrables vautours et faucons qui descendent sans crainte jusque dans les rues d'Aden. Il est défendu de tuer ces oiseaux de proie parce qu'ils se rendent très utiles en débarrassant le sol de débris de toute nature. Le long de la route sont placées, de distance



en distance, des guérites et, à notre passage, un soldat hindou, revêtu de sa jaquette grise, de son pantalon de même couleur, coiffé de l'élégant turban rouge, présente l'arme. Ce salut est dû à tout Européen.

Après une course d'environ trois quarts d'heure, la route atteint une profonde entaille coupée dans le roc et là, emprisonnée dans un vaste enclos de rochers de laves, apparaît, tout à coup, la formidable citadelle, dans une position qui semble imprenable. Nous traversons une immense voûte, sous le fort même, unique chemin par lequel on puisse atteindre Aden-Camp. Peu après avoir passé la citadelle, nous nous trouvons au sommet du cône, au bord du cratère. La route y descend, puis, tout à coup, à un contour du chemin, Aden-Camp s'étale à nos yeux.

Là, à droite, des masses gigantesques de laves noires, nues, découpées d'une manière bizarre, s'élèvent à six cents mètres, c'est le Djebel Scham-Scham et, sur son plus haut sommet, nous distinguons le sémaphore.

A gauche, d'immenses blocs de roche détachés de leur sommet ou arrachés des entrailles de la terre par quelque violente secousse des feux souterrains, sont jetés çà et là sur les flancs brûlés de la montagne.

Le soleil darde sur nous ses feux avec une rigueur impitoyable ; la chaleur, réverbérée par les rochers, devient intolérable. C'est là, dans la vallée formée par ces imposantes masses volcaniques que se déploient les rues droites et régulières d'Aden-Camp. On est étonné, après avoir visité les ports de la mer Rouge, de la propreté qui règne ici dans les rues. Les Anglais ont imposé toutes les mesures hygiéniques possibles. Les immondices de la ville sont enlevées journellement et transportées dans les montagnes, séchées au soleil puis brûlées. Toute la zone malsaine de la plage que le reflux met à sec est fermée par une palissade et son accès est interdit.

A Aden-Camp il n'y a que deux ou trois maisons de commerce européennes, entre autres un comptoir de mes anciens



chefs. J'ai séjourné là-bas, en 1893, un peu plus de quatre semaines, puis je fus rappelé en Abyssinie. Aden-Camp compte environ 15,000 habitants, population bigarrée comprenant des sujets de différentes peuplades asiatiques et africaines. Il est certain que, depuis l'ouverture du canal de Suez en 1869, l'importance d'Aden et sa population ont dû beaucoup augmenter. On peut se rendre compte de son immense trafic quand l'on considère que, jour pour jour, en moyenne, 550 chameaux, pour la plupart chargés de café, entrent en ville. Ces caravanes viennent des contrées fertiles de l'Hadramaout et du Yemen méridional. Par mer de nombreux sambouk arrivent de Tadjoura, Obok, Zeila, Bular, Berbera avec cargaisons d'encens, d'ivoire, de gomme, de civette, de peaux, de cire et d'autres richesses de l'Afrique orientale, enfin, de Hodeidah des vapeurs nous amènent des cargaisons de moka et des îles de la mer Rouge les voiliers arabes arrivent chargés de nacre et d'écailles de tortues. Environ cinq cents chameaux repartent journellement, emportant spécialement des cotonnades et du dourah, pour l'intérieur de l'Arabie.

Un grand nombre de sambouk font voile lestés de ces mêmes articles pour les ports de la vaste presqu'île Somali, d'où, par caravane, les marchandises se répandent dans les contrées les plus lointaines du Continent noir. Le square le plus mouvementé d'Aden-Camp est aussi la place du marché aux chameaux; le commerce principal cependant est entre les mains des Arabes, des Israélites turcs, des Hindous et, parmi ces derniers, les Parsis se distinguent surtout comme commerçants habiles, incomparables; depuis un temps immémorial, ils ont su introduire et accaparer le commerce des deux grands articles de consommation: le dourah et les cotonnades, autrement dit la nourriture et l'habillement de l'indigène.

\* \* \*

On sait que, déjà du temps des Romains, Aden était un centre très peuplé dont le commerce était des plus développés. Un reste de cette ancienne prospérité qui prouve, au plus haut degré, le génie, l'esprit d'initiative, la capacité enfin de vaincre



tous les obstacles que possédaient ces premiers peuples civilisateurs, s'est conservé à travers les siècles. Je veux parler des immenses citernes taillées dans le roc. Il y en a un nombre considérable constituant un ensemble bien compris. Ces puissants réservoirs sont construits de telle sorte que toute l'eau de pluie qui s'écoule des versants du Scham-Scham vient se déverser, par une large rigole, dans les différentes citernes. Ce chenal est construit en béton romain ou taillé dans les rochers suivant les exigences du terrain. Le plus grand de ces réservoirs a une capacité de six millions de gallons, le plus petit de 50 000 et tous ensemble peuvent contenir trente millions de gallons, soit cent vingt millions de litres environ.

A Aden, la pluie est excessivement rare; assez souvent, plusieurs années se passent sans qu'une goutte d'eau vienne rafraîchir cette terre torréfiée. On s'explique dès lors la nécessité pour les anciens, qui ne connaissaient pas la condensation artificielle, de construire des réservoirs; ceux que leur puissant génie leur a inspiré sont même hors de proportion avec la petite quantité d'eau qui tombe de temps en temps. Il est très rare que les citernes parviennent à se remplir. Malgré cela, le gouvernement anglais met annuellement à l'enchère l'eau des réservoirs qui se paie par les négociants Parsis, suivant les quantités contenues, jusqu'à 30 000 roupies, soit environ 54 000 francs. Les Européens ne se servent aujourd'hui de cette eau, que le long repos rend saumâtre, que pour les bains; comme boisson, ils ne font usage que d'eau de mer distillée.

\* \* \*

On conçoit facilement que, sur ces amas de laves, sur ce terrain rocailleux et stérile, brûlé par les rayons embrasés d'un soleil de feu, privé pendant de longs intervalles d'une pluie bienfaisante et féconde, il ne peut être question de flore. Cependant, le croirait-on, quelques rares plantes prospèrent sur ces rochers volcaniques. Mais elles sont toutes étranges, d'un caractère spécial et n'ont jamais été vues ailleurs qu'ici. Je ne citerai que la plus bizarre, celle qui a donné son nom à la cité, l'*Adenium* en botanique, en arabe « Aden », que l'on voit dans



les anfractuosités de rochers inaccessibles. C'est une plante sans feuilles, dont la tige est d'une épaisseur uniforme et, comme posée sur le tronc, parfois s'épanouit une seule fleur d'un beau rouge écarlate.

\* \* \*

Les Parsis, ces Hindous au teint olivâtre que j'ai déjà mentionnés plusieurs fois, n'entrent guère en qualité de serviteurs dans les maisons européennes; ils se vouent, avant tout, au commerce; quelques-uns occupent même, à Aden, des positions assez en vue, comme médecins ou maîtres de langues.

Les Parsis adorent le feu, source de toute vie, de la lumière et de la chaleur; ils pratiquent les doctrines de Zoroastre et, en matière religieuse, ont des usages fort curieux qu'ils entourent d'un profond mystère.

Perchée sur un rocher abrupt du Scham-Scham s'élève, isolée et sombre, la Silent Tower, la tour du silence éternel, la dernière demeure des Parsis. Nous y grimpons. Un panorama austère et sauvage se déroule à nos yeux : la montagne nue et déchirée, des couches de laves noires ou rougeâtres, d'énormes blocs jetés çà et là et, à nos pieds, l'Océan infini se confondant à l'horizon avec la voûte d'azur du firmament.

Pas une touffe de verdure, pas une trace de végétation dans cette nature morte ; un silence solennel qui n'est troublé que par les cris lugubres d'une nuée de vautours planant dans les airs. Nous arrivons ainsi, par un sentier raboteux, au pied de la tour et nous suivons le Parsi gardien de ce lieu, qui nous précède, muni d'une torche, dans l'intérieur de l'édifice. Nous gravissons un escalier assez raide, au haut duquel une trappe s'ouvre au-dessus de notre tête. Nous sommes au sommet de la tour sur une plate-forme spacieuse. Cette terrasse n'est autre chose qu'un grillage dont les barreaux sont assez espacés. C'est là que les cadavres des Parsis sont exposés pour devenir aussitôt la proie des innombrables vautours et faucons qui planent sans cesse au-dessus de l'édifice. Les os, décharnés par les oiseaux, tombent alors entre les barreaux et vont s'amonceler dans les profondeurs de la tour. En quelques heures, nous dit notre



guide, les oiseaux rapaces ont dévoré un corps. Seules, les dépouilles mortelles des indignes sont épargnées, mais la vertu est une gloire du Parsi, car jamais cadavre ne resta sur le grillage.

\* \* \*

Lorsque je m'en retournai par le sentier rapide, la nuit commençait à descendre de la montagne. Là-bas, là-bas, dans un océan de feu, sous un ciel de feu, des nuages aux contours bizarres se dessinent. L'horizon est strié de mille sillons flamboyants, les montagnes aux crêtes déchirées prennent des teintes violâtres, puis rouges : un *alpenglühn* des tropiques. Un beau coucher de soleil sur un ciel tropical est le plus imposant, le plus majestueux spectacle dont l'homme puisse jouir. Tempêtes, ouragans peuvent s'oublier ; personne n'oubliera un éblouissant coucher de soleil sous la zone torride. Dieu est là, grand, incommensurable, éternel. Et là-bas, sur un rocher de lave, devant ce spectacle sublime que je suis impuissant à décrire, profondément ému, je me demandais : reverrais-je jamais nos montagnes aux blanches cimes, *notre* *alpenglühn* non moins grandiose, mais combien plus cher à mon cœur ?



# DE NALOLO AU MOSI-OA-THUNYA

(JUILLET-AOUT 1898)

Par Eugène BÉGUIN, *missionnaire à Nalolo, pays des Ma-Rotse.*

---

Ce n'est pas un voyage d'exploration ayant l'attrait de la nouveauté que celui que nous devons entreprendre en juillet 1898. Notre excursion a été déjà racontée par maint voyageur; cependant, une relation écrite aujourd'hui peut offrir encore quelque intérêt, car les conditions du pays changent d'année en année; elles ne sont plus ce qu'elles étaient en 1860 quand Livingstone découvrait, pour ainsi dire, le Zambèze, ni ce qu'elles étaient en 1878, quand le major Serpa Pinto et M. Coillard exploraient, à leur tour, cette partie du cours du grand fleuve sud-africain, ni même ce qu'elles étaient en 1895, lors du voyage de M. Alfred Bertrand, de Genève.

## I

Disons d'abord un mot des conditions dans lesquelles s'accomplit ce voyage et des préparatifs qu'il exige. Nous devons le faire en famille, ce qui ne laisse pas de compliquer un peu les affaires; voyager avec des dames et des enfants dans un pays primitif comme l'est la région du cours supérieur du



Zambèze, n'est pas chose des plus simples, mais il y a aussi des compensations qui valent bien les quelques ennuis que l'on peut avoir à supporter.

Comme il s'agit d'un voyage de plus de quinze jours dans une contrée où non seulement il n'y a pas d'hôtelleries, mais où les villages sont rares, il faut emporter les vivres nécessaires pour nourrir toute la troupe. En outre, il faut prendre avec soi des ustensiles de ménage, des tentes, de la literie. Enfin, il faut s'occuper de trouver les canots et les bateliers dont on aura besoin. Leur nombre étant assez considérable, on est obligé de s'adresser aux chefs du pays qui nous prêtent des bateaux et recrutent les bateliers. Ceux-ci reçoivent, au retour du voyage, leur salaire en marchandises, pour la valeur d'environ dix francs. Les pirogues zambéziennes sont, comme celles de nos ancêtres lacustres, simplement creusées dans un tronc d'arbre. Leur construction est cependant assez artistique. Les gens du métier s'efforcent de les faire le plus droit possible; la poupe et la proue sont taillées avec goût et quelquefois ornées. Ces canots sont de grandeur très variable, mais il est rare d'en trouver qui aient moins de cinq mètres; en général, ils ont une longueur moyenne de huit à dix mètres, mais on en voit qui ont jusqu'à quinze mètres. La largeur ne varie pas proportionnellement à la longueur; la plupart n'ont que soixante à soixante-dix centimètres de large; quelques-uns ont quatre-vingts centimètres et les plus petits n'ont guère que quarante centimètres. Ce qui est fort ennuyeux, c'est que ces canots ne sont presque jamais étanches; seuls les canots tout à fait neufs ne coulent pas; mais après quelques mois d'usage, ils commencent à faire eau. Naturellement, cela devient toujours pire à mesure que le canot vieillit, si bien qu'au bout de cinq ou six ans de service, ils sont à peu près hors d'usage. Les canots nous font faire connaissance avec un des arts du Zambézien, celui qui consiste à coudre les canots, opération qu'il est nécessaire d'exécuter avant de se mettre en route. Quand leurs bateaux se fendent et font eau, les Zambéziens les raccommoient d'une façon très ingénieuse. D'abord, de chaque côté de la fente et cela dans toute sa longueur ils font, au moyen d'un fer chauffé à blanc, des trous d'un diamètre d'un centimètre, espacés les uns des autres de huit millimètres, puis ils recouvrent la fente de filaments spongieux de



façon à faire un bourrelet étanche d'environ quinze centimètres de grosseur. Alors, on coud ce bourrelet, en faisant passer dans les trous qui ont été pratiqués auparavant des racines qui rappellent beaucoup l'osier. Cette couture est solide et ne pourrit pas facilement dans l'eau. Ce travail dénote souvent beaucoup de goût; il est quelquefois tout à fait artistique et, naturellement, chacun n'est pas à même de l'exécuter. Enfin, on bouche soigneusement tous les trous avec des tampons d'étoupe, si bien que, pour un certain temps, le canot ne coule presque plus. Ajoutons aussi que les Zambéziens connaissent une espèce de poix dont ils enduisent les fentes des canots, quand elles sont encore légères.

Quant aux bateliers, ce sont, en général, de beaux hommes bien bâtis, bien musclés. Ils sont plutôt grands; en moyenne, leur taille est de 1 m. 75 cm., mais il n'est pas rare d'en voir qui ont 1 m. 85 cm. ou même plus. Quand on connaît le régime de ces gens, on peut s'étonner qu'ils soient aussi forts et aussi robustes. A part le poisson qui se trouve en grande abondance dans le Zambèze, ils ne mangent que très rarement de la viande et, quand ils en ont, c'est presque toujours celle d'animaux morts de maladie ou des cadavres qu'ils disputent aux vautours. Leur nourriture ordinaire consiste en maïs, sorgho, manioc et pourtant ces gens sont d'une force de résistance extraordinaire. Nous allons les voir en voyage, ramant, la tête nue, au grand soleil, du matin au soir, presque sans se reposer, n'ayant pas toujours de quoi manger à leur faim et devant cependant dépenser beaucoup de forces, particulièrement dans la région des rapides.

## II

Enfin, tous les paquets sont faits, les bateaux sont prêts, ainsi que les bateliers; nous allons nous mettre en route. Disons d'abord un mot de notre point de départ, *Nalolo*, et de la région où se trouve ce village. Nalolo, que mentionne la plupart des cartes modernes du Zambèze, est construit sur la rive droite de ce fleuve et non sur la rive gauche, comme l'indiquent



à tort un grand nombre de cartes, par 16° de latitude Sud et 21° de longitude Est de Paris. C'est la résidence de *Mokuæ*, sœur aînée du roi Lewanika, chef des Ba-Rotse (ou Ma-Rotse, les deux préfixes sont employés). Elle jouit, dans le pays, d'une autorité presque égale à celle de son frère dont le village, *Lealuyi*, se trouve à environ quarante kilomètres au Nord de Nalolo. Ces deux villages sont situés au milieu d'une vaste plaine appelée le Bo-Rotse et qui est traversée à peu près par le milieu par le Zambèze. Cette plaine a environ trois cents kilomètres de longueur et peut-être cinquante kilomètres dans sa plus grande largeur; son altitude moyenne est de plus de mille mètres au-dessus de la mer. Cette région est assez peuplée, mais elle est très dénudée; les rives du fleuve ne sont bordées que de roseaux où croissent seulement, par-ci par-là, dans la plaine, des bouquets d'arbres qui sont, pour la plupart, les tombeaux d'anciens rois. Ainsi qu'à Lealuyi, il y a, à Nalolo, une station missionnaire fondée en 1894. Ce village peut avoir un millier d'habitants; Lealuyi en a probablement trois mille. Indépendamment des cultes du dimanche et de la semaine, l'œuvre missionnaire consiste dans les soins donnés aux malades et surtout dans la tenue de l'école. A Nalolo, il y a environ soixantedix élèves; ils apprennent non seulement à lire et à écrire, mais encore les quatre règles simples, la géographie, l'histoire biblique et même un peu d'anglais.

Le jeudi 30 juin 1898, nous nous mettons en route pour nos stations du Sud, où nous devons avoir notre conférence missionnaire. La première étape n'est jamais bien longue; il faut d'abord se mettre en train. Quelques heures après avoir quitté Nalolo, nous passons devant *Namaïoula*; c'est un de ces bouquets d'arbres comme on en voit quelques-uns dans le Bo-Rotse; ce sont des lieux de pèlerinage, où l'on vient offrir des sacrifices et consulter des oracles avant d'entreprendre une expédition. Ainsi, on vide du lait sur le tombeau et selon que le lait est absorbé plus ou moins rapidement, on croit que le dieu approuve ou désapprouve l'entreprise. Nous marchons encore quelques heures et nous arrivons à *Naraukougou*, assez gros village où nous passons la nuit. Nous sommes encore en plein Bo-Rotse, à quarante kilomètres à peine en aval de Nalolo. Comme conséquence de l'absence de forêts dans la plaine, on manque de combustible et si l'on n'a pas eu soin d'en



prendre avec soi, on est réduit, pour faire bouillir l'eau du café, à brûler des roseaux et des broussailles. Par contre, dans le Bo-Rotse, on a l'avantage d'avoir du lait; on n'en trouvera plus en aval. C'est un fait bien extraordinaire que la terrible épizootie qui, en 1896, détruisit presque tout le bétail de la plus grande partie du Sud de l'Afrique, n'ait pas atteint le Bo-Rotse. Cette plaine a donc toujours de grands troupeaux de vaches. On trouve facilement à y acheter du lait. Nous campons au bord du fleuve, mais on ne s'en douterait guère, tant il fait peu de bruit, et pourtant son courant est rapide; sa vitesse est de quarante à cinquante mètres à la minute, mais il coule sur un lit de sable.

Le lendemain matin, nous remettant en route, nous arrivons bientôt à *Zloufa*, le village le plus important de cette région, puis nous apercevons encore un tombeau, c'est celui de *Moana Mbinyi*, divinité importante à laquelle on attribue le pouvoir de faire réussir ou de faire échouer les voyages; autrefois, jamais une flottille n'aurait passé devant ce tombeau sans y porter des offrandes. Vers quatre heures de l'après-midi, nous passons devant *Senanga*. Cet endroit nous intéresse, car bientôt nous y aurons une station<sup>1</sup>. *Senanga* est un petit village, mais il y en a beaucoup d'autres dans un rayon pas très étendu, de sorte qu'il vaut la peine qu'un missionnaire s'y établisse. Nous sommes ici à la porte de la vallée, à environ quatre-vingts kilomètres de Nalolo. Les deux chaînes boisées qui bordent la plaine se rapprochent et, sur une longueur de plus de deux cents kilomètres, longent les rives du Zambèze qui, sur ce parcours, a un caractère totalement différent de ce qu'il est dans le Bo-Rotse; il devient très accidenté, franchit de nombreux rapides et forme même des chutes. Le pays aussi est tout différent de la plaine; c'est une région boisée, rocailleuse, fort peu peuplée, mais où l'on rencontre du gibier en assez grande abondance. Il n'est pas rare d'ouïr les rugissements du lion et il ne se passe pas de soir que l'on n'entende le ricanement de la hyène. Les indigènes n'aiment pas cette région. Ils ne respirent à l'aise que dans la plaine; pour nous, au contraire, c'est une jouissance de voir un pays un peu moins monotone que le Bo-Rotse. Nous sommes heureux d'apercevoir

<sup>1</sup> Cette station a été fondée en décembre 1898 par notre compatriote, M. E. Boiteux.



des arbres et de la verdure. Dans cette partie de son cours, le fleuve présente un aspect riant; ce ne sont plus les rives dénudées, où ne croissent que des roseaux, du Bo-Rotse, mais une végétation verdoyante, des palmiers au stipe élancé, de belles fougères, des palones, des papyrus. Nous remarquons encore des acacias, des sycomores, des arbres à caoutchouc.

A peu près soixante-cinq kilomètres en aval de Senanga, après avoir franchi des rapides peu importants et ne présentant aucun danger, nous arrivons à *Séoma*. Ici, arrêt forcé de deux ou trois jours, car cet endroit est marqué par des chutes importantes qui interrompent le cours du fleuve et qui obligent à transborder les canots. C'est une grosse affaire; sur un parcours d'environ trois kilomètres, on traîne les canots pour les transporter d'amont en aval des chutes. On dit qu'autrefois on portait les canots pour effectuer ce trajet; cela valait en tout cas infiniment mieux que les traîner, ce qui les abîme beaucoup; mais, d'autre part, on faisait porter aux esclaves des charges énormes. Aujourd'hui, il se produit un nouveau changement; les Ma-Rotse ont imaginé de construire une voie faite de traverses de bois qui rappellent celles des voies ferrées et sur lesquelles on traîne les canots; de cette façon, le transbordage se fait beaucoup plus facilement et plus rapidement, tout en les abîmant moins que quand on les traînait simplement sur le sol.

Mais si le pays se civilise, l'amour du gain augmente aussi. Autrefois, les gens du roi opéraient ce transbordage des canots pour rien; puis il a fallu donner une brassée de calicot par canot; enfin, depuis que cette voie existe, il faut donner, outre le calicot, une couverture de laine par cinq canots ou fraction de cinq.

Pendant que nos gens sont occupés à transporter nos bateaux, allons visiter les chutes; elles s'appellent *Gonyé*. Si elles sont peu connues, à cause des grandes cataractes du Mosi-oa-Tunya qui les éclipsent, elles n'en sont pas moins bien belles aussi. Elles ont quelque chose comme dix mètres de haut et une largeur de deux cents mètres; là, le fleuve entier se réunit et s'engouffre dans un énorme réservoir où les eaux bouillonnent, ce qui fait que les indigènes lui ont donné le nom de *Pitsa*, c'est-à-dire la *marmite*, la *chaudière*.

Arrivés à Séoma un lundi matin, nous en repartons le mer-



credi après-midi et nous allons coucher le soir aux rapides de *Kalé*. Ces rapides ont quelque chose d'effrayant, non qu'ils soient particulièrement dangereux, mais à cause du bruit formidable qu'ils font; là, le fleuve s'élargit et coule sur des rochers dont un grand nombre apparaissent au-dessus des eaux.

A ce propos, il faut dire que le Zambèze varie beaucoup de largeur et que son volume est très différent suivant les saisons. De décembre à la fin d'avril, il ne cesse d'augmenter; par contre, de mai à novembre, il baisse constamment, ce qui fait qu'à certains moments quelques-uns de ces rapides sont complètement couverts par les eaux; en tout cas, leur aspect varie selon le mois de l'année où on les voit. Nous étions en juillet, les eaux étaient basses et les rochers très apparents. C'est pourtant à l'époque de l'étiage que les rapides sont le moins dangereux, parce que les bateliers peuvent alors entrer dans l'eau et guider le canot en le tenant, tandis que, quand les eaux sont hautes, cela n'est pas possible; en outre, le courant est beaucoup plus fort, de sorte que les accidents sont plus fréquents.

Quant à la largeur du fleuve, je ne crois pas qu'il y ait aucun endroit, du moins sur le parcours à moi connu, qui dépasse cinq cents mètres; il est rare qu'il atteigne même cette largeur. Du reste, il faut dire qu'on ne le voit presque jamais tout entier; il est généralement coupé en plusieurs bras par de nombreuses îles.

A *Kalé*, un de nos bateliers tue un gnou. Cet étrange animal, au corps de cheval et à tête de bœuf, avec une crinière qui rappelle vaguement celle du lion, a une chair excellente dont nous avons beaucoup joui; avoir de la viande fraîche est une heureuse diversion à notre régime ordinaire de boîtes de conserves.

Non loin des rapides de *Kalé*, on trouve ceux de *Mpomboé*, que nous passons sans accident, et nous continuons notre route pour arriver aux rapides de *Locho*. Ceux-ci ont un nom lugubre: la *Mort*; ils ne sont cependant pas plus mauvais que d'autres; pourtant, il y a une vingtaine d'années, un Européen y est mort emporté par le courant; c'était un missionnaire jésuite dont le canot avait chaviré; ses bateliers essayèrent de le repêcher, mais il se débattait si bien que le malheureux ne put être sauvé.

Deux jours en aval de Séoma, nous trouvons *Nyamboé*. Le



fleuve fait ici une nouvelle chute. Il faut traîner les canots, mais sur un parcours d'une centaine de mètres seulement. La chute n'a guère que trois mètres de haut et une largeur d'environ trois cents mètres. En traînant mon canot, les bateliers, au moment où ils allaient le relancer à l'eau, le poussent maladroitement contre une pierre, ce qui le troue. C'est là un contretemps bien ennuyeux, car il ne peut être question de continuer le voyage sans avoir remis en état le canot; cela va nous faire perdre tout un jour, d'autant plus que nous avons oublié de prendre avec nous un vilebrequin; aussi nous devons recourir, pour faire les trous de couture, au mode indigène du fer rougi au feu.

A partir de Nyamboé, pendant tout un jour, on ne sort pas des rapides; ils se suivent presque sans interruption. Les deux groupes principaux sont ceux de *Manyékanga* et de *Katima Mollo*. C'est en aval de ceux-ci que nous arrivions le samedi soir 9 juillet. Pendant la nuit de ce samedi au dimanche, nous avons eu une température tellement basse qu'il vaut la peine de la noter; cette nuit-là, le thermomètre descendit à 8° centigrades au-dessous de zéro. C'est dire que nous avons de la glace, vrai phénomène au Zambèze. Nous sommes en hiver, il est vrai, cependant il est très rare que le thermomètre descende au-dessous de zéro. C'est pendant les mois de juin et de juillet que les nuits sont le plus froides; il arrive fréquemment, pendant ces mois, que le thermomètre marque, la nuit, 3°, 2° ou même 1° au-dessus de zéro. Mais au milieu du jour, il fait toujours chaud; le thermomètre ne monte cependant pas au delà de 25°, seulement le contraste avec les nuits est tel que cette chaleur paraît presque plus pénible qu'aux époques les plus chaudes de l'année.

Peu après Katima Mollo, les forêts qui bordent le fleuve s'éloignent et forment une grande plaine semblable au Bo-Rotse. Nous nous trouvons de nouveau dans une région dénudée, sablonneuse, sans combustible; par contre, le bétail réapparaît. Cependant il y en a peu, car ici la peste bovine de 1896 a exercé ses terribles ravages.

Au campement de ce soir-là (lundi 11 juillet), nous nous rencontrons avec des gens qui ont tué un hippopotame; il est encore là, entier, gisant sur la rive; nous pouvons donc l'examiner à notre aise. Quel monstre! voilà ce qu'on ne peut s'empêcher



de dire en contemplant ce corps énorme, cette tête démesurée et difforme, ces petites jambes massives, avec une queue presque minuscule. Nous en eûmes notre part, car nous n'en dédaignons pas la viande. Quand la bête est jeune encore, sa chair ressemble à la viande de bœuf. La graisse est aussi belle que du saindoux.

Nous campons vis-à-vis de l'*Ile des Matébélé*. Ce nom lui vient de ce qu'un jour, comme les Matébélé, ces terribles guerriers qui vivaient de rapine, avaient fait une incursion dans cette région, les indigènes réussirent, par ruse, à les conduire dans cette île, où ils les abandonnèrent et où ils moururent de faim.

De là, nous n'étions pas loin de *Secheké*. C'est un centre important qui fut, de tout temps, capitale de cette région. A l'époque des Ma-Kololo, vers 1850, c'était une résidence royale; aujourd'hui, il y a là deux villages de chefs importants: celui de *Litia*, le prince héritier du royaume des Ba-Rotse et celui de sa cousine, *Akananguisoa*, la fille de Mokuæ, de Nalolo. Depuis 1885, nous y avons une station missionnaire, dont le premier occupant a été un Neuchâtelois, M. Jeanmairat. Actuellement, nous trouvons la station sans titulaire; son second missionnaire, M. Guy, y est mort en 1896<sup>1</sup>.

De Secheké, l'étape est forte jusqu'à *Kazungula*; il y a, entre ces deux stations, une distance de soixante à soixante-dix kilomètres. Pendant la première moitié du trajet, on est en plaine; le fleuve coule lentement, quand, tout à coup, à environ quarante kilomètres de Secheké, le courant devient excessivement fort, on est arrivé aux rapides de *Ngalata*, connus aussi sous le nom de *Mombova*. Ce sont des rapides dangereux, où il arrive fréquemment des accidents.

*Kazungula* se trouve sur la rive gauche, comme Secheké et la plupart des établissements qui dépendent des Ba-Rotse. Le village de Kazungula est vis-à-vis de l'île de Mpalira, au confluent du Linyanti avec le Zambèze. Notre mission y fondait une station en 1889. C'est là qu'aboutit la route du Sud et que l'on traverse le fleuve, ce qui fait que cet endroit est souvent appelé le *Gué*. Ce nom ne signifie pas que le Zambèze y soit guéable, mais seulement que c'est là qu'on passe le fleuve.

<sup>1</sup> Depuis août 1898, la station est de nouveau occupée par un missionnaire européen, M. Louis Jalla.



De Kazungula au *Mosi-oa-Tunya*, que les Anglais ont appelé *Chutes Victoria*, il y a environ quatre-vingts kilomètres; mais ce trajet ne peut pas se faire en bateau, à cause de la quantité de rapides qui coupent le cours du fleuve. Ainsi, il faut aller à pied; cependant, comme nous avons avec nous des dames et des enfants, nous prenons un chariot léger attelé de huit bœufs. Cela nous prendra naturellement beaucoup plus de temps; mais, d'autre part, nous pourrions nous dispenser de prendre des porteurs pour nos effets et nos provisions.

La région qu'on traverse, de Kazungula au Mosi-oa-Tunya, est assez différente de celles que nous avons vues le long du cours supérieur du Zambèze; elle s'appelle le Bo-Toka; le terrain en est très rocailleux; on y trouve de beaux cristaux de roche, des pétrifications. C'est dans cette région que les chercheurs d'or ont l'espoir d'arriver à trouver le métal qu'ils cherchent avec tant de sollicitude; la végétation est autre que dans le Nord. On y voit plusieurs espèces d'arbres qui n'existent que là; ce sont des bois excessivement durs, qui constituent d'excellents matériaux de construction; les baobabs, rares dans le cours supérieur du fleuve, sont nombreux ici. On constate aussi des phénomènes remarquables de végétation, comme de vieux troncs tombés sur le sol desquels sont sortis de nouveaux arbres. Cette région est à peu près inhabitée; mais il n'en fut pas toujours ainsi. La dépopulation est due d'abord aux invasions guerrières des Matébélé, puis à la famine qui, à plusieurs reprises, a sévi dans cette partie du pays, mais particulièrement en 1896; enfin, les Ma-Rotse, dont le pouvoir s'étend jusqu'ici, ont emmené un très grand nombre de ces Ba-Toka en esclavage au Bo-Rotse. Ce pays est encore riche en gibier; on y voit, entre autres, beaucoup d'antilopes, dont on trouve, dans toute la région du Zambèze, plusieurs variétés.

Non loin des chutes, on rencontre deux villages, ceux des chefs *Moka* et *Sékuti*. Le but de notre voyage est de venir choisir l'emplacement d'une station missionnaire que nous voulons fonder ici. Mais il va sans dire que nous n'allons pas nous en retourner sans contempler les grandes cataractes dont depuis deux ou trois jours déjà nous percevons le sourd grondement. Le vacarme des eaux rappelle l'éclat du tonnerre; nous voyons très bien maintenant le nuage qui plane toujours au-dessus des chutes. De Kazungula chez Sékuti, nous avons suivi la rive



gauche du Zambèze; pour aller contempler les chutes, il faut passer sur la rive droite et faire encore une dizaine de kilomètres. Plus nous approchons, plus le bruit devient assourdissant. Enfin, nous arrivons vis-à-vis de ce spectacle unique, un des plus beaux qu'on puisse rêver, une des merveilles du monde, ce grand fleuve qui, sur une largeur de près de mille mètres, se précipite dans un gouffre d'une hauteur d'environ cent cinquante mètres. Le vacarme est effrayant; à plusieurs mètres des chutes, il ne cesse de pleuvoir; c'est un tableau splendide, une verdure magnifique, une végétation luxuriante; le paysage est sans cesse dominé par un gros nuage blanc de vapeur d'eau; c'est pour cela que les indigènes ont appelé ces cataractes *Mosi-oa-Tunya*, c'est-à-dire: *la fumée qui tonne*. Enfin, de tous côtés, de ravissants arcs-en-ciel ajoutent encore à la beauté de la scène.

A l'époque où nous avons visité ces chutes, au mois d'août, où les eaux sont plutôt basses, il y avait quatre groupes de cataractes bien distinctes. Le premier, d'une largeur que j'évalue à trente mètres; il tombait d'une hauteur de cent vingt mètres. Ce groupe formait trois chutes bien distinctes. Le second groupe, distribué en quinze chutes, sur une largeur de quatre-vingts mètres, tombait d'une paroi de cent quarante à cent cinquante mètres; le troisième groupe comptait trente chutes, répandues sur une distance d'environ deux cents mètres; enfin, le quatrième groupe comprenait sept chutes sur une largeur de trente mètres. Mais, à ce propos, je répète ce que j'ai dit plus haut: le Zambèze n'a presque pas deux jours de suite le même volume, de sorte que l'aspect des chutes varie suivant l'époque où on les visite. Comme largeur totale, comprenant toutes les chutes et les intervalles qui les séparent,

- le major Serpa Pinto indique mille huit cent quatorze mètres; nous ne savons sur quoi il s'appuie pour donner un chiffre aussi précis; l'a-t-il obtenu par des mesures trigonométriques? Il nous paraît très exagéré; du commencement de la première chute à la dernière, il ne nous semble pas qu'il y ait plus de mille mètres. Quant à la hauteur, nous l'évaluons, comme le major Serpa Pinto, à environ cent quarante mètres. Après s'être ainsi abîmé au fond du gouffre, le Zambèze se réunit tout entier dans un étroit canal qui n'a guère que dix mètres de large et où l'eau coule tranquillement; elle est d'un vert



intense qui rappelle les bassins de certaines gorges de la Suisse ; là, comme un fier coursier qui vient tout écumant de faire une course folle et qui, n'en pouvant plus, marche au pas, ainsi, dans cette gorge, le Zambèze semble se reposer des sauts formidables qu'il vient de faire et du vacarme assourdissant qui les accompagne.

### III

De Nalolo au Mosi-oa-Tunya, nous avons parcouru une distance d'environ six cents kilomètres. Nous avons vu quatre régions différentes les unes des autres comme caractère, comme végétation, comme aspect.

C'est d'abord le *Bo-Rotse*, la plaine dénudée, sablonneuse, mais très peuplée, où le fleuve coule silencieusement en un courant violent.

Puis, c'est la région des *rapides* qui commence quelques heures en aval de Senanga. On est alors dans les bois, c'est un pays peu peuplé, mais très giboyeux.

La troisième région s'étend peu après les rapides de Katima-Mollo, jusque dans le voisinage de Kazungula. C'est de nouveau la plaine, avec les mêmes caractères que le Bo-Rotse.

Enfin, la quatrième est le *Bo-Toka*, celle qu'on traverse de Kazungula au Mosi-oa-Tunya, région boisée, accidentée, rocailleuse, mais différente de celle des rapides supérieurs par la végétation, entre autres par plusieurs espèces d'arbres qui ne se trouvent pas ailleurs.

Une question que nous nous sommes posée en faisant ce voyage, est de savoir comment il se fait que, dans tout le cours du Zambèze, il se trouve des hippopotames, des crocodiles et les mêmes poissons. La chose serait aisée à expliquer sans les chutes qui coupent le fleuve en plusieurs bassins absolument séparés les uns des autres. Les chutes de Gonyé, celles de Ngamboé et celles du Mosi-oa-Tunya sont des barrières infranchissables, sinon pour les hippopotames qui vont paître sur terre, en tout cas pour les crocodiles et les poissons. Ceci nous



semble confirmer l'hypothèse qu'avait émise Livingstone, qu'il existait dans toute cette région du bassin du Zambèze un vaste lac. Ainsi s'expliquerait la présence, dans tout le cours du fleuve, en dépit des chutes qui le coupent, des mêmes espèces animales.

En fait de gibier, nous sommes loin d'avoir indiqué toutes les richesses qu'offre le Zambèze sous ce rapport. On sait que cette contrée est encore une des plus giboyeuses de l'Afrique; cependant cette affirmation n'est vraie que pour les parties boisées; actuellement, on ne trouve guère dans la plaine, en fait d'animaux, que des antilopes; il arrive que des lions y fassent une apparition; mais, comme le disent les indigènes, ceux-là ne font que « d'y apporter des os »; bien vite, toute la population masculine organise des battues, absolument comme en Suisse quand on signale la présence d'un loup. Pour trouver du gros gibier, le rhinocéros, l'éléphant, le buffle, le zèbre et les animaux féroces, il faut s'éloigner de la plaine et s'en aller bien loin dans la forêt. Par contre, l'hippopotame est beaucoup plus abondant dans la région de la plaine que dans celle des rapides, cependant on l'y rencontre aussi. Il cause souvent des accidents; il arrive même que certains d'entre eux, aigris probablement par une ancienne blessure, poursuivent les canots. Cependant cela est rare, et on peut dire que, quand ils font chavirer des canots, ce sont presque toujours de vrais *accidents*. Quant aux crocodiles, on ne les rencontre que dans les plaines, où ils sont extrêmement nombreux; on en voit constamment qui se chauffent au soleil sur des bancs de sable.

Il aurait aussi fallu mentionner les affluents du Zambèze, dont on rencontre un assez grand nombre sur ce trajet de Nalolo au Mosi-oa-Tunya. Mais on peut se contenter de faire, à leur sujet, la remarque générale qu'à l'exception du Linyanti, ils se jettent tous sur la rive gauche du Zambèze; en outre, presque tous, à leur confluent avec le grand fleuve, sont très peu apparents, tandis que quelques kilomètres plus haut à l'intérieur des terres, ces affluents sont généralement de très grosses rivières; près de leur embouchure, elles se perdent dans les sables; elles ont alors bien maigre apparence.

En même temps que l'article qui précède, M. Perregaux nous écrivait ce qui suit:



J'ai quelques remarques à faire au sujet du tome XI du *Bulletin*; vous pourrez en faire l'usage que vous voudrez. Peut-être serait-il bon de les publier, dans l'intérêt même de l'exactitude scientifique? Il paraît que j'ai écrit mon manuscrit bien indistinctement et comme l'alphabet des mots tschi est celui de Lepsius, ce dont je n'avais pas fait la remarque, les quelques erreurs qui se sont glissées dans l'orthographe des mots en tschi sont bien compréhensibles. Je vois que surtout la lettre gutturale ñ, qui équivaut à ng, n'a pas été comprise; de là, page 120 : Ouyâvikôpai au lieu de Onyânkôpon. — Pangivi pour panyin. — Vikyere pour ñkyere. — Nnuari no pour nnan no. — Vikum pour ñkum. — Sumâvi pour suman, page 123.

Cette consonne gutturale se prononce comme ng dans *sing*. Ce que je dis dans le présent article des cauris corrigera aussi une erreur dont je ne m'explique pas l'origine au bas de la page 134.

Encore une remarque à propos de l'article de mon ami, le missionnaire E. Béguin : Au Bo-Rotse, page 97, je lis avec étonnement : « Pourquoi, tandis que dans la race blanche il y a une variété infinie de couleurs, de cheveux et d'yeux, n'y en a-t-il aucune dans la race nègre ? Tous, hommes, femmes, enfants, qu'ils vivent au Nord ou au Sud, à l'Orient ou à l'Occident, tous ont les mêmes cheveux et, à très peu d'exceptions près, les mêmes yeux ; je connais un seul Noir qui a les yeux bruns ; à quoi peut tenir cette uniformité ? » Je ne saurais faire la même remarque au sujet des nègres de la Côte d'Or. Les yeux, il est vrai, ne diffèrent que par des nuances à peine perceptibles, allant du brun-noir au noir, mais la couleur des cheveux, comme celle de la peau, offre de nombreuses variétés. Sans parler de l'albinisme, que j'ai constaté aussi chez les nègres (couleur blafarde de la peau et des cheveux et yeux rouges), je rencontre chaque jour des nègres à la peau et aux cheveux rougeâtres ; ce sont les enfants de parents parfaitement noirs et dont les frères ou sœurs sont noirs aussi. Quelle est la cause de ce phénomène ? Il me semble plus inexplicable encore que l'uniformité.

Et, du reste, il y a, même dans la coloration noire, des nuances très prononcées, allant du gris-noir au noir d'ébène.



Nous avons aussi parmi nos écolières une petite fille dont les cheveux rappellent beaucoup plus la soie que la laine; n'est-elle qu'une exception qui confirme la règle? C'est ce que je ne saurais affirmer. Ce sont là quelques remarques que je voulais mettre en regard de celles de M. Béguin, dont j'ai lu l'article avec le plus grand intérêt.

---



## UN POTENTAT AFRICAÎN

---

# GOUNGOUNYANE ET SON RÈGNE

par le Dr G. LIENGME,

*ancien médecin-missionnaire à Mandlakazi.*

---

### I

#### MANDLAKAZI, RÉSIDENCE ROYALE.

C'est en 1892 que nous fîmes notre première visite à Goungounyane. Il y avait une année qu'il était arrivé du Mosapa, à l'extrémité septentrionale du royaume de Gaza soumis à son autorité, pour se fixer près du lac Soulé, au Nord de l'embouchure du Limpopo.

Sa première résidence était à peine terminée qu'il l'abandonnait pour s'en faire construire une plus convenable à quelques kilomètres au Nord-Ouest de ce lac. Mais plusieurs de ses femmes étant décédées tôt après, il décida d'abandonner ses nombreuses huttes, pour se soustraire aux mauvais esprits. Les osselets lui désignèrent un endroit plus favorable, à 40 kilomètres plus au Nord-Est, sur une colline de sable entourée de vastes forêts et d'une plaine marécageuse appelée Mangwaniane. C'est là que nous l'avons rencontré.

Selon la coutume, chaque chef ngoni doit construire sa rési-



dence personnelle et lui donner un nom. Partout où Goungou-nyane s'établissait, la ville s'appelait « Mandlakazi », c'est-à-dire la ville forte et belle.

Au moment de notre arrivée, elle était encore en construction. De nombreux ouvriers y travaillaient. Chaque chef devait fournir son contingent d'hommes ou apporter des matériaux de construction. Nous avons vu, à plus de deux journées de la ville, des hommes tressant des portes qu'ils devaient livrer au roi une fois terminées.

Mandlakazi était composé d'une série de villages disposés en un vaste cercle avec une immense place au milieu, la « chibandla », entourée d'une enceinte fermée, sacrée, appelée le « hlambelo ». Adossés au cercle intérieur, une série de « kraals » où les troupeaux étaient enfermés pendant la nuit. L'entrée du village privé du roi communiquait avec la grande place centrale au moyen de trois couloirs munis de portes étroites pouvant être fermées pendant la nuit. Dans le premier corridor, le plus large, se trouvait la hutte des gardiens du village, puis le hangar où étaient remisées deux voitures. Le second couloir donnait aussi accès au village de la reine-mère adossé à celui du roi, puis, à droite et à gauche, venaient ceux des principaux personnages (tindhouna). Chacun d'eux avait son enceinte particulière en roseaux, mais celle du village privé du roi était faite de longues perches enchevêtrées les unes dans les autres avec de la bruyère entrelacée jusqu'à hauteur d'homme, de sorte que l'on ne pouvait rien voir à l'intérieur du kraal.

Au centre du village du roi se trouvait la grande hutte de réception portant le nom de « ndhlandhla ». Elle a par exception, deux portes étroites, celle des femmes et celle du roi et des hommes. Les autres huttes disposées symétriquement, étaient les demeures des reines. Mandlakazi était ainsi formée d'une enceinte circulaire de villages, comptant de 5 à 600 huttes, entre lesquelles on pouvait circuler par d'étroites ruelles (à l'exception de la grande ouverture laissée libre pour livrer passage à l'armée).

En outre, de nombreuses huttes, souvent d'apparence chétive, étaient disséminées un peu partout derrière les huttes principales ; c'étaient les « mahosi », réservées aux gens de passage ou aux esclaves. Lors des grands rassemblements, des abris de branches et d'herbes, dits « metchatcha » se construisaient à la



hâte autour de la ville. Le village privé du roi était d'ordinaire très propre ; des esclaves étaient chargées de le nettoyer chaque jour. Mais les abords des autres villages étaient souvent pleins d'ordures ; on peut se figurer aisément ce qu'ils devaient être pendant les grands rassemblements du peuple : heureusement de gros coléoptères se chargeaient en partie du service de la voirie, mais ils n'y pouvaient pas toujours suffire.

## II

### GOUNGOUNYANE, SA VIE PRIVÉE.

Rendons maintenant une visite à Goungounyane. En notre qualité de Blancs, il est bon d'être accompagnés d'un ou deux Noirs portant nos sièges avec eux. Le roi n'en a pas à nous offrir et ce serait déroger à notre supériorité de nous asseoir à terre. Les nouveaux venus doivent se faire annoncer et attendre la permission d'entrer dans le village privé du roi qui porte le nom de « chigodlo ». Enfin nous y voilà. Des groupes de reines nous regardent avec étonnement ou nous saluent si elles nous connaissent déjà. Un des Noirs qui nous accompagnent s'approche de la petite porte de la « ndhlandhla » (hutte d'audience), se met à genoux, regarde discrètement dans la hutte en disant : « Bayete ! » Le roi, couché à plat ventre sur une natte, s'informe qui nous sommes et donne la permission d'entrer. Ce n'est pas facile, la porte n'ayant pas plus de deux coudées de largeur sur deux de hauteur ; force est donc d'entrer en rampant. On se trouve tout à coup dans une vaste enceinte de plus de huit mètres de diamètre. Après les salutations d'usage, la séance commence et, suivant l'humeur de Sa Majesté noire, elle reçoit ses visiteurs avec politesse ou les renvoie sans trop de formes.

Au physique, Goungounyane se distingue par son embonpoint : sa couronne de cire noire toujours reluisante et les nom-



breuses peaux de singes de sa ceinture flottante constituent les insignes de sa royauté; toutefois, il n'en a pas le privilège exclusif. Sa figure est peu agréable; parfois, elle s'illumine d'un vague sourire, mais, le plus souvent, il paraît préoccupé et son visage révèle une certaine dureté, ce qui est d'ailleurs convenable pour un grand chef indigène. En 1892, au moment de notre visite, Goungounyane pouvait avoir de 40 à 45 ans. C'était un ivrogne invétéré. Après une de ces nombreuses orgies auxquelles il s'adonnait souvent, il était affreux à voir avec ses yeux rouges, sa figure bouffie, son expression bestiale. Elle devenait diabolique, hideuse, quand, dans ces moments-là, il se mettait en colère. Nous nous souvenons avoir osé, un jour, le contredire au sujet des Tchopi, ses ennemis mortels, en osant prétendre qu'eux aussi étaient des hommes et qu'ils devaient être traités comme tels. Il se mit dans une fureur terrible, grinçant des dents, roulant des yeux féroces en invectivant ces malheureux Tchopi, qui devaient, selon lui, tous être exterminés ou réduits en esclavage. « Je les tuerai ces visages coupés! je les tuerai, répétait-il avec fureur. »

Quand il était ivre, il n'aimait généralement pas à se montrer à son missionnaire: « Je suis ivre, me faisait-il dire, tu viendras une autre fois. » La matinée était d'habitude consacrée aux affaires, tandis que l'après-midi, le roi restait volontiers chez lui. Il prenait deux repas par jour, seul, dans la hutte de réception. La viande, le plus souvent rôtie à la broche, lui était apportée par des jeunes gens dans des plats en bois, tandis que les autres plats étaient préparés par les reines et apportés par des jeunes filles esclaves. Avant de manger, Sa Majesté se lavait la bouche et les mains et, toujours couchée ou à moitié accroupie, commençait son repas n'ayant pour tout service que ses doigts et un couteau de poche. Cela ne l'empêchait pas de manger avec appétit. Une fois bien repu, le repas arrosé de bière indigène ou d'un verre de Porto, il se rinçait de nouveau la bouche, se lavait les mains et s'apprêtait à faire un somme. Une jeune esclave s'agenouillait à ses côtés pour chasser les mouches importunes et il ne tardait pas à ronfler royalement. Très souvent, après ce sommeil, quand il y avait à boire, les « makosikazi » (reines) étaient invitées, avec quelques élus, dans la « ndhlandhla ». Elles se rangeaient en demi-cercle vis-à-vis du roi, en s'asseyant sur leurs jambes, et l'on buvait



force rasades. L'on consommait tantôt une des nombreuses boissons indigènes que des troupes de femmes apportaient des différentes parties du pays; tantôt de l'eau-de-vie dite « sopé » ou du vin le plus souvent fourni par le résident portugais. Goungounyane était très friand de liqueurs fines et de Porto. Un jour, recevant du résident portugais une caisse de son vin préféré, il lui dit: « Garde la caisse chez toi et envoie-moi seulement deux bouteilles à la fois. Quand je n'en ai que deux, tout est pour moi, mais, quand j'en ai une caisse, je dois partager avec mes femmes et ma provision est bientôt épuisée. » La plupart des reines étaient aussi très avides de boissons fortes; comme leur maître et seigneur, elles en demandaient continuellement aux Blancs venant à Mandlakazi ou au résident portugais. Nous avons été témoin de scènes déplorables: des femmes, des jeunes filles, des jeunes gens revenant complètement ivres de l'intendance portugaise. Cependant Goungounyane et plusieurs de sa maison reconnaissaient que le « sopé » (eau-de-vie) était une mauvaise chose. Une des reines me disait un jour: « N'as-tu pas une médecine pour empêcher notre roi de boire de l'eau-de-vie? » Goungounyane avait essayé, à plusieurs reprises, d'en interdire la vente dans tout son royaume, mais les Blancs étaient trop intéressés à vendre aux indigènes leur affreuse marchandise et Goungounyane était déjà devenu trop ivrogne pour que ces interdictions pussent subsister longtemps. Un jour cependant, à la fin de son règne, il parut plus décidé que jamais à interdire à ses gens de boire de l'eau-de-vie. Ce fut à l'occasion de la mort de Mango, un fils qu'il aimait beaucoup. Peu de jours avant sa mort, Mango, revenant de l'intendance portugaise à moitié ivre, disait avec joie: « J'ai reçu un gros carafon de sopé (25 litres) de Sakalatane (nom donné au résident portugais); je vais le boire. » Il nous disait cela par bravade, connaissant bien notre opinion à ce sujet. Qu'arriva-t-il? Nous ne le savons exactement, mais Mango mourut après un ou deux jours de maladie pendant qu'il s'enivrait d'eau-de-vie; tous les Noirs furent d'accord pour dire que c'était le « sopé » qui l'avait tué. A cette occasion, Goungounyane aurait envoyé un carafon d'eau-de-vie à ses principaux en leur disant: « C'est le dernier que je vous donne. Quiconque en boira encore je le tue! » Alors, après avoir bu ce carafon, ils se seraient réunis autour d'une fosse creusée pour la circonstance,



dans laquelle tous crachèrent afin de montrer leur mépris pour l'eau-de-vie et promettre qu'ils n'en boiraient plus.

Nous avons souvent essayé, mais en vain, de protester auprès des Blancs fournisseurs d'eau-de-vie à Mandlakazi. Qu'on nous permette de rapporter ici la réponse que nous fit un jour un de ceux auxquels nous essayions de démontrer qu'en fournissant de l'eau-de-vie aux Noirs, les Blancs travaillaient contre leurs propres intérêts tout en accomplissant une œuvre démoralisatrice indigne de notre civilisation. « Oui ! oui ! vous avez raison, me répondait-il, vos arguments sont justes. Avec vous, je reconnais que la vente de l'alcool aux Noirs est une mauvaise chose. Mais que voulez-vous faire contre ceux qui, dans cette question, ne consultent que leurs propres intérêts ? Marchands, gouvernements, tous et partout en Afrique trouvent des profits immédiats dans la vente de l'alcool. C'est leur principale source de revenus. Vous ne pouvez résister à ce courant, vous ne réussirez pas. Vous n'êtes qu'une poignée de missionnaires contre tous. Encore une fois, vous avez raison, mais votre opposition est inutile. »

Est-ce vrai ? En partie oui ! mais déjà d'autres voix que celles des missionnaires se sont élevées contre la vente de l'eau-de-vie aux Noirs, reconnaissant qu'il ne s'agit pas seulement d'une question humanitaire, mais aussi de l'intérêt même des commerçants et des gouvernements européens qui se sont partagé la malheureuse Afrique. Quelles tristes pages il y aurait à écrire sur cette question !

A l'occasion de la mort de Mango, nous fîmes, nous aussi, selon l'habitude, une visite de condoléances au roi. Des troupes d'hommes arrivaient chaque jour de tous côtés pour « pleurer avec leur chef ». Goungounyane recevait ces députations assis sur une natte, la taille entourée d'une pièce de calicot blanc en signe de deuil. De chaque côté du roi une haie de spectateurs, l'air morne et triste. Une troupe arrive et se tient près de la porte. Le chef de la bande s'avance de quelques pas ; avec ses compagnons, il se prosterne la tête sur la poitrine, le corps à moitié fléchi et fait un petit discours pour exprimer la douleur commune. Puis tous s'asseient, disant d'une voix dolente « Bayete ! » Un moment de silence et Zaba, un des principaux du roi, répond : « Oui ! notre enfant est mort. Que dirons-nous ? Que ferons-nous ? Nous n'avions pas encore ap-



pris qu'il était malade qu'on venait nous dire qu'il était mort. Quand nous passions dans son village, il nous donnait à boire de l'eau et maintenant il n'est plus là!... »

C'est notre tour d'exprimer nos sentiments, et comme nous terminons par ces paroles : « Hâtez-vous de croire en Jésus et quand les vôtres mourront vous serez consolés en sachant que vous les retrouverez », le roi nous répond simplement : « J'ai entendu, Dogodela ! »

Mango était le fils d'une des principales femmes de Goungounyane. Les enfants du roi (bantwa ba nkosi) ne restaient généralement pas à Mandlakazi ; ils y faisaient de courtes apparitions, à l'exception de Godidi, désigné comme l'héritier du trône. Il avait son village à lui à Mandlakazi et était toujours entouré des jeunes gens de sa suite.

Naturellement, les femmes du roi étaient trop nombreuses pour habiter Mandlakazi même. Il y en avait toujours une trentaine dans la capitale, mais les autres étaient établies dans le voisinage de la résidence royale, sous la surveillance d'un des principaux. Goungounyane avait bien 2 à 300 femmes ; tous les deux mois environ, une nouvelle épouse augmentait le harem royal. Toutes ces femmes n'occupaient pas le même rang ; les principales portaient une grande chevelure en pain de sucre renversé, dite « chifoko », et de nombreux bracelets de cuivre aux deux bras. Celles de second ordre « makonyiwa » ne portaient ni chifoko ni bracelets, mais le roi pouvait les élever au premier rang et elles recevaient alors la permission de préparer leur chevelure pour arriver à lui donner la forme voulue, ce qui exigeait beaucoup de temps et de soin. La pose des bracelets était beaucoup plus simple ; il suffisait d'aller chez le forgeron du roi qui demeurait à Mandlakazi. Il adaptait à chaque bras une trentaine de bracelets.

Les « makonyiwa » sont les suivantes des femmes principales : ce sont elles surtout qui labourent et dirigent la bande d'esclaves attachée à chaque reine. Ces dames ont le plus grand soin de leur chevelure et elles se distinguent encore par leur arrogance, leur embonpoint, une démarche spéciale et leur mise soignée, à la mode africaine naturellement. Quand elles sortent, elles sont toujours accompagnées de leurs suivantes et de quelques esclaves chargées de porter ce qu'elles prennent avec elles. Pour se préserver du soleil, elles ont un parasol ba-



riolé acheté aux marchands banians répandus dans tout le pays. C'est auprès d'eux qu'elles se fournissent des pièces de calicot à la mode. Dans leur village, elles s'occupent de leurs atours tout en jasant avec leurs compagnes; elles aiment surtout à s'étendre à plat ventre sur une natte et à se regarder dans un miroir. Nous en avons vu quelques-unes jouer aux cartes, mais nous n'avons jamais pu savoir de quel jeu il s'agissait. Ces cartes provenaient de Johannesburg, où les Noirs se rendent par troupes pour y gagner de l'argent.

Nous avons souvent la visite des femmes de Goungounyane. Elles aimaient beaucoup nos enfants. L'un d'eux naquit à Mandlakazi et toutes voulaient voir l'enfant blanc. Leur étonnement et leurs réflexions à l'endroit des Blancs et de leurs habitudes étaient souvent du plus haut comique. Les soins que nous donnions à notre enfant leur paraissaient des plus curieux. Elles le trouvaient très beau, notre petit André qu'elles appelaient « mogaza » (l'enfant du pays de Gaza), mais elles ne cessaient de répéter que son nez était trop effilé et toutes, à l'unisson, conseillaient à la maman de lui presser le nez chaque matin pour l'aplatir!

Elles aimaient beaucoup à se faire photographier et chacune d'elles voulait avoir son portrait, mais elles ne cessaient de me répéter pendant l'opération: « Tu me peindras bien! tu m'arrangeras pour que je sois belle! » Si je les prenais de profil, si on ne voyait pas une épaule ou une oreille, elles étaient mécontentes. Un jour que la photographie de l'une d'elles leur plut tout particulièrement, elles s'écrièrent en chœur: « Ah! ah! Dogodela, tu l'as enfantée de nouveau! Là, sur le papier, elle est belle, tandis que quand on regarde son corps, elle est affreuse! »

Elles aimaient beaucoup à entendre l'harmonium et à contempler de grandes gravures illustrant les récits bibliques. L'histoire de Joseph les frappa à un tel point qu'elles se la racontèrent les unes aux autres, nous redemandant souvent de leur montrer les gravures se rapportant à ce beau récit. La chasteté de Joseph les étonnait d'autant plus qu'elles ne l'avaient sans doute jamais pratiquée elles-mêmes.

Goungounyane était allié, par ses femmes, aux principaux grands chefs indigènes des pays voisins, auxquels, à son tour, il donnait en mariage ses filles ou ses parentes. Comme c'était



un honneur très recherché d'épouser une fille de la maison royale et que Goungounyane n'en avait pas un grand nombre, il adoptait d'anciennes esclaves élevées à la cour et en retirait ainsi un bon douaire.

Goungounyane n'était pas toujours très tendre à l'égard de ses nombreuses femmes parmi lesquelles il choisissait naturellement ses favorites, lesquelles savaient profiter de leur position. Un jour, dans un accès de colère contre l'une d'elles qui l'avait offensé, il saisit son fusil et la tua sur le coup. Mais il éprouvait aussi quelque sollicitude pour elles, surtout quand elles étaient malades. Il nous faisait alors appeler pour aller les voir; quand nous lui avions donné une médecine qui l'avait soulagé lui-même, il en voulait une provision pour ses femmes. Il appréciait particulièrement l'huile de ricin et quand même je lui en donnais de temps en temps une bouteille à la fois, il ne cessait de me répéter: « Ce n'est pas assez: fais-en venir une grande quantité pour que je puisse en donner un flacon à chacune de mes femmes. » C'était parfois bien difficile de soigner ces dames qui auraient voulu être guéries magiquement. En plusieurs circonstances, nous n'avons pu agir, alors qu'il aurait fallu intervenir directement. « Non, non, c'est défendu, me disait-on, donne-nous une médecine pour boire ou pour « frotter. » C'est ainsi qu'une des reines, malade depuis longtemps, préféra mourir plutôt que de m'accorder l'autorisation d'intervenir pour une grossesse anormale. Un des principaux du roi, accusé de lui avoir jeté un mauvais sort, fut massacré et son village pillé.

Le roi lui-même prenait avec confiance les médicaments que nous lui donnions, mais les premières fois il nous demanda d'en avaler d'abord une partie nous-même. Malgré les soins que nous lui prodiguions quand il était malade, il continuait à avoir recours à son médecin indigène, surtout quand il s'agissait de chasser les mauvais esprits (baloyi). Comme tous les Noirs, il était superstitieux à l'excès; lorsque nous osions protester publiquement quand nous apprenions qu'il avait décidé de rechercher et tuer les « baloyi » (mauvais esprits) qui faisaient venir les sauterelles pour dévaster le pays, il se mettait fort en colère. Il avait constamment recours aux osselets lorsqu'il s'agissait de prendre une décision grave; en cas de calamité ou de maladie, par exemple. D'intelligence moyenne, il était toujours



accompagné de l'un de ses « tinequoi », espèce de chambellan de cour qui connaissaient toutes les affaires et avaient sur lui une grande influence. Cruel à l'excès, il avait parfois des accès de tendresse touchants surtout envers les enfants esclaves qui l'entouraient. La plupart de ceux-ci lui étaient attachés. Il était lui-même, parfois, un véritable enfant. Ainsi, un jour, nous lui fîmes visite monté sur un âne. Il avait pris quelque boisson qui le mettait en gaité. Comme il n'avait jamais, paraît-il, monté ni cheval ni âne, quoiqu'il y en eût toujours à Mandlakazi, il lui prit fantaisie d'essayer ma bête, sachant qu'elle était très docile. Je dus lui donner une leçon d'équitation du plus haut comique. Il fallut lui mettre le pied dans l'étrier, lui faire passer péniblement l'autre jambe par-dessus la bête, tout cela accompagné des cris de détresse du roi. Une fois en selle, quelle peur ! D'une main il se cramponnait à nous, de l'autre à la bride de l'animal en criant : « Doucement ! doucement ! » Puis, se rassurant, il excitait sa monture pour recommencer de plus belle à pousser des cris de détresse. Il était en même temps d'une gaité folle, criant comme un gamin qu'il voulait montrer son savoir à sa mère et à son fils. Quelques groupes d'hommes regardaient ébahis, mais n'osaient bouger. « J'apprends ! j'apprends ! » criait-il. Aujourd'hui, Dogodela, tu es vraiment un « mofundhisi » (nom donné aux missionnaires et qui signifie « celui qui enseigne »). La scène était des plus grotesques et déplut fort à sa mère qui trouvait que son fils avait dérogé à sa dignité royale.

Naturellement le roi ne nous autorisa à nous établir à Mandlakazi que parce que nous étions médecin. Il se souciait d'autant moins de l'Évangile qu'il se rendait très bien compte qu'il savait toutes les coutumes païennes. Lors de notre première visite, ayant appris que notre Dieu nous avait laissé des commandements, il voulut les entendre. Quand nous lûmes le septième, il nous dit : « Je sais que les Blancs et les Noirs qui sont à Lourenço Marques font ce qui est défendu là. Pourquoi cela ? »

La résurrection des morts le frappait beaucoup, comme les Noirs en général, mais il refusait d'y croire. Une de ses femmes, entendant parler du pouvoir que Jésus avait de ressusciter les morts, fit appeler dans sa hutte mon aide indigène et lui dit : « Dis à Dogodela qu'il demande à Jésus de ressusciter mon



grand-père!» Pour eux, nous devions être en relation directe avec Jésus qu'ils considéraient comme étant le dieu des Blancs au même titre que les mânes de leurs ancêtres sont leurs dieux. Aussi Goungounyane était fort étonné que nous ne nous adressions pas à lui pour lui demander ce qu'ils réclament eux-mêmes à leurs dieux : faire tomber la pluie, chasser les sauterelles, procurer la nourriture, ou faire venir à portée de leurs fusils antilopes et éléphants. Un jour que nous lui montrions des gravures représentant les scènes des Évangiles, il regardait l'image de Jésus avec admiration et un grand respect, comme s'il le voyait réellement devant lui. « Baba » (père), lui disait-il, je crois. Chasse les sauterelles ! Donne-nous la pluie. « Quand il vit la scène représentant Jésus se montrant aux disciples réunis avec Thomas, se jetant aux pieds du Sauveur, il trouva très correcte l'attitude du disciple incrédule devenu croyant, tandis qu'il était très irrité contre ceux qui regardaient Jésus avec étonnement et il les désignait en colère, disant : « C'est eux qui l'ont tué ! » Nos explications ne réussirent pas à le persuader du contraire et une de ses femmes, d'accord avec lui, lui disait : « Donne-leur des coups de bâton. » Il manifesta aussi une grande colère en voyant Judas Iscariot et en apprenant ce qu'il avait fait. Il lui faisait le poing en le réprimandant vertement. Les deux disciples allant à Emmaüs et marchant à côté de Jésus écoutant ce qu'il leur disait, lui plaisaient beaucoup. Ce sont ses « tinequoi » (chambellans), disait-il. Aussi il s'adressa directement à eux en leur disant d'un air suppliant : « Dites-lui que je crois ! Dites-lui qu'il chasse les sauterelles, qu'il me fasse vivre ! »

Généralement, quand nous lui parlions des choses de Dieu, il était beaucoup plus laconique, mais ce jour-là il était sous l'influence de la boisson quoique ayant tout à fait son bon sens et nous ne doutons pas qu'il ait laissé voir, en cette occasion, le fond de ses pensées. Peu à peu, nous étions arrivé à obtenir du roi l'autorisation de faire régulièrement des cultes chaque dimanche à Mandlakazi. Il commençait à y assister lui-même et nous étions toujours autorisé à entrer dans le « chigodlo » pour y instruire les reines. Peu de temps avant que les troubles éclatassent dans la province de Lourenço Marques, il publia même une proclamation devant tout son peuple réuni pour autoriser tous ceux qui voulaient envoyer leurs en-



fants à l'école à le faire sans crainte. Il nous avait promis d'y envoyer ses propres enfants. Nous ne doutons pas qu'avec le temps nous aurions pu exercer une influence chrétienne sur Goungounyane et son peuple. Cependant, nous ne nous le cachions pas, le système « ngoni » était, plus que tout autre, réfractaire à l'Évangile ; et le peuple qui aurait plus facilement accepté nos enseignements, n'osait guère le faire de peur d'être persécuté. Aussi nous avons bien le sentiment que cela ne pourrait durer longtemps et, peu avant la chute de Goungounyane, nous écrivions ce qui suit : « Le règne des ba-Ngoni, après être parvenu à son apogée, est sur le point de crouler complètement. Il ne peut en être autrement. C'est l'histoire de toutes les dynasties dont le règne n'est fondé que sur la terreur et le crime. Et cependant j'aime Goungounyane ; malgré sa cruauté, je me suis attaché à lui. Mais quand je pense à son système politique, à l'esclavage, aux massacres, aux vols d'enfants et de mères qui se pratiquent constamment ici, je ne puis que désirer que tout cela prenne bientôt fin. »

Avant de raconter brièvement comment le règne de Goungounyane prit fin, il nous reste à décrire à grands traits quelques-unes des cérémonies nationales spéciales aux ba-Ngoni et auxquelles nous avons assisté, à l'exception du « couronnement du roi » qui nous a été raconté par un témoin oculaire.

### III

#### LE COURONNEMENT DU ROI.

Pendant plusieurs jours, la mort d'un chef ngoni est tenue soigneusement cachée par les principaux qui entourent le roi. Ils s'assurent de l'héritier qu'ils désirent faire roi, l'introduisent dans la hutte du défunt pour qu'il contemple le mort. Cela fait, le futur roi doit se retirer dans un autre village. Pendant les premiers jours, on a soin de simuler, devant la porte de la hutte, les scènes ordinaires de la vie journalière, comme si le roi était encore là pour s'occuper des affaires dont on vient



l'entretenir et qu'il a souvent l'habitude d'écouter couché dans sa hutte, ses gens au dehors. Un bœuf noir est sacrifié aux mânes des ancêtres; de sa peau, on fait un sac, dans lequel on introduit le cadavre, qu'on place sur des perches, dans la hutte même. Le cadavre se décompose; un récipient placé au-dessous recueille la sanie qui coule. Ce liquide, mélangé à des médecines, forme l'« umthomtinso », médecine sacrée qui seule peut donner au successeur du défunt le pouvoir de régner. Aussi des gardes veillent constamment à la porte de la hutte où le cadavre est exposé pour que l'umthomtinso ne soit pas volée, enlevée par un rival de celui qu'on veut faire roi. Quand on juge que le moment est venu d'enterrer les restes du défunt, l'héritier est appelé à la résidence royale. Une vieille femme et un chien noir sont immolés. L'héritier du trône se rend dans le « hlambelo » et donne lui-même le premier coup de pioche à la fosse de son père; cela fait, il s'en va. La fosse creusée, on y enterre d'abord la vieille femme, puis les restes du roi défunt et enfin le chien noir. Sur la tombe, on plante un arbuste portant le nom de « Modlebe ». Alors tous les bœufs du mort doivent défiler devant le « hlambelo » avec l'héritier et l'armée. Le lendemain, les principaux du pays et l'armée se rendent au village du futur roi; celui-ci sort de sa hutte, reste debout devant le peuple qui est assis. Alors un des principaux se lève pour adresser la parole à l'armée: « Notre ombre (c'est-à-dire notre bienfaiteur, notre protecteur), c'est lui! dit-il en désignant le roi. Quand nous pleurerons, quand nous serons malheureux ou malades, quand nous sentirons la faim ou la soif, nous irons vers lui: c'est notre ombre! Bayete!... Et tous de répéter: Bayete!... L'élu est sacré roi. Les principaux se lèvent les uns après les autres pour répéter, en termes à peu près identiques, ce qui a déjà été dit. Les frères du roi doivent être présents à la cérémonie, leur absence est interprétée comme une preuve de mécontentement et de jalousie; dans ce cas, le nouveau roi ne manque pas de faire massacrer aussitôt ceux qu'il soupçonne être jaloux de lui. C'est ce qui arriva à l'avènement de Goungounyane qui fit tuer un de ses frères.

Le lendemain de la cérémonie, de grand matin, les principaux se présentent à la porte du roi, en disant: « Bayete! Bayete! » En entendant ces salutations, le jeune roi tremble: ses pères



étaient des hommes forts; lui n'est qu'un enfant; il a peur de régner. D'autres viennent lui dire que l'armée a faim, qu'il doit lui donner à manger. Alors, pendant plusieurs jours, on tue et l'on mange pour se réjouir.

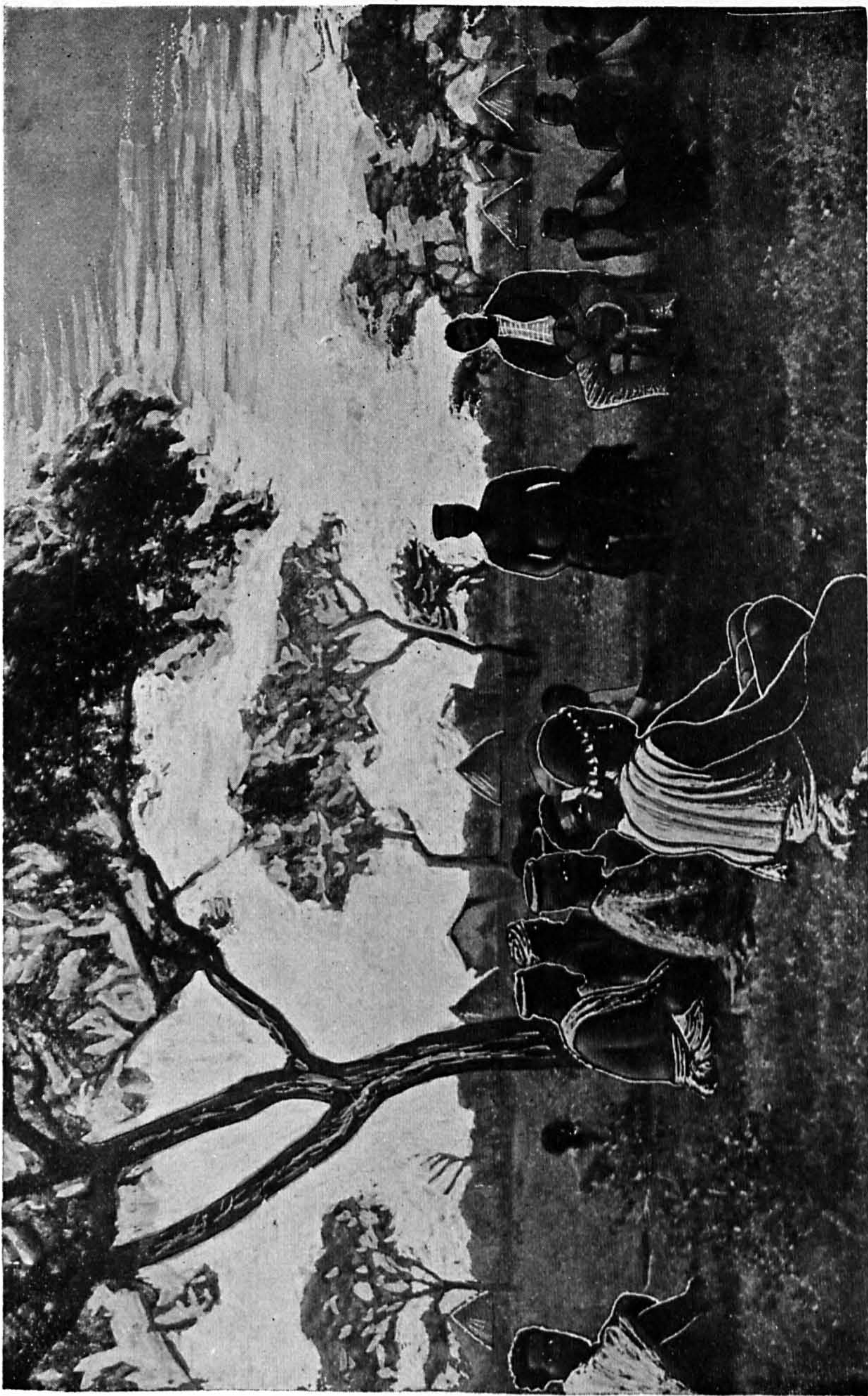
Cette année-là les grandes danses nationales n'ont pas lieu; le mort doit danser dans son tombeau. Mais l'armée doit être réunie par le nouveau roi qui lui donne des ennemis à tuer pour « purifier les assagaies » et rapporter au roi des bœufs pris à l'ennemi afin qu'il puisse en faire tuer pour faire de leurs tendons les ficelles qui serviront à tresser sa couronne de cire noire. Celui qui a été choisi pour lui préparer sa couronne (chidlodlo) doit entrer avec lui dans le « hlambelo », se coucher à terre pour que le roi puisse s'asseoir sur lui et se faire laver, purifier, dans cette position, avec une médecine dans laquelle entre l'« umthomtinso ». Une fois que le roi a sa « chidlodlo » terminée, tous les hommes de sa « volée » (tanga), de son régiment ont le droit de se faire préparer, à leur tour, une couronne semblable, mais ils doivent apporter au roi des présents sous forme de bœufs ou de pièces d'or, ce que doivent aussi faire les principaux du pays et les membres des familles ngoni.

#### IV

##### L'ARMÉE ET LES CÉRÉMONIES QUI S'Y RATTACHENT.

Tous les hommes, à l'exception des esclaves Tchopi, étaient incorporés dans l'armée, dont les régiments portaient des noms différents. Quand il y avait un nombre suffisant de jeunes gens non incorporés, Goungounyane formait un nouveau régiment, le baptisait et fournissait immédiatement à ses nouveaux soldats l'occasion de montrer leur valeur guerrière. Il y avait toujours quelque malheureux clan tchopi à massacrer ou quelques chefs insoumis à punir. Avant de se mettre en campagne, l'armée était réunie à Mandlakazi afin d'y recevoir ses ordres et être aspergée d'une médecine destinée à donner à chaque guerrier force et courage afin d'être vainqueur. Pour cette cérémo-





LE MISSIONNAIRE LIENGME CHEZ LE ROI GOUNGOUNYANE



nie, l'armée se groupait autour du roi en rangs serrés. Le sorcier entra dans le cercle, un paquet de branches à la main, suivi de deux de ses acolytes dont l'un portait un grand pot indigène rempli de la fameuse médecine. Le médecin plongeait son espèce de balai dans le pot et, suivi aussi de son second serviteur qui agitait un hochet fait avec une courge, il aspergeait tous les guerriers en leur demandant : « L'as-tu vu ? L'as-tu vu ? » A cette question, les aspergés répondaient : « Dzou ! Dzou ! » On répétait l'aspersion de la même façon à l'intérieur du cercle, puis le médecin recommençait sa tournée, mais cette fois en tenant les mains élevées du côté de l'armée, dans l'attitude du pasteur qui bénit les fidèles.

Nous n'avons pu saisir la formule employée, le sorcier étant suivi d'un de ses aides qui faisait constamment jouer un sifflet aigu. Les chefs étaient aspergés à part, au centre même du cercle. Après cela, le roi donnait à tous des ordres généraux. Chaque régiment était ensuite appelé par son nom et devait, en courant, sortir des rangs et entonner le chant de guerre. Il faisait une ou deux fois le tour de Goungounyane qui profitait de cette occasion pour donner aux chefs de file des instructions spéciales qu'eux seuls entendaient. L'armée se dispersait, pour se réunir en un point fixé secrètement. Seulement alors, les ordres du roi étaient connus de tous. Ceux qui devaient attaquer les premiers étaient désignés d'avance ainsi que le régiment de réserve qui devait être prêt à se porter au secours de ceux qui faiblissaient. Quand l'ennemi était en vue, tous entonnaient un chant de guerre ; arrivés à courte distance, ils jetaient au milieu de l'armée ennemie des bâtons frottés d'une médecine destinée à la mettre en déroute. L'attaque commençait avec l'assagaie, dite « chidyula », espèce de javelot destiné aux ennemis choisis comme point de mire. Pour la lutte corps à corps, chacun choisissait son adversaire et se servait d'une assagaie plus grande du nom de « nlekwana ». Une troisième, « honboula », était destinée à ouvrir le ventre de l'ennemi terrassé et à lui broyer les intestins.

L'armée de Goungounyane était rarement battue, mais c'étaient généralement des massacres faciles : les hommes étaient tués sans pitié, tandis que les femmes, à moins qu'elles ne se refusassent à suivre leurs ravisseurs, et les enfants étaient emmenés comme prisonniers de guerre et réduits en escla-



vage. Une fois cependant, en 1892, l'armée de Goungounyane fut obligée de reculer. Elle avait attaqué un village tchopi très bien fortifié, entouré de remparts formés de grosses perches percées de meurtrières par lesquelles les assiégés envoyaient une grêle de balles ou de flèches qui portaient la mort dans les rangs des soldats de Goungounyane. Le roi ne put accepter cette défaite et longtemps après, quand même il avait fini par s'emparer de la place tchopi, il répétait : « Mon cœur pleure, j'ai été battu par les Ba-Tchopi. »

Quand l'armée revenait avec ses dépouilles, les chefs se faisaient précéder d'une avant-garde destinée à annoncer au roi leur arrivée. Mais avant d'entrer à Mandlakazi, tous ceux qui avaient tué un ennemi devaient passer par une cérémonie de purification dont le but était de les débarrasser de l'esprit mal-faisant de ceux qu'ils avaient tués.

En janvier 1895, l'armée de Goungounyane avait osé franchir la rivière Nkomati pour piller les villages des Noirs soumis aux Portugais. Nous eûmes, par hasard, l'occasion d'assister à sa réception. Au moment où nous arrivions à Mandlakazi, le roi était assis à l'ombre d'un arbre, entouré d'une troupe d'hommes. Le vieux Magidjane, ancien général en chef de Mozila, se présenta en costume de guerre suivi d'un vieillard couvert de peaux de léopards. Tôt après, on signala l'arrivée des premiers détachements de l'armée ; on entendit leurs chants et bientôt apparut une avant-garde composée d'une douzaine de guerriers chassant devant eux... un âne conduit par trois jeunes garçons. C'était évidemment un trophée de guerre. Sur le dos de la bête, un sac paraissant très lourd. La petite troupe, accompagnée du baudet, fit des marches et contre-marches devant le roi. Dès qu'arriva le gros de l'armée, il fut salué par des cris étranges, sauvages, poussés par le vieillard couvert de peaux. C'était le chien du roi qui ne remplit ses fonctions qu'en temps de guerre. L'armée vint se ranger autour du roi et commença à exécuter des danses guerrières entrecoupées de longs discours racontant toute l'histoire de la campagne. Tous ceux qui s'étaient distingués furent appelés par les chefs et exécutèrent, à tour de rôle, des danses furibondes, accompagnées des acclamations de la troupe. Les jours suivants, le roi fit le partage du butin, prenant naturellement pour lui la part du lion. Une brouette figurait parmi ce butin de guerre. Un des



chefs de l'armée, Manyone, malade en route, avait trouvé commode de se faire conduire dans ce véhicule fait pour de tout autres usages. Quand Goungounyane apprit cela, il se fit amener la voiture et s'écria : « Elle est à moi ! » Il voulut l'essayer sur-le-champ et, trouvant qu'il pourrait verser trop facilement, il me l'envoya pour y ajouter deux planches de chaque côté !

## V

« MBENGLOULOU » (Cérémonie de la médecine de guerre).

Au début des troubles dans la province de Lourenço Marques, à la fin de 1894, Goungounyane appela à Mandlakazi une armée de plus de 40 000 hommes pour lui faire « manger » la médecine de guerre, dite « Mbengouloulou ». A cette occasion, il expliquait au résident portugais que c'était la coutume, tous les trois ou quatre ans, de préparer l'armée par cette médecine, afin qu'elle fût toujours prête à entrer en campagne, mais qu'il n'avait nullement l'intention de faire la guerre à qui que ce fût. A mesure que les troupes arrivaient des différentes parties du pays, elles se construisaient des abris de branches et d'herbes, véritables casernes appelées « Metchatcha ». Les meilleures étaient naturellement pour les chefs. Les jeunes gens qui n'étaient pas encore incorporés, qui devaient porter les provisions et faire la cuisine, étaient logés à part. Ces huttes provisoires étaient fermées du côté du vent et sur les petits côtés, tandis que l'autre était complètement ouvert. Dans le fond étaient appuyés les boucliers ; une corde, tressée à la hâte avec l'écorce de jeunes branches d'arbre, était tendue pour recevoir les atours des guerriers et leur mince garde-robe. Les plus douillets se faisaient un lit d'herbes sur lequel ils plaçaient la natte traditionnelle qui les accompagnait partout. Le soir, on allumait de grands feux qu'on entretenait jusqu'au matin. Pendant plusieurs mois, nous avons eu autour de nous des troupes



de guerriers variant de 20 à 40 000 hommes. Chaque soir, nous entendions, de tous côtés, des chants et des cris accompagnant les danses guerrières. C'était sauvage et lugubre. Dans la journée, de grands attroupements se formaient autour de nous et nous avions de 100 à 150 malades à soigner.

Les troupes devaient s'approvisionner elles-mêmes. Goungounyane faisait bien tuer, de temps en temps, à leur intention, un ou deux bœufs, mais la meilleure part était réservée aux chefs. Il restait à peine au gros de la troupe quelques os à ronger. Les femmes apportaient souvent, à de grandes distances, diverses provisions, mais on peut dire que la famine régnait en permanence dans le camp. Il est vrai que les Noirs, à l'occasion très gloutons, peuvent aussi se contenter de très peu de chose quand ils manquent de nourriture, cependant chacun soupirait de retourner chez soi pour y retrouver les bonnes potées préparées d'habitude par les femmes. Une des grandes ressources de l'armée campée à Mandlakazi était les nuées de sauterelles qui s'abattaient fréquemment aux environs du campement. De très grand matin les jeunes gens devaient partir avec des sacs d'écorce pour faire leur provision. C'est le moment où les sauterelles, qui recouvrent complètement les arbres dont elles mangent les feuilles, ne peuvent s'envoler, grâce au froid et à la rosée. Il est alors facile de s'en emparer. Le plus souvent, les arbres les plus chargés sont simplement abattus pour que les sauterelles soient à portée. Un sac est bien vite rempli; alors, on revient en chantant, on s'assied près du feu, on y jette les sauterelles par poignées pour leur griller les ailes et les rôtir; on peut aussi leur arracher ailes et jambes puis griller le corps et en faire une poudre qui servira à confectionner une sauce excellente. Beaucoup de soldats, pendant plusieurs jours, n'avaient que des sauterelles à manger, ce qui leur causait de fréquents maux d'entrailles.

De temps en temps, un rassemblement général, dans la grande place centrale de Mandlakazi, réunissait toute l'armée; là se renouvelaient danses et discours. Dans ces occasions, il était de bon ton de demander au roi des gens à massacrer: « Envoie-nous! disaient les guerriers en s'élançant l'un après l'autre vers le roi avec des sauts furibonds. Envoie-nous! donne-nous des gens à tuer! Donne-nous du fer rouge; nous le mangerons! »



Mais les scènes les plus étranges se passèrent surtout le jour où l'armée mangea la médecine de la guerre. Pour cette circonstance, Goungounyane avait adjoint au médecin ordinaire de l'armée, un fameux médecin sorcier venu exprès du Nord du Transvaal. Le jour de la cérémonie, toute l'armée envahit la « chibandla » et se rangea en un cercle immense de plusieurs rangs de profondeur. Les guerriers étaient littéralement entassés les uns sur les autres. De grands récipients en terre cuite contenaient une part de la médecine de guerre ; à côté toute une provision de choses étranges pêle-mêle avec quelques os. Cette pharmacie indigène était gardée par quelques jeunes gens qui ne nous permirent pas de nous en approcher. Goungounyane et ses conseillers étaient en costume de guerre. Des chants sauvages sortaient à l'unisson de ces milliers de poitrines, les mêmes refrains revenant fréquemment. C'était saisissant et ne pouvait être comparé à rien de ce que nous connaissons. Douze taureaux furent alors introduits dans le cercle des guerriers. Plusieurs groupes de jeunes gens sortirent des rangs. L'un de ces groupes cerna un des animaux, toujours en chantant, se précipita sur lui, le saisit de tous côtés, le terrassa et l'apporta devant le roi, comme s'il s'agissait d'un chat. On lui enleva vivant une jambe de devant ; on la désarticula ; le pauvre animal se releva tout couvert de sang. Douze fois cette même scène se répéta avec accompagnement des chants guerriers de toute la troupe. Chacune des jambes ainsi enlevées fut mise à part pour servir à la préparation de la médecine de guerre. Les animaux furent ensuite abattus, l'un après l'autre, d'un coup de sagaie.

Le contenu des pots de terre fut alors distribué à toute l'armée sous la direction du roi lui-même. Chacun voulut en avoir sa part. Cependant, nous avons distingué, dans cette étrange boisson, des morceaux de peau, des poils et des substances dont nous n'avons pu déterminer l'origine. La distribution terminée, les bataillons se reformèrent et partirent, en chantant, du côté de la plaine voisine, où un grand étang avait été préparé par des esclaves tchopi. Un jeune homme, une corbeille sur la tête remplie d'écorces médicinales, marchait à la tête de chaque troupe. Cette médecine fut lancée dans l'étang, et chacun de se jeter à plat ventre pour boire quelques gorgées d'eau et la rejeter tôt après. L'armée rentra à Mandlakazi



où de nouvelles cérémonies avaient été préparées. De petits feux de roseaux furent allumés un peu partout sur la grande place. On y plaça, sur un fragment de pot cassé, une médecine en poudre qui, en grillant, produisit une fumée que chacun, à tour de rôle, dut aspirer au moyen d'un petit tuyau en roseau. Une autre cérémonie consistait à prendre avec les dents de petits morceaux de viande placés dans des branches épineuses disséminées sur la place. La cérémonie terminée, les danses guerrières recommencèrent de plus belle. « Prends garde, disait alors Goungounyane, prends garde maintenant. Parle doucement ! Ils ont mangé la médecine de la guerre, ils pourraient te tuer ! » L'armée, en effet, a soif de sang et, après de semblables cérémonies, dans l'excitation où elle se trouve, il arrive fréquemment des meurtres. Ainsi, en 1895, on nous raconta qu'une troupe de jeunes gens avaient tué plusieurs femmes qui ne s'étaient pas retirées assez vite de leur chemin. Aussi Goungounyane s'empressa-t-il de conduire son armée à la chasse. Nous n'avons jamais su ce qui s'était passé, mais on nous raconta qu'à un moment donné des troupes de guerriers durent s'emparer sans armes d'un léopard ou d'un lion vivant qui ne fut tué à coups de sagaies que lorsqu'il fut terrassé.

## VI

### DANSES ROYALES DITES « NKWAYA ».

Chaque année, au mois de février, avaient lieu à Mandlakazi, et dans tout le pays soumis à Goungounyane, les grandes danses royales ou fêtes appelées « nkwaya ». Nous avons assisté, à deux reprises, à Mandlakazi même, à ces danses uniques en leur genre. Elles sont ouvertes par un des principaux du roi qui, le premier jour de la fête, doit, de grand matin, aller danser devant l'enceinte du « hlambelo ». De son côté, Goungounyane se rendait avec ses femmes dans le village de sa mère



pour y danser. Sa mère, qui s'appelait Yosiyo, était morte depuis longtemps ; mais l'une de ses suivantes, « Umpibekezana », était censée être la mère du roi. Les danses, commencées à Mandlakazi, s'ouvrirent dans tout le pays. Partout ce furent les mêmes chants et les mêmes danses : défense, sous peine de mort, de se taire ou de chanter autre chose, pendant tout un mois, que les chants du roi. Des messagers du roi durent rapporter à Mandlakazi, avant la fin des danses, les présents des petits chefs et une provision d'eau puisée dans les principales rivières du pays. Cette eau servit à la préparation de la médecine avec laquelle Goungounyane se lava le dernier jour de la fête dans l'enceinte sacrée.

Pendant tout le mois de février des troupes d'hommes, de femmes, d'enfants vinrent à Mandlakazi et en repartirent. C'était un va-et-vient continuel. Mais ce fut surtout le dernier jour de la fête qu'il y eut une grande affluence de peuple. Les danses commencèrent de bon matin : des groupes arrivèrent de tous côtés, les hommes affublés d'étrange façon, la tête couverte de plumes, de pompons, d'ornements en crins leur cachant si bien le visage qu'il était souvent impossible de distinguer leur physionomie. Aux jambes et aux bras étaient attachées des espèces de crinières. Dans la main gauche, un bouclier en peau de bœuf, à la main droite, un bâton. Les femmes avaient revêtu leurs plus beaux atours, c'est-à-dire des colliers de perles au cou, aux jambes et aux bras ; des étoffes de couleurs vives en abondance autour de la taille et sur les épaules. Les hommes, serrés les uns contre les autres, firent un immense demi-cercle compact, tandis que les femmes, les enfants, se rangèrent devant eux sur plusieurs rangs de profondeur. Un chant terminé, après un court repos, un des principaux, campé au milieu du demi-cercle, se remit à chanter et à danser. A ce signal, ses compagnons de droite et de gauche suivirent son exemple et bientôt tous crièrent à l'unisson : « Oho ho ! Oho ho ! ndji !... ndji ! » et tous les hommes en cadence exécutèrent des mouvements en avant, en arrière, abaissant ou relevant leur bâton. Les femmes dansèrent, exécutant à petits pas marches et contre-marches ; leurs danses étaient moins variées que celles des hommes. Rien de plus curieux que cette foule, ces groupes, ces individus isolés ! Ici, une troupe de jeunes filles avec des costumes ressemblant à nos danseurs de ballets, relui-



santes de graisse, couvertes de perles et d'ornements divers. Quelques-unes ont, dans leur chevelure, de gros clous jaunes de tapissier. Là, un jeune homme traverse la place en se redressant comme un coq tant il est fier d'un bouchon de carafe en verre qu'il porte sur la tête en guise de pompon; un de ses compagnons n'est pas moins fier du miroir qu'il a attaché à son cou. Plus loin, une centaine de jeunes garçons dansent comme des hommes en frappant du pied le sol; leurs voix enfantines se mêlent étrangement aux voix mâles des hommes et aux chants aigus des femmes. Là, un vieillard, dans son accoutrement de sorcier, danse seul sous un arbre. Sur les arbres de la place, des jeunes filles esclaves, à peine vêtues d'un chiffon, regardent toutes ces scènes qui varient à chaque instant. Seul un troupeau de bœufs reste indifférent à tout ce vacarme et rumine paisiblement.

Voici le roi! Il a son costume de tous les jours et se met à danser seul devant les « madoda » (c'est-à-dire les vieux, les grands). Une vieille, une longue écharpe en couleurs, un petit bouclier à la main, le suit partout en dansant et célèbre la force, les combats, la jeunesse du roi. Cette vieille est horrible à voir!... Umpibekezana, la mère de Goungounyane, entre aussi dans l'enceinte revêtue d'une longue écharpe rouge croisée sur sa poitrine nue. Magidjane, le vieux chef de l'armée de Mozila, se montre avec la jaquette d'officier donnée à Goungounyane, nommé jadis colonel d'un régiment portugais.

A un moment donné, une centaine de reines débouchent sur la place, marchant à la file indienne. Dès qu'il les aperçoit, Goungounyane se précipite sur le cortège de ses femmes, administrant à tort et à travers des volées de coups de bâton. Les reines font volte face, poussant des cris de paon, et se réfugient pêle-mêle dans leur village. Rien de plus drôle que de voir courir ces dames dans leur costume de danse et leur embonpoint. Quand elles jugent leur royal époux apaisé, elles reviennent et prennent part aux danses. Leur costume, tout africain, n'est pas mal. Pour l'occasion, leur chair d'ébène reluit de graisse; au lieu d'étoffe, elles ont, comme ceinture, une peau noire (chikaka) préparée avec soin; leurs bracelets jaunes reluisent au soleil; à la cheville, de nombreux anneaux de perles noires et blanches; sur la poitrine, une peau de singe avec de grands colliers de perles en bandoulière; au cou



encore des bracelets; sous le nez, une vraie muselière de plumes rouges leur cachant la bouche; dans leur chevelure, quelques plumes rouges, insignes de la maison royale: à la main droite, une longue baguette noire avec un plumet rouge au bout et à la main gauche une écharpe de couleur éclatante.

Bientôt Goungounyane entre dans le hlambelo suivi de quelques initiés. Il en revient complètement dévêtu, un simple roseau attaché autour de la taille. Les chants et les danses redoublent de vigueur pendant que le roi se montre à tout son peuple. Un chant de guerre retentit à l'une des extrémités de la place. C'est une troupe de jeunes guerriers, appartenant tous à la noblesse ngonî, qui arrive en chassant devant elle un taureau noir et blanc. L'animal essaye en vain de s'échapper et arrive devant la porte étroite du hlambelo où il doit entrer coûte que coûte. Alors les jeunes guerriers se dépouillent complètement de leurs vêtements et de leurs armes pour se précipiter sur l'animal, le terrasser, l'éventrer et lui arracher vivant certaines parties du corps que le roi doit s'attacher au bras droit. L'animal dépecé, les guerriers sortent de l'enceinte sacrée. Deux hommes arrivent portant chacun, sur leur tête, un paquet étrange enveloppé de roseaux: c'est, nous dit-on, le corps d'un jeune garçon et celui d'une jeune fille, choisis par un sorcier comme de pures victimes et qui ont été égorgés. Leur corps doit entrer dans la composition des médecines qui se préparent dans le hlambelo. Le roi, le premier, est mis au bénéfice de cette médecine qui doit lui communiquer une nouvelle vigueur, une nouvelle puissance, tout en le purifiant et en faisant de lui un homme nouveau. Les jeunes garçons qui n'ont pas encore atteint l'âge de puberté, doivent aussi entrer, à ce moment-là, dans l'enceinte sacrée. Un grand nombre d'entre eux sont réunis et sont gardés à vue jusqu'au moment où ils entrent dans le hlambelo. Les uns cherchent à se sauver, ou se cachent, ne voulant pas manger de la chair humaine; d'autres acceptent avec empressement. Un de nos jeunes malades nous disait: « Si je n'étais pas malade, je ne me sauverais pas, moi. J'ai déjà mangé trois fois de cette viande; je voudrais bien recommencer. Quand on en mange pour la première fois, le cœur refuse, mais une fois qu'on a commencé, c'est très bon. » Ainsi toute la jeunesse masculine présente à Mandlakazi aux grandes danses doit prendre part



à cet odieux repas. Elle doit passer la nuit à manger et à boire dans l'enceinte sacrée où sans doute se passent de bien tristes choses. Personne n'ose ni sortir, ni dormir. Cette cérémonie est destinée à préparer, pour le roi, une nouvelle armée et faire de ceux qui ont « mangé la médecine » de vaillants guerriers dévoués à leur chef.

Avant que les jeunes garçons entrent dans le hlambelo, le roi passe par les rites de purification et va se présenter comme un homme nouveau à tout son peuple. Au sortir du hlambelo, le peuple l'acclame avec frénésie; une haie de jeunes guerriers est postée de chaque côté du chemin qui conduit dans l'enceinte des danseurs. Au moment du passage du roi, deux jeunes gens ne dansant pas au gré de Goungounyane, celui-ci leur arrache leur assagaie et la leur plonge dans la poitrine tout en continuant son chemin sans que les cris et les danses cessent un seul instant. Les reines se précipitent à la rencontre du roi et l'acclament. Des hommes tournent autour de lui, chantant ses louanges et ramassant tout ce qui se trouve sur son chemin, jusqu'à des fétus de paille, de peur qu'il ne se blesse. Le roi est affreux à voir; ses bras, sa figure sont fraîchement maculés d'une médecine noire: comme costume, il est recouvert d'une espèce de grand manteau fait de longues herbes vertes: aux poignets, des tendons ou d'autres parties du taureau immolé; dans les cheveux, la vésicule biliaire de l'animal; à la main, un bouclier et un bâton. La vieille au bouclier ne le quitte jamais; elle tourne autour de lui comme un chien, en continuant ses danses macabres; sur son épaule gauche un gros lipome (tumeur graisseuse) danse aussi à sa façon. Le roi continue sa marche triomphale, passant et repassant devant les danseurs. A un moment donné, accompagné d'un chant spécial et de coups de sifflets, il se met à sauter. Aussitôt tous de frapper sur leur bouclier et de s'écrier: « C'est un jeune homme!... Il n'y en a pas comme lui!... Il dépasse ses pères!... » A ce moment, l'enthousiasme est à son apogée. Puis les danses et les cris s'arrêtent; les hommes placent tous leur bouclier devant eux et, de ces milliers de poitrines sort, à l'unisson, un chant guerrier: on dirait un géant poussant des cris sauvages. C'est saisissant! Tout à coup, la scène change; les reines, armées de bâtons, se précipitent sur cette masse humaine et frappent



à tort et à travers. C'est alors une débandade générale : la muraille des danseurs se disperse par bandes, se dirigeant en chantant vers la plaine où tous doivent se laver le corps. Pendant ce temps, Goungounyane s'assied à l'ombre d'un arbre entouré de tous ceux qui sont restés avec lui. Une esclave lui apporte de la bière indigène. Un calme, qui contraste avec le tumulte précédent, envahit toute la place. Dans le lointain, les chants de guerre de la troupe. Quand elle revient en bataillon serré, tous chantent : « Amba ! amba ! ndji ! ndji ! Nkosi ! » Le demi-cercle se reforme. Encore quelques chants pendant que Goungounyane se promène devant la foule, avec ses femmes qui dansent avec lui. Puis, quand le roi s'arrête et s'assied, tous s'écrient : « Bayete ! » Les danses sont terminées. Malheur à celui qui oserait recommencer !

Elles n'ont plus eu lieu et ne se feront plus depuis que la puissance ngonï a été détruite.

## VII

### UMTETO, *une landsgemeinde africaine.*

Quelques jours après les danses générales, eut lieu une grande assemblée, une vraie landsgemeinde africaine. Tous les hommes du pays y furent convoqués pour discuter les affaires, présenter leurs griefs au roi et y entendre les diverses proclamations royales faites par un héraut. Cependant les affaires graves ne se discutaient que dans le Conseil privé de Goungounyane, espèce de conseil exécutif formé des chefs de famille ngonï. La dernière qui eut lieu à Mandlakazi fut des plus importantes, car le pays était, à ce moment, dans une grande effervescence, à cause de la révolte des indigènes de la province de Lourenço Marques. Naturellement, il ne me fut pas possible ni d'assister à de pareils conciliabules, ni de connaître les décisions prises dans le plus grand secret. Mais chacun savait que l'accord n'existait pas entre les conseillers de Goungounyane au sujet de l'attitude à prendre vis-à-vis des Noirs révoltés ou des Portugais qui avaient encore à ce moment un résident à Mandlakazi.



## VIII

### POLITIQUE INTÉRIEURE ET EXTÉRIEURE DE GOUNGOUNYANE.

Goungounyane, comme ses ancêtres zoulou, ne régnait que par la terreur. Comment leur était-il possible de tenir, sous leur despotisme cruel, des populations infiniment supérieures en nombre, de maintenir dans la servitude des tribus entières qui auraient pu aisément se débarrasser de leurs envahisseurs ? C'est que ces *Ba-Ngoni* étaient des politiciens africains de premier ordre qui savaient surtout mettre en pratique la devise : « diviser pour régner. » Chaque tribu conquise était généralement dispersée et placée sous la juridiction de chefs dévoués au roi grâce aux bénéfices qu'ils retiraient eux-mêmes de son système politique. Ceux qui se soumettaient d'emblée pouvaient conserver leur chef. Toutefois, celui-ci était subordonné à un chef ngoni nommé par Goungounyane pour servir d'intermédiaire entre lui et ses sujets. Massacrant sans pitié ceux qui ne voulaient pas se soumettre à son autorité despotique, il savait aussi récompenser ceux qui lui étaient dévoués et qui recevaient toujours, avec ceux qui avaient pris part au massacre, une part du pillage. La plupart des principaux chefs dits « tindhouna » s'étaient alliés à Goungounyane ou faisaient partie d'un des grands clans ngoni. C'est par l'intermédiaire de ces tindhouna disséminés dans tout son royaume que Goungounyane tenait le pays sous son autorité ; ils devaient, en général, venir habiter à Mandlakazi pendant un certain temps. Chaque adulte pouvait choisir le « ndhouna <sup>1</sup> » qu'il préférait ; s'il voulait changer de maître, pour une raison ou pour une autre, il se rendait auprès d'un autre chef pour « kondza » (faire sa soumission). C'était lui qui prenait alors en main ses affaires et le pro-

<sup>1</sup> Au singulier ndhouna, au pluriel tindhouna.



tégeait. Goungounyane avait droit de vie et de mort sur tous ses sujets; aussi ceux-ci tremblaient-ils de lui déplaire quand ils vivaient dans son voisinage. Chacun pouvait, en tout temps, se sauver à Mandlakazi et se mettre sous la protection directe du roi, mais aussi à sa merci. Goungounyane savait ainsi s'attacher ceux qui lui avaient demandé protection. Il était aussi le juge suprême de tout le pays. Presque chaque matin, il tenait sa cour de justice dans la « chibandla » où de bonne heure chaque « ndhouna » examinait d'abord avec les gens qui dépendaient de sa juridiction les cas litigieux qui n'étaient portés devant le roi que si les parties adverses ne pouvaient s'entendre ou ne se soumettaient pas au jugement de leur chef. Quand paraissait le roi, tous ces groupes s'approchaient de lui en s'inclinant et le saluant du « Bayete » ordinaire. Alors celui qui voulait plaider sa cause s'agenouillait et se mettait à parler avec volubilité en désignant le roi sous le nom de « Nkosi » (roi, chef); quand il avait fini, il regagnait sa place en disant: « Bayete. »

Les causes les plus étranges se plaidaient ainsi publiquement, mais toujours en langue « ngoni », langue officielle de la noblesse, connue de tous les hommes, tandis que les femmes et les enfants du peuple ne parlaient guère d'habitude que leur langue maternelle. Quelquefois le roi coupait court à toute discussion et prononçait un jugement sans appel. Très souvent, il ordonnait aux parties adverses de boire le « mondjo » (ordalie). (Voir tome X du *Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie: Les Ba-Ronga*, par Henri-A. Junod, § 620.) Souvent aussi on voyait s'approcher de la cour de justice des gens offrant 1 £, une chèvre ou un mouton qu'ils tenaient par la jambe et, pendant que l'animal bêlait à n'en pas finir, son propriétaire l'offrait au roi pour recevoir directement la permission de boire le « mondjo ». Les jugements de Goungounyane étaient arbitraires, il ne se souciait guère de rendre la justice d'une façon équitable; il faut dire aussi qu'il était souvent trompé par ses gens. Un de ses jugements mérite cependant d'être rapporté.

Deux des principaux du roi étaient devenus ennemis. Ils étaient voisins. L'un d'eux, voulant se débarrasser de celui qui le gênait, l'accusa d'avoir des relations illicites avec une de ses femmes; il réussit, à force de coups, à faire déclarer à cette femme qu'en effet le voisin l'avait séduite. L'accusé niait et



demanda, de guerre lasse, de passer par l'épreuve du « mondjo ». On se rendit auprès du roi pour obtenir son consentement, mais Goungounyane n'accorda pas la permission demandée. « Amenez-moi, dit-il, la coupable. » La femme fut interrogée : « Est-ce vrai ce que tu dis ? » lui demanda le roi. « Oui, cet homme a été mon mari. » « As-tu eu un enfant ? » « Oui, j'en ai un. » « Alors à qui est-il ? Qui en est le père ? Ces deux hommes ont été tes maris. Amenez cet enfant et que ces deux hommes le prennent l'un par la tête, l'autre par les pieds, pendant que l'on coupera l'enfant en deux parts. Cela fait, chacun portera sa part dans l'eau ; ils tueront ensuite une chèvre dont ils devront boire le sang : celui qui sera ivre de ce sang (sans doute parce qu'on y aurait introduit la médecine du mondjo) sera le coupable. »

Alors la mère de l'enfant commença à se lamenter en avouant qu'elle avait calomnié le voisin, parce que son mari l'avait battue jusqu'à ce qu'elle consentît à témoigner faussement contre lui.

Chose curieuse, dans un pays où les mœurs sont si relâchées, les adultères pris en flagrant délit étaient cruellement punis. La femme coupable était amenée à Mandlakazi où on lui crevait les deux yeux en lui enfonçant une pointe de fer dans chaque œil, tandis que l'homme était odieusement mutilé. Goungounyane avait toujours à sa disposition des jeunes guerriers dits « timbisi » (hyènes), hyènes humaines, en effet, chargées de massacrer les habitants des villages de ceux qui avaient été condamnés par le roi ou lui déplaisaient. Les hommes étaient tués et les femmes, les enfants réduits en esclavage.

Les esclaves étaient très nombreux dans tout le pays, mais surtout à Mandlakazi ou dans les villages avoisinants habités par les reines. On les désignait sous le nom de « tinhloko », c'est-à-dire « têtes ». Il s'agissait plutôt d'un esclavage domestique, et si les enfants arrachés à leurs parents finissaient par faire partie de la maison de leur maître, ils n'en étaient pas moins vendus à l'occasion ou donnés en règlement d'une dette. Les derniers temps du règne de Goungounyane, nous avons vu, plus d'une fois, le cœur serré, de petits enfants chassés comme du bétail, devant un guerrier revenant du massacre. Même en temps de paix, le trafic des esclaves se faisait dans tout le pays ; le plus souvent, il est vrai, entre les Noirs eux-



mêmes. Il s'agissait surtout de jeunes filles. Mais les Blancs aussi s'en mêlaient, à l'occasion. Ainsi Goungounyane, sans savoir de quoi il s'agissait, nous demanda un jour de lui traduire une lettre écrite en anglais et apportée du Transvaal par un Noir. Par cette lettre, un Européen demandait à acheter quarante jeunes filles. Goungounyane échangea un jour avec un Blanc, venu à Mandlakazi, un jeune garçon contre un cheval. Une autre fois, il donna une jeune fille à un Banian, pour obtenir un beau chien noir de race européenne.

Il arrivait très souvent à Mandlakazi des aventuriers blancs qui venaient intriguer auprès du roi, n'ayant en vue que leurs propres intérêts et s'attribuant un mandat qu'ils ne possédaient nullement. Depuis 1891, Goungounyane, qui avait signé un traité avec le gouvernement portugais, était envisagé comme étant sous le protectorat de cette puissance. Jusqu'au commencement de 1895, un résident portugais était établi auprès de Goungounyane, mais son autorité était le plus souvent méconnue; il n'avait, du reste, pas les moyens de se faire obéir. D'ailleurs tous les résidents le répétaient: il fallait prendre patience et, en attendant, Goungounyane recevait d'eux de nombreux cadeaux. Goungounyane était seul maître du pays; parmi les Blancs établis ou séjournant à Mandlakazi, il n'y avait guère que les missionnaires qui reconnussent ouvertement l'autorité portugaise. Aussi, quand nous nous sommes établi à Mandlakazi, avons-nous demandé et obtenu la permission, non seulement à Goungounyane, mais aussi au résident portugais, M. de Brehner, auquel nous nous sommes adressé en premier lieu et qui nous introduisit lui-même auprès de Goungounyane, tandis que tous les marchands banians ou autres du pays de Gaza se contentaient de s'adresser à Goungounyane auquel ils devaient payer de lourdes redevances en étoffes ou en eau-de-vie, sinon ils étaient chassés et leurs magasins pillés. Le résident portugais devait fermer les yeux et laisser faire; à peine pouvait-il adresser quelques remontrances à Goungounyane qui avait toujours des prétextes pour se justifier. Telles étaient, avant 1895, les relations de l'autorité portugaise avec le roi zoulou.

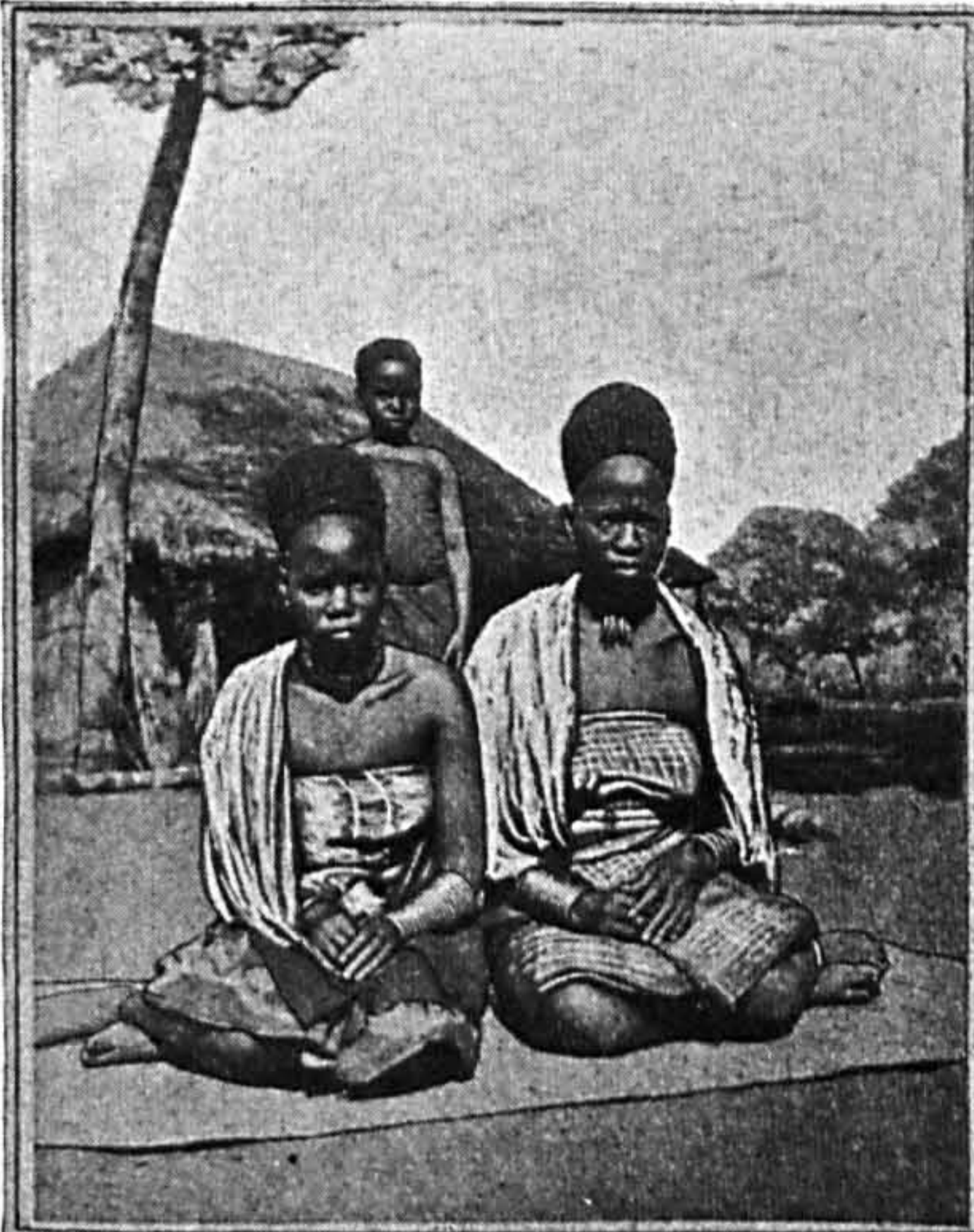
En 1894, des troubles éclatèrent à l'improviste à Lourenço Marques. La révolte s'étendit de plus en plus et bientôt il devint notoire que Goungounyane, sans prendre directement parti



pour les révoltés, les soutenait secrètement et leur promettait sa protection. Sans doute, à ce moment, il était de toute importance de ne pas pousser Goungounyane à entrer en campagne, car les troupes portugaises n'étaient pas encore arrivées à Lourenço Marques ou Inhambane. Puis, comme nous l'avons dit, une armée de 40 000 hommes venait d'être réunie à Mandlakazi même, ce qui n'était pas sans donner de graves inquiétudes au résident portugais. Il est vrai que Goungounyane ne cessait de répéter bien haut que les Blancs, les Portugais, étaient ses pères et qu'il ne voudrait jamais se battre avec eux. Nous croyons qu'il était sincère, mais toute sa politique était tellement fausse, absurde, à double jeu, qu'il était difficile de se rendre compte de ses vrais sentiments. Il alla même jusqu'à envoyer son armée de l'autre côté du Nkomati, dans un territoire soumis à la juridiction directe du gouvernement portugais « pour y chercher, disait-il, les bœufs qui avaient appartenu autrefois à son père ». Du côté de la province de Lourenço Marques la révolte semblait tantôt s'étendre et s'affermir, tantôt tirer à sa fin. Il n'y avait aucun doute, Goungounyane, en laissant la porte de son pays ouverte aux chefs révoltés, en leur promettant son secours, les engageait par là même à prolonger la résistance, car, à un moment donné, pressés par les troupes portugaises et leurs alliés noirs, ils auraient été prêts à faire leur soumission. Il aurait certainement suffi qu'à ce moment-là Goungounyane les engageât à se rendre pour que les troubles prissent fin.

Revenant à cette époque d'Inhambane et apprenant ce qui en était par mon ami M. H. Junod, missionnaire à Lourenço Marques, nous profitâmes d'une occasion favorable pour faire comprendre à Goungounyane qu'il devait engager les chefs révoltés à se soumettre. C'est à cette occasion et dans cette intention qu'il nous envoya à Lourenço Marques auprès du commissaire royal. Nous n'avions pas de mandat précis de Goungounyane, mais il nous avait déclaré positivement qu'il désirait la paix et qu'il était prêt à agir sur les chefs révoltés pour qu'ils « écoutassent les paroles des Blancs ». Nous nous flattions de pouvoir, par notre intervention, contribuer à faire cesser la guerre et l'empêcher de s'étendre dans tout le pays. N'étions-nous pas dans notre rôle de missionnaire ? Nous le croyions et, en tout cas, nous avions les meilleures intentions et





Reines Ngoui



Reines Ngoui

Femmes de Gungunyane



le roi Gungunyane



Gadidi, fils héritier de Gungunyane







nous agissions en toute sincérité. Malheureusement, nous arrivâmes à Lourenço Marques un jour après que l'ultimatum du gouvernement portugais avait été remis à M. le conseiller d'Almeida qui devait se rendre à Mandlakazi par Inhambane et déclarer officiellement la guerre à Goungounyane s'il n'acceptait pas les conditions de son gouvernement. Parmi ces conditions, la première était que Goungounyane devait lui-même s'emparer des chefs rebelles auxquels il avait donné asile et les livrer aux autorités portugaises.

Mis au courant de la situation par le commissaire royal qui nous témoigna la plus grande confiance, il nous fut impossible de lui promettre, comme il nous le demanda, de presser Goungounyane de s'emparer traîtreusement des chefs qu'il avait pris sous sa protection ; notre conscience ne nous le permettait pas. Ce n'était pas là le rôle d'un missionnaire, mais nous reconnaissons que Goungounyane n'avait pas le droit de recevoir dans son pays ceux qui étaient en guerre avec le gouvernement portugais et qu'il devait cesser de les protéger en leur déclarant qu'il ne pourrait plus leur donner asile.

Malgré notre refus, le commissaire royal continua à nous témoigner tant de confiance, confiance que nous méritions certainement, qu'il paya pour nous et nos jeunes gens notre passage de Lourenço Marques à Inhambane, afin que nous pussions rejoindre M. d'Almeida et au besoin nous mettre à sa disposition.

Bref, nous arrivâmes à Mandlakazi bien avant l'ultimatum, mais ~~pas~~ sans avoir vu M. d'Almeida. Nous n'avions aucun message à rapporter à Goungounyane de la part du commissaire royal et nous étions lié par notre promesse de ne rien laisser transpirer de ce que nous connaissions. Qu'en résultait-il ? Goungounyane, ou du moins plusieurs de ses principaux, commencèrent à nous suspecter, nous l'avons su plus tard. Nous observâmes strictement la plus grande neutralité, ne nous occupant que du soin de nos nombreux malades et de notre œuvre missionnaire. Sans nous en douter, nous étions aussi soupçonné du côté portugais et cependant, jusqu'au dernier moment, nous entretenîmes, avec les autorités portugaises, les rapports les plus cordiaux, ce qui ne contribua pas peu, nous en sommes sûr, à éveiller la méfiance des Noirs. Comme médecin, nous avons donné constamment nos soins aux résidents



ou aux troupes portugaises qui avaient accompagné M. d'Almeida. Goungounyane finit par accepter toutes les conditions de l'ultimatum, excepté l'obligation de livrer lui-même les chefs révoltés. Il répondit : « Venez, les prendre vous-mêmes ! »

Immédiatement, nos opinions étant connues, nous fûmes soupçonné d'avoir conseillé Goungounyane, qui nous avait constamment tenu à l'écart pendant les pourparlers qu'il entretenait avec les représentants du gouvernement portugais. C'est tôt après que nous reçûmes *l'autorisation écrite, officielle, à deux reprises différentes*, de rester à notre poste de missionnaire, comme nous l'avions demandé, espérant toujours que les affaires finiraient par s'arranger. De plus, nous croyions avoir la complète confiance du gouvernement comme Messieurs les représentants portugais nous l'avaient déclaré de vive voix et officiellement par écrit. Même M. le conseiller d'Almeida nous déclara que son gouvernement était en somme content que nous restions à Mandlakazi parce que, à un moment donné, *il pourrait avoir besoin de nous*.

Nous n'avions donc à tenir compte que des intérêts de notre mission et de notre devoir de médecin et de missionnaire. Abandonner Mandlakazi, sans y être forcé, c'était, selon nous, perdre tous les fruits de notre travail missionnaire, c'était livrer au pillage notre station, c'était aussi perdre la confiance que nous cherchions à témoigner à Goungounyane en lui prouvant que nous, missionnaires, nous ne nous occupions pas de questions politiques.

C'est à cette époque qu'arriva un jour inopinément chez nous un Blanc, M. de V., Français d'origine, ancien officier, qui finit, dans des circonstances trop longues à relater ici, par nous mettre au courant de ce qu'il était venu faire à Mandlakazi. Il s'agissait, ni plus ni moins, d'obtenir de Goungounyane des troupes pour s'emparer de la ville de Lourenço Marques. Ses plans étaient faits, il était sûr du succès, mais il fallait obtenir le consentement de Goungounyane et lui faire comprendre les avantages qu'il en retirerait. Naturellement la ville ne serait pas restée entre les mains du chef ngoni, mais il aurait reçu (?) tous les territoires qu'il aurait réclamés, ainsi qu'une indemnité de guerre considérable. Malheureusement pour M. de V., il ne connaissait ni la langue, ni les habitudes des natifs et il ne réussit pas à se faire comprendre. C'est alors



qu'il s'adressa à nous, nous faisant les plus belles promesses et cherchant à nous démontrer que la réalisation de ses plans serait, après tout, un bénéfice pour tous. Nous refusâmes catégoriquement de lui servir d'interprète, car nous comprenions trop bien notre devoir et notre position de missionnaire pour donner la main à de pareilles manœuvres. Ce fait seul, et nous pourrions fournir des preuves de son exactitude, ne serait-il pas suffisant pour prouver la correction de notre conduite ?

## VIII

### FIN DU RÈGNE DE GOUNGOUNYANE. SA CHUTE, SON EXIL.

Jusqu'en octobre 1895, Goungounyane avait gardé constamment à Mandlakazi une armée de 20 à 40 000 hommes. Il continuait à déclarer qu'il ne se battrait pas avec les Blancs et qu'il ne comprenait pas pourquoi ceux-ci voulaient le tuer puisqu'il « restait assis ». En attendant, Nwamantibyana, un des chefs révoltés, était venu lui-même faire sa soumission complète au roi et se mettre sous sa protection directe. Goungounyane lui déclara qu'il « mourrait avec lui ». Il ne pensait pas si bien prophétiser et ne se doutait guère de ce qui allait lui arriver.

Un parti, de plus en plus puissant parmi les conseillers de Goungounyane, voulait que le roi livrât « ce chien », comme il désignait Nwamantibyana (les deux dernières syllabes de ce nom signifient chien). Le roi, appuyé par le parti des jeunes, persistait dans son refus. Encore au dernier moment, comme on me l'affirmait du côté portugais, la mère de Goungounyane faisait dire secrètement au poste portugais de Chikomé qu'on ne désespérait pas de décider le roi à accepter toutes les clauses de l'ultimatum. L'armée, affamée, était impatiente d'être licenciée et, en somme, personne ne se souciait de se mesurer avec les Blancs. En secret, le peuple, opprimé depuis longtemps, désirait la chute de Goungounyane et des Ba-Ngoni. Une dernière fois le roi envoya son armée massacrer



des Ba-Tchopi et nous nous souvenons encore avec tristesse des petits enfants enlevés à leurs parents, qui arrivaient à Mandlakazi chassés devant les guerriers comme un vil bétail.

Tôt après, l'armée entière fut licenciée : il ne resta plus aucune troupe à Mandlakazi et pourtant, à six heures de là, il y avait un poste portugais avec des troupes blanches et indigènes. On disait bien qu'une armée beaucoup plus forte allait être rappelée pour attaquer, cette fois-ci, les Blancs eux-mêmes. Mais le fait que Goungounyane licenciait son armée en de semblables circonstances, caractérise bien l'imprévoyance des Noirs. Le roi comptait sans doute sur la mauvaise saison qui était à la porte ou sur les forêts qui séparaient sa résidence du poste de Chikomé, mais le moment était venu pour les Portugais de s'emparer de Mandlakazi.

Le 5 novembre, des Noirs venaient annoncer à Goungounyane qu'une troupe d'indigènes avec trois Blancs brûlait les villages et s'avancait du côté de Mandlakazi. Une panique indescriptible s'empara des femmes du roi et, de tous côtés, partaient des bandes de fuyards chassant devant eux leurs troupeaux. Nous allions fatalement, en cas d'attaque de Mandlakazi, être pris entre deux feux, grâce à la position de notre village. Nous décidâmes d'envoyer femme et enfants en dehors du théâtre des opérations, à quelques kilomètres de Mandlakazi, mais nous-même nous restâmes à notre poste avec deux garçons noirs, attendant les événements. En somme, personne ne savait au juste quelle était la composition des troupes portugaises. Les espions de Goungounyane n'osaient pas s'en approcher suffisamment pour s'en rendre compte. Le roi avait envoyé, dans la direction de Bilène, des messagers pour appeler une nouvelle armée. Mais il avait beau faire dire à ses gens qu'il les battrait ou les tuerait s'ils ne venaient pas immédiatement, personne ne répondit à son appel.

Le 7 novembre, de grand matin, nous fûmes réveillé en sursaut par une fusillade nourrie qui ne dura que quelques minutes. Les gens que Goungounyane avait pu réunir avaient, paraît-il, attaqué les troupes portugaises qui étaient retranchées et se trouvaient composées, nous l'apprîmes plus tard, de 300 soldats blancs et de près de 3000 alliés noirs armés de fusils. La petite troupe de Goungounyane fut criblée par les mitrailleuses et les décharges des fusils à répétition au moment où



elle donnait l'assaut. Pendant ce temps, le roi s'était retiré dans la forêt et, au moment où l'attaque devait avoir lieu, le médecin de l'armée l'aspergeait d'une médecine destinée sans doute à donner la victoire à sa troupe. Il revint à Mandlakazi pour y retrouver les débris de son armée. Le soir, il nous appela pour soigner les blessés qui avaient réussi à se traîner jusqu'à Mandlakazi. Mais nous ne pouvions ni les soigner en restant près du roi, ni même sur notre station. Nous attendions une petite voiture à deux roues que M<sup>me</sup> Liengme devait nous renvoyer. Nous n'avions d'elle aucune nouvelle et nous savions qu'un de nos enfants, un bébé de quelques mois, était malade. Il me fallait cette voiture pour conduire blessés et objets de pansement loin du théâtre du combat, car, d'un moment à l'autre, nous pouvions voir la lutte recommencer. Aussi, les premiers soins donnés aux blessés, nous partîmes à leur recherche comptant bien les retrouver le même jour. Ce ne fut pas le cas et, malgré nous, obligé par les pénibles circonstances où nous nous trouvions, il fallut nous absenter plusieurs jours. Pendant ce temps, Mandlakazi fut pris, brûlé et le roi obligé de s'enfuir. Les fuyards racontèrent que les troupes portugaises étaient campées dans notre propre village. Nous avions eu soin de laisser bien en vue une lettre à l'adresse du commandant des troupes portugaises pour lui expliquer pourquoi nous partions et lui annoncer notre prochain retour. Apprenant ce qui s'était passé et sûr que notre station serait respectée, nous décidâmes de conduire M<sup>me</sup> Liengme et les enfants à Antioka et de revenir nous-même à notre station prendre soin de nos affaires. Quand nous voulûmes le faire, muni d'une lettre de recommandation d'un officier portugais du poste de Kocène, nous apprîmes en route que notre station avait été mise à sac sur l'ordre du commandant portugais. Nous ne pouvions le croire, mais il fallut nous rendre à la triste réalité.

Il serait trop long de raconter ici toutes les accusations qui furent lancées contre nous et les injustices dont nous avons été l'objet. Qu'il nous suffise de dire qu'aujourd'hui la seule accusation (d'après les récits publiés dans le livre de M. le commissaire royal Ennès) qui subsiste encore contre nous, c'est que le capitaine d'Albuquerque, qui était à la tête des troupes portugaises, a déclaré qu'il avait trouvé, dans notre maison, une grande quantité de munitions de guerre qu'il aurait vu sauter



(sic). Or, nous le déclarons sur l'honneur, nous n'avions que des douilles vides en carton pour notre fusil de chasse et six à dix cartouches d'un fusil Martini Henry que nous avons eu autrefois entre les mains. Sont-ce là des munitions de guerre ?

Encore quelques mots sur la fin du règne de Goungounyane. Chassé de Mandlakazi, il alla s'établir près du Limpopo, à Mohambi, et y réunit une armée peu importante. Alors le vieux Nwandjobo, l'ancien chef de l'armée de Bilène, se fit, dit-on, transporter auprès du roi pour lui dire : « Tu le vois ! ton pays est dans le malheur ; tu es chassé de ton village à cause de ces étrangers que tu veux protéger (les deux chefs Mahazoule et Nwamantibyana). A quoi cela t'a-t-il servi de refuser de les livrer aux Blancs ? Maintenant, nous te déclarons, nous les vieux, que nous ne te suivrons plus. » Cette fois Goungounyane, pressé de tous côtés, croyant qu'il en était encore temps, envoya une troupe armée pour s'emparer de Nwamantibyana dans un guet-apens et le livrer aux autorités portugaises. Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis la prise de Mandlakazi. Le capitaine d'Albuquerque quitta alors la province d'Inhambane et pénétra dans le pays de Bilène par le Limpopo au moyen d'un petit steamer. Nous ne savons exactement ce qui s'est passé, puisque nous avons quitté le pays, mais les Noirs racontèrent que Goungounyane aurait envoyé son propre fils Godidi avec des présents faire sa soumission aux Blancs. Godidi et son escorte furent garrottés et quarante Blancs, accompagnés d'une armée d'indigènes et de chefs qui avaient abandonné Goungounyane, vinrent cerner le village de Tshayameti où le roi s'était rendu afin d'offrir des sacrifices aux mânes de son grand-père Manoukhosi enterré là. Le roi, comprenant ce qui allait lui arriver, saisit son fusil, voulant tirer sur les Blancs qui s'avançaient vers sa hutte et lui ordonnaient de sortir, mais ses femmes se jetèrent sur lui pour l'en empêcher. Obligé de sortir, on voulut le lier, mais il demanda qu'on ne le fit pas, déclarant qu'il se laisserait conduire sans résistance. Le roi prisonnier, trois de ses principaux, accusés de lui avoir conseillé de ne pas livrer les chefs rebelles, furent dépouillés de leurs vêtements, liés à l'enceinte du village et fusillés séance tenante. On allait encore fusiller un oncle du roi, quand celui-ci demanda à être tué à sa place. Le capitaine d'Albuquerque



consentit alors à ne pas fusiller le frère de Mozila, à la condition que Goungounyane payât immédiatement pour lui une rançon. Puis on permit au roi de choisir trois de ses femmes, et suivi encore par son oncle et un jeune esclave, il fut emmené prisonnier sur le petit steamer portugais, suivi de ses anciens sujets qui l'avaient acclamé si souvent, mais qui alors se moquaient de lui, lui criant : « Où vas-tu, Mongoni au gros ventre ? Où vas-tu, toi qui prenais nos poules et nos bœufs ? Tu vas passer la mer et tu ne reviendras plus. »

Goungounyane fut amené à Lourenço Marques et à Lisbonne où on le promena dans les rues comme un trophée de guerre. Puis il fut envoyé en exil aux îles Açores où il est encore.

Ainsi finit la puissance du dernier potentat du Sud de l'Afrique.

---



SOUVENIR D'UNE EXCURSION

A LA

CASCADE DE LA MALETSUNYANE

(PAYS DES BA-SOUTO)

Par FRÉDÉRIC CHRISTOL, *missionnaire à Hermon.*

---

Juillet 1899.

C'est du Lessouto ou Basutoland, comme disent les Anglais, que nous partons pour une course dans les montagnes qui bornent notre horizon du côté du levant et que les cartes indiquent tour à tour sous les noms de Drakensberg et Kouatlamba, mais que les indigènes désignent tout simplement du nom de *Malouti*, c'est-à-dire chaîne de montagnes. Notre but est d'aller voir la cascade de la Maletsunyane, qu'on vient pour ainsi dire de découvrir. Comment sommes-nous restés jusqu'à présent sans en entendre parler? Mystère !... Peu de Blancs l'ont visitée encore, quant aux indigènes qui l'ont vue, ils n'en parlent jamais qu'à grand renfort de qualificatifs plus ampoulés les uns que les autres.

Il serait peut-être convenable d'ouvrir ici une parenthèse pour dire quelques mots du Lessouto. Mais comme le *Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie* en a déjà et à plusieurs reprises parlé à ses lecteurs, je ne donnerai pas de nombreux détails.

Ce pays, qui est situé au Nord-Est de la Colonie du Cap et au





CASCADE DE LA MALETSUNYANE (BASUTOLAND).







Sud de l'État libre d'Orange, est entre le 25° et le 27° de longitude Est de Paris; il est coupé par le 29° de latitude Sud. Il a à peu près la superficie de la Belgique, compte environ 250 000 habitants et est sous le protectorat anglais depuis 1868, pour le plus grand avantage de la population. Des missionnaires protestants français, ainsi que plusieurs Suisses des plus qualifiés, y travaillent depuis 1833<sup>1</sup>. Leur œuvre missionnaire va grandissant et se développe tous les jours davantage, aussi bien au point de vue moral qu'au point de vue intellectuel.

Le paganisme vit encore, mais il a du plomb dans l'aile; la polygamie règne également; le mariage *Ka diklvorno* aussi, c'est-à-dire l'échange d'une jeune fille contre un certain nombre de têtes de bétail. Le costume du pays, qui était des plus simples, disparaît maintenant; il est remplacé par les étoffes de Manchester qu'on se procure plus aisément que des peaux de bêtes sauvages; cependant le beau sexe trouve encore beaucoup de charme à s'enduire d'ocre rouge après s'être préalablement frotté de graisse.

Après ces quelques mots d'introduction, continuons notre route. Nous quittons la station missionnaire d'Hermon, située sur la frontière de l'État libre d'Orange, pour arriver quelques heures après à celle de Morija, où nous rejoignons nos compagnons de voyage et où nous faisons nos derniers préparatifs.

A cette occasion, nous constatons la supériorité — d'aucuns diraient peut-être l'infériorité — du Blanc sur le Noir.

L'Européen se charge, lui et sa bête, de manteaux plus ou moins imperméables, de vêtements de rechange, sans oublier un fusil, l'indispensable jumelle et l'appareil photographique aussi portatif qu'instantané, outre les couvertures et les provisions qui constituent au moins la charge d'un second cheval. L'indigène, une fois à cheval, sa couverture sur le dos, s'en va sans souci, à Kuruman, ou sur les bords du Limpopo, sachant que, tant que la terre ne lui manquera pas, il trouvera une place où coucher et que partout où il rencontrera des Noirs il

<sup>1</sup> La dernière statistique indique le chiffre de 10 098 membres d'Eglise, plus 5169 catéchumènes; les 150 écoles de la mission comptent exactement 9000 élèves.



aura quelque chose à se mettre sous la dent. De plus, il se rappelle le proverbe de son pays : *Maeti o ya noha* — le voyageur mange des serpents, — c'est-à-dire se contente de tout.

L'affreux sentier qui nous conduit au sommet de la montagne de Mankhorane qui domine Morija, nous empêche de rien voir du beau panorama qui s'étend à nos pieds, car nous avons assez à faire à suivre le susdit sentier ; plusieurs fois même il nous faut mettre pied à terre et laisser nos coursiers se débrouiller comme ils peuvent, tandis que nous sautons d'une pierre à l'autre. Si le chemin est si mauvais au début, que sera-t-il plus loin ? C'est la seule pensée qui nous préoccupe en ce moment. Eh bien ! nous nous trompions ; dans les montagnes, le chemin est tout à fait acceptable ; la route du Simplon est sans doute meilleure, mais néanmoins celle-ci, par un temps sec, peut aussi bien être recommandée aux personnes nerveuses qu'à celles qui ne le sont point.

A force de mettre un pied devant l'autre, nous arrivons au sommet de la montagne et pouvons galoper à notre aise sur le plateau. Nous jouissons d'autant plus de cet avantage que, pour parler comme les Ba-Souto, « le ciel est vert », ce qui signifie tout bonnement qu'il est bleu. Nous jouissons ainsi de l'idéal recherché avec tant d'insistance par l'Anglais du « Col d'Anterne » ; « il n'y avé pas iune iunique niuage ! »

Après seulement cinq heures de marche, nous atteignons un endroit nommé « Setleketseng » où nous trouvons une caverne des plus confortables. Nous nous y installons de notre mieux et chacun contribue au bien-être général. Les uns vont à la recherche du seul combustible en usage dans le pays et qu'on trouve partout où il y a du bétail, les autres vont « cueillir de l'eau », qu'en français on va seulement puiser.

Nous repartons à la pointe du jour. A part deux ou trois haltes, nous chevauchons tout le jour, côtoyant parfois des précipices capables de donner le vertige à tous les amoureux de la tour Eiffel. Le clou d'or de la journée est le panorama splendide qui s'offre à nos regards quand nous atteignons *le lekralo la Mashudu*, le col des Voleurs ! le nom est peu rassurant, mais l'horizon de montagnes qui se déploie devant nous ne nous fait pas moins pousser des cris d'admiration.

Le soir, nous campons près d'un cours d'eau entouré d'arbres, ce qui nous procure l'avantage très rare de faire quel-



ques bonnes flambées pour égayer notre campement solitaire.

Le lendemain, de très bonne heure, nous sommes de nouveau à cheval, pleins d'entrain à la pensée d'atteindre le but de notre voyage. Le chasseur de notre troupe éprouve une bien pénible émotion, car devant lui, comme pour le narguer, passe un troupeau d'antilopes.

Notre Nemrod avait bien son fusil, mais la cartouchière était à l'arrière-garde !

Enfin, vers le milieu du jour, nous arrivons à la *Letsunyane* que nous traversons joyeusement, nous disant que sa mère la *Maletsunyane* ne devait pas être loin. En effet, il faut tourner *Thaba-Patsoa*, la Montagne grise, passer le Col de Noël et là-bas, dans le fond, apparaissent quelques huttes, les premières que nous voyons depuis vingt-quatre heures ; la cascade est dans ces parages. Nous sommes sur le territoire du chef Motata ; son village a piteuse mine et ne rappelle en rien les hôtels et pensions bourgeoises suisses, mais on nous y reçoit avec tant d'amabilité et de bonne grâce, qu'à nos yeux il prend vite un aspect plus riant.

On nous apporte un beau mouton, un pot de *mafi* (lait caillé), un autre de *liting*, sorte de bière faite avec du sorgho. On doit, nous semble-t-il, vivre bien tranquille dans ce coin retiré ; les questionssociales et politiques qui troublent notre époque n'arrivent pas jusqu'ici. Mais cette quiétude est bien factice, car les gens de Motata se demandent s'ils pourront continuer à vivre ici : les chacals portent la désolation parmi leurs poules et les panthères font la guerre à leurs moutons, à leurs chèvres et à leurs poulains.

Presque tout le village nous accompagne à la cascade, du moins à l'endroit que les indigènes désignent sous le nom de *Diheleng*, quelque chose comme *Enfer*, et là, nous nous arrêtons muets de surprise et d'admiration.

La rivière de la Maletsunyane, qui, jusque-là, chemine paisiblement dans une vallée resserrée, fait brusquement un saut vertigineux. L'un de nous, l'excellent docteur E. G., avait visité les chutes du Niagara et avouait que la cataracte que nous avions sous les yeux le surprenait davantage.

Le paysage environnant est des plus saisissants ; l'aspect sauvage de la vallée du Cédron, entre le couvent de Mar Saba et la mer Morte, est presque riant en comparaison de ces amas



prodigieux de rochers ou de ces gorges dénudées dont les parois s'élèvent peut-être à plus de 300 mètres. Nous avons tenu à savoir la hauteur exacte de notre cascade; on est si facilement disposé à exagérer ce que l'on admire. Le docteur se dévoue; il avait préparé et même mesuré avec soin, dans cette intention, à Morija, un gros peloton de cordelette. Une corde autour des reins, quatre bras vigoureux le retenant, il se couche sur le bord de l'abîme et déroule sa ficelle tout comme s'il était chez lui; il peut même suivre la petite boule blanche qui forme contre-poids jusqu'au moment où elle atteint la surface du lac dans lequel se termine la chute. D'en bas quelques-uns d'entre nous essayent de lui faire des signes... Nous avons obtenu ainsi 621 pieds anglais, soit près de 190 mètres.

Descendre dans cet abîme n'est pas facile, les abords du lac d'Averne, l'entrée des enfers des poètes antiques sont autrement agréables que ceux-ci. La pente est des plus raides, le terrain se dérobe sous les pieds et les orties et autres plantes piquantes abondent, prêtes à recevoir les voyageurs. Il s'agit de ne pas se laisser distraire par le décor si merveilleux qui s'étend devant nous.

A droite, c'est la rivière qui continue sa route vers le fleuve Orange. Elle semble fatiguée du saut prodigieux qu'elle vient de faire; elle se perd derrière des rochers, disparaît derrière des broussailles.

A gauche, la cascade se montre dans toute sa gloire; elle forme comme une colonne de neige se détachant sur une paroi de rochers noircis par l'humidité. Le vent se joue dans cette blancheur et la fait onduler sans pouvoir la briser. Le vacarme assourdissant de la chute nous semble accompagner dignement notre admiration, et, disons-le, notre émotion, ce que comprendront tous ceux qui, comme dit quelque part Calvin, « prennent plaisir aux œuvres de Dieu, qui se présentent devant nos yeux en ce beau et excellent théâtre du monde. »

Le voyage de retour nous paraît aisé: quand on revient de si loin, trois jours à cheval dans les montagnes ne font pas peur; et si nous n'avons pas eu d'aventures marquantes, nous pouvons dire à tous les amateurs d'excursions et aux membres de clubs plus ou moins alpins, qu'on se le dise: La cascade de la Maletsunyane est digne de figurer dans le programme des touristes de l'Ancien comme du Nouveau Monde!



# ESQUISSE

SUR

## L'ART CHEZ LES NÈGRES DU SUD DE L'AFRIQUE

Par FRÉDÉRIC CHRISTOL, *missionnaire à Hermon.*

---

Août 1899.

Voilà un sujet qui exigerait un grand développement et une abondance de documents qui nous font malheureusement défaut.

Nous voulons cependant essayer de l'esquisser, car quelques lignes et des plus sommaires peuvent parfois donner une idée suffisante de la question que l'on voudrait examiner. Tout d'abord, nous pouvons, en commençant, répéter avec l'éminent écrivain russe : « Le besoin des jouissances artistiques et le culte de l'art existent en chaque créature humaine quelles que soient sa race et sa sphère<sup>1</sup>. »

On s'occupe beaucoup, et à juste titre, des races humaines placées en dehors de notre civilisation ; on a publié déjà de nombreux ouvrages sur leur linguistique et réalisé dans ce domaine de nombreuses découvertes.

Le folklore nous a fait aussi de curieuses révélations et qui sait ce que l'ethnographie pourra encore nous apprendre ? Les aptitudes artistiques des races primitives sont également intéressantes à étudier.

<sup>1</sup> *Pensées de Tolstoï.* Paris, 1888.



Tout de suite la pensée de nègres artistes, de nègres éclectiques et ferrés en archéologie pourrait s'éveiller chez qui n'a jamais visité un musée missionnaire ou une galerie ethnographique.

Mais on peut être artiste de bien des manières, et souvent on l'est d'autant plus qu'on l'ignore soi-même. Nous voudrions montrer par quelques exemples que les nègres ont des goûts artistiques, et que « parmi les instincts inhérents à l'homme, figure chez eux, comme chez nous, celui de reproduire par le dessin ce qu'ils voient<sup>1</sup>. »

Sans doute ce qu'exécutent ces Noirs ne vaut pas, comme *métier*, les œuvres d'art figurant dans nos salons annuels.

Mais qui sait si, en observant bien, on ne trouverait pas plus d'originalité, moins de principes d'école, mais plus de liberté d'imagination et d'esprit.

Sans remonter tout à fait au déluge, de tout temps nous trouvons des traces d'efforts artistiques ; les objets ornés de grafitti, trouvés dans la caverne de la Madeleine, nous renseignent suffisamment sur l'instinct artistique qui poussait nos ancêtres à orner leur hache de guerre ou le bâton de commandement de leur chef.

Mais si l'art est né du besoin de l'homme de communiquer avec son prochain, il a sans doute commencé par l'écriture, comme le démontrent pleinement les caractères hiéroglyphiques de l'antique Égypte ou les signes étranges de l'écriture chinoise.

Encore actuellement les Indiens pratiquent une sorte d'écriture où le dessin tient une place prépondérante ; dans le Namaqualand, au Nord-Ouest de la colonie du Cap, certaines inscriptions bizarres gravées sur des rochers sont apparemment de la même nature.

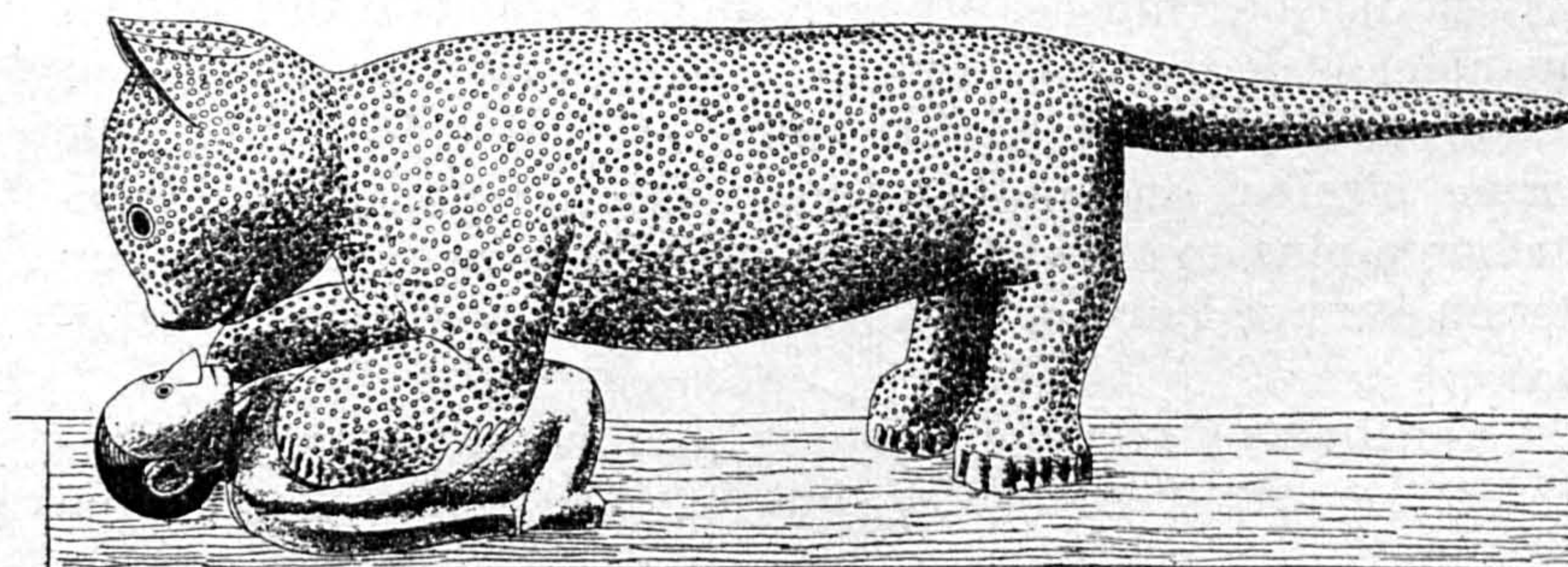
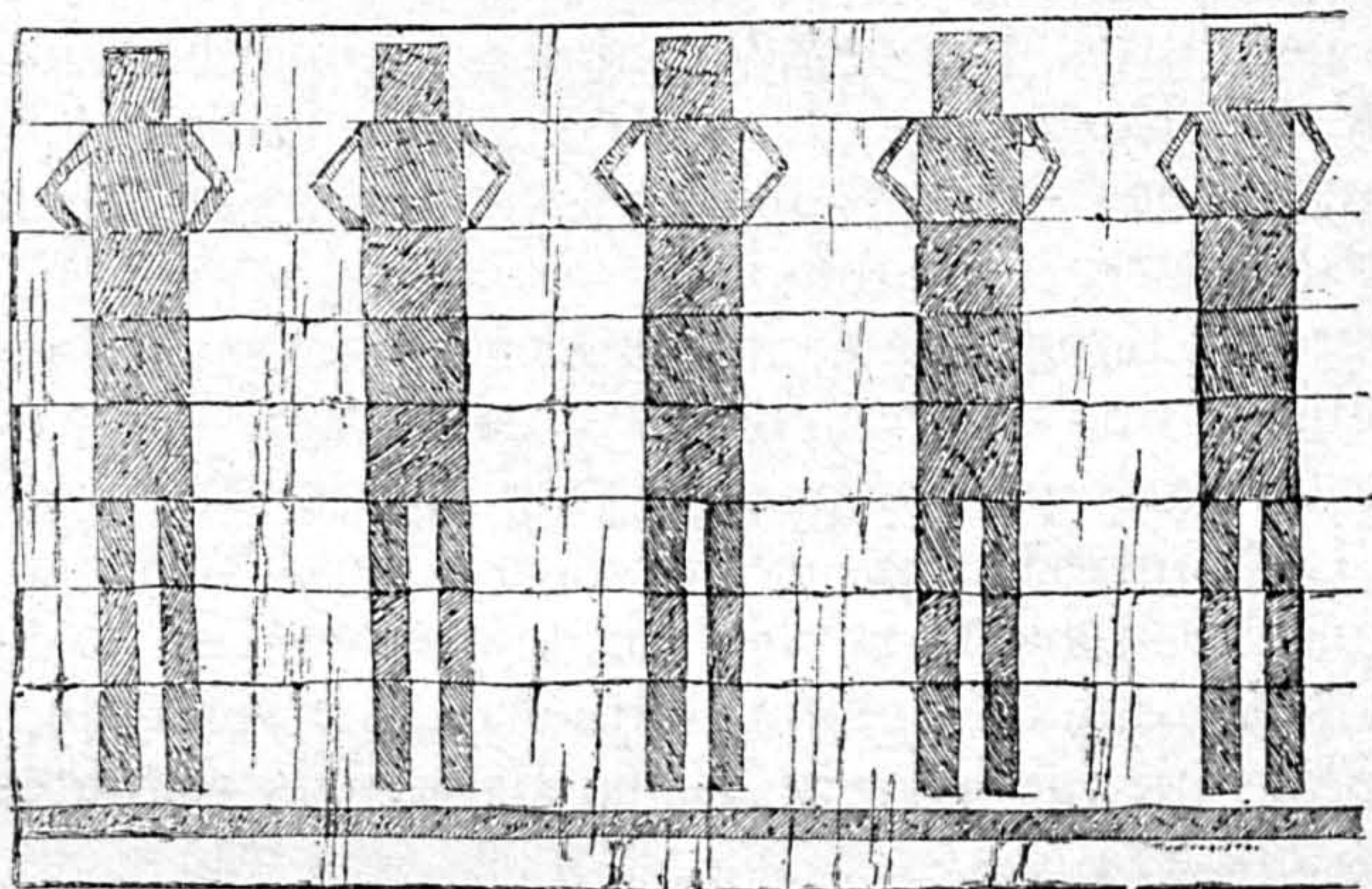
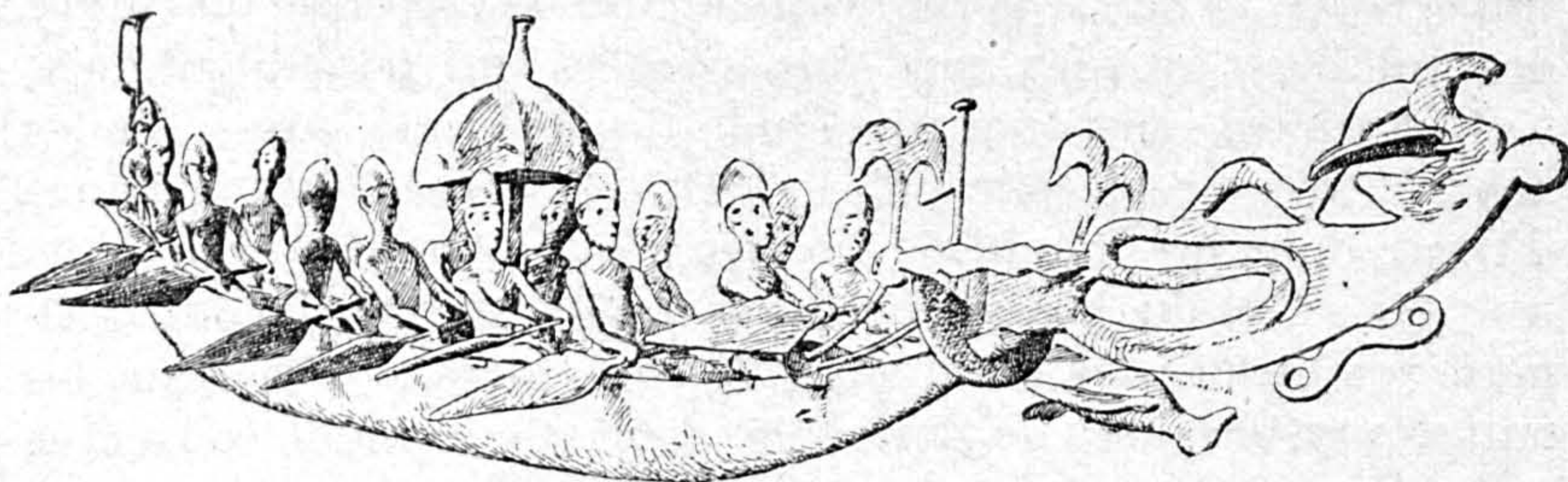
Puis, d'un autre côté, l'homme qui

....passe sans laisser même  
Son ombre sur le mur,

ayant le désir inné de laisser après lui une trace durable de son activité est devenu, par là-même, artiste en fixant, par exemple,

<sup>1</sup> *Histoire de l'écriture dans l'antiquité*, par M. Ph. Berger, 1892.





PRODUIT DE L'ART DES NÈGRES D'AFRIQUE.



le souvenir d'une guerre avec la tribu voisine ou d'une chasse importante; et de l'Algérie jusqu'au Sud de l'Afrique on trouve des intailles gravées sur des rochers qui pourraient déjà, à elles seules, constituer une étude des plus curieuses. Telles sont, entre autres, celles d'Aïn Sefra, au Sud de la province d'Oran, dont les moulages non encore classés figurent dans une des salles du beau Musée des antiquités nationales d'Algérie; ou encore les fragments de sculptures trouvés dans les ruines mystérieuses de Zimbabié, si précieusement conservés au musée du Cap.

C'est sans doute ce désir qui a guidé les Bushmen dont j'avais l'avantage de parler au tome IX du *Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie*.

Leurs peintures, disions-nous, datent probablement d'avant l'arrivée des Européens dans la contrée. Elles sont polychromes: rouges, jaunes, blanches et noires et dénotent un sens artistique remarquable.

Le nègre du Congo qui sculptait la cuillère si curieuse dont nous donnons une reproduction, voulait fixer, sans doute, le souvenir du palanquin entrevu le jour où un Blanc parcourait le pays. Le Zambézien qui avait un fragment d'ivoire ne trouva pas de manière plus digne de l'employer que d'en tailler avec soin et amour deux éléphants qui ornaient son épingle et en même temps lui rappelaient les pachydermes redoutés et recherchés tout à la fois.

Loin de nous copier ce qu'ils ne font que trop dans d'autres domaines, ce sont les nègres d'une tribu ignorée du commun des mortels qui contribueront, à leur insu, cela va sans dire, au progrès de l'art industriel dans nos pays civilisés!

C'est dans les musées ethnographiques que l'on va chercher quelquefois de nouvelles idées et des formules, peut-être pour renouveler en quelque sorte notre art industriel. C'est telle forme bizarre, quelque ornement assez inattendu qui contribuera plus ou moins à donner une apparence inédite ou un dessin étrange à une étoffe à la mode ou à une tapisserie originale.

La hache de fabrication haoussa qui figure au Musée du Trocadéro est certainement des plus ingénieuses et dénote une imagination très éveillée.

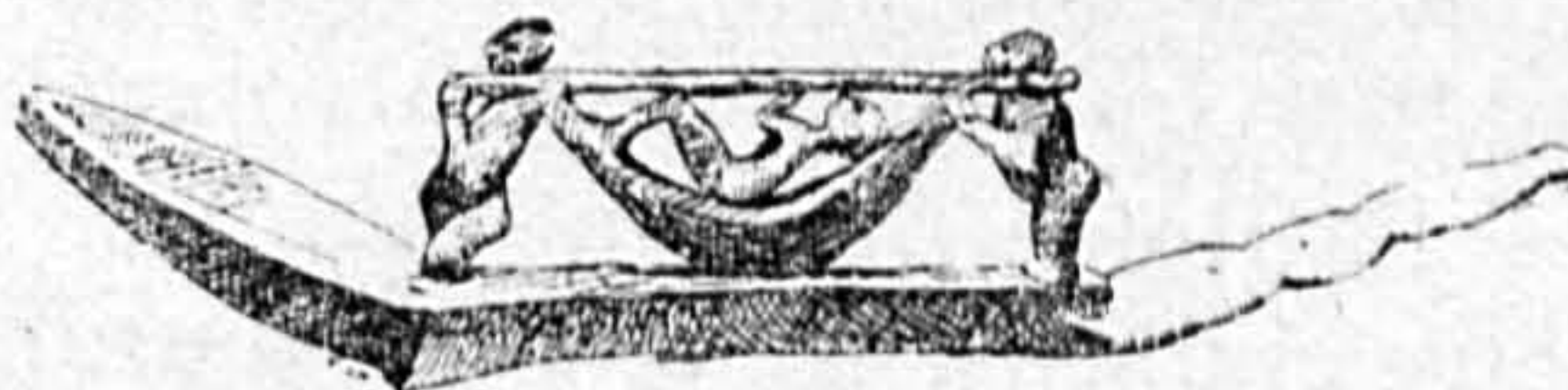
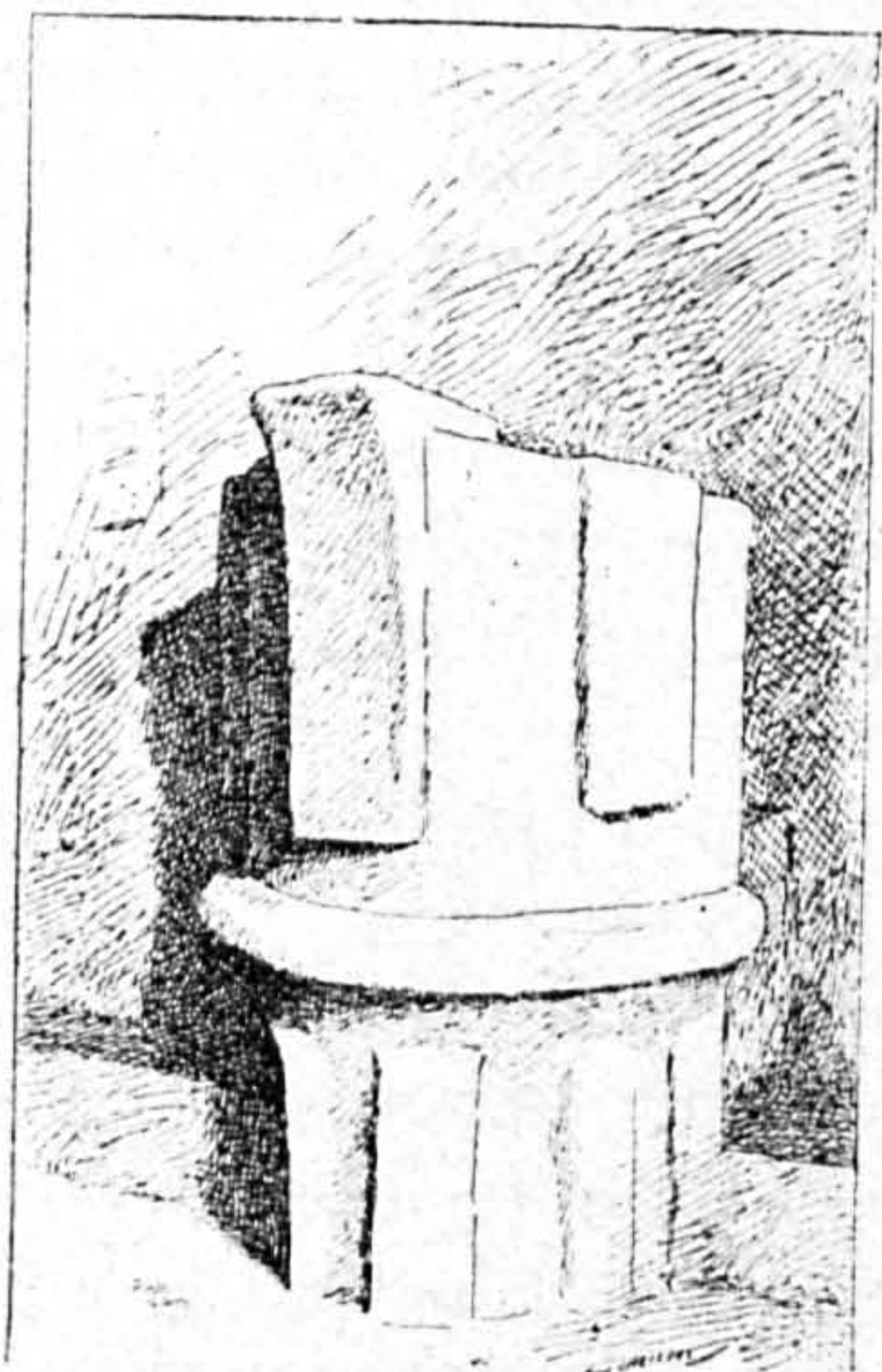
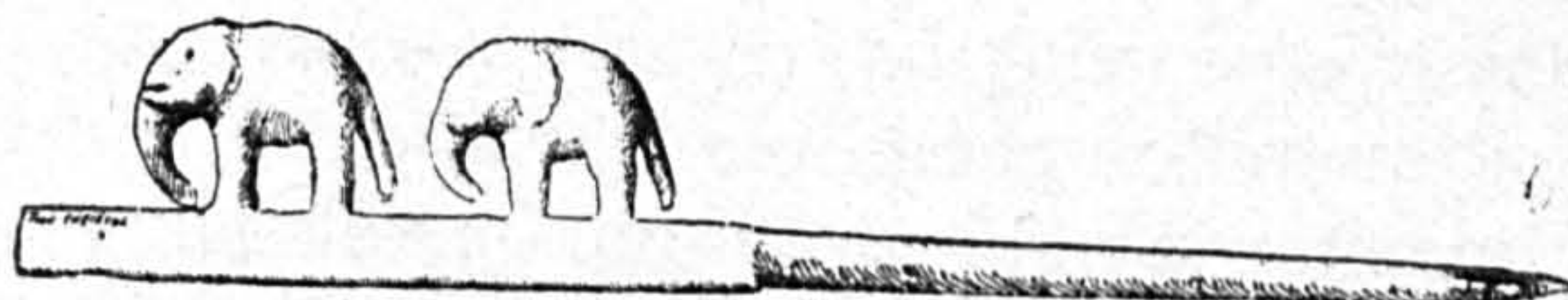
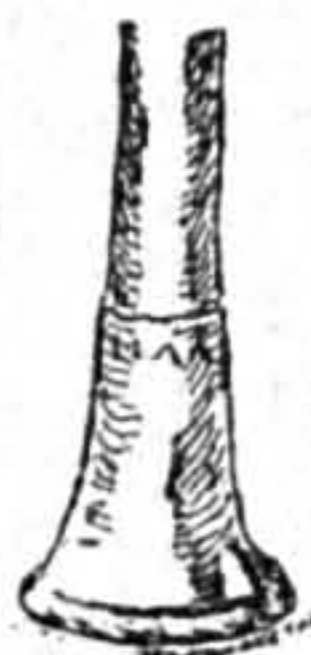
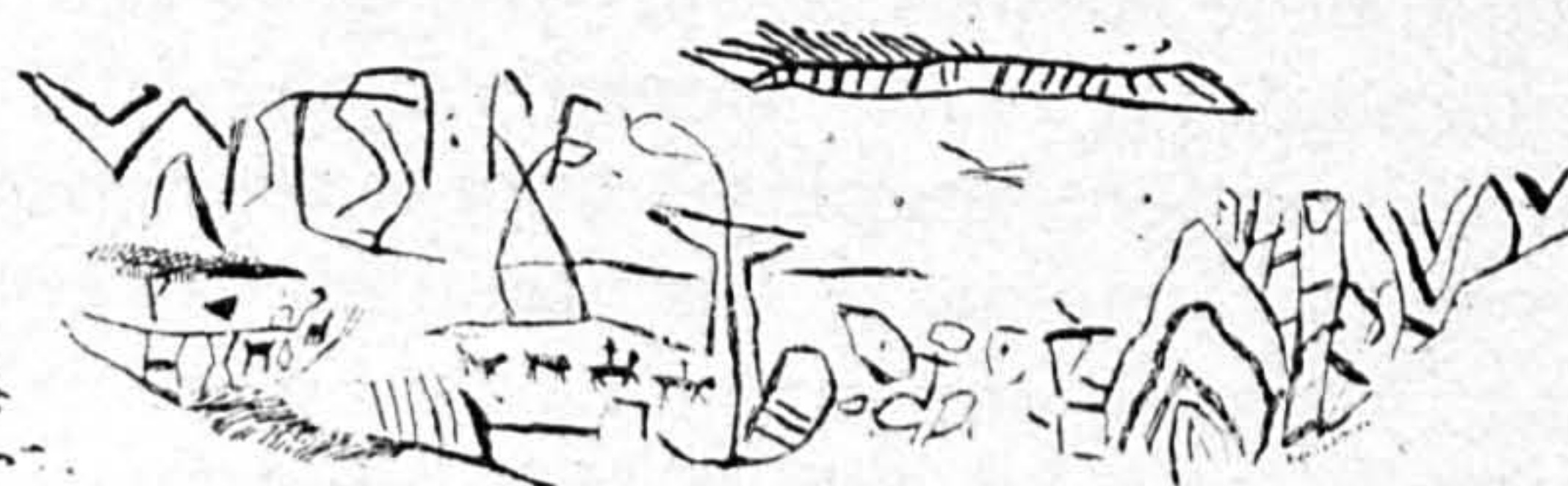
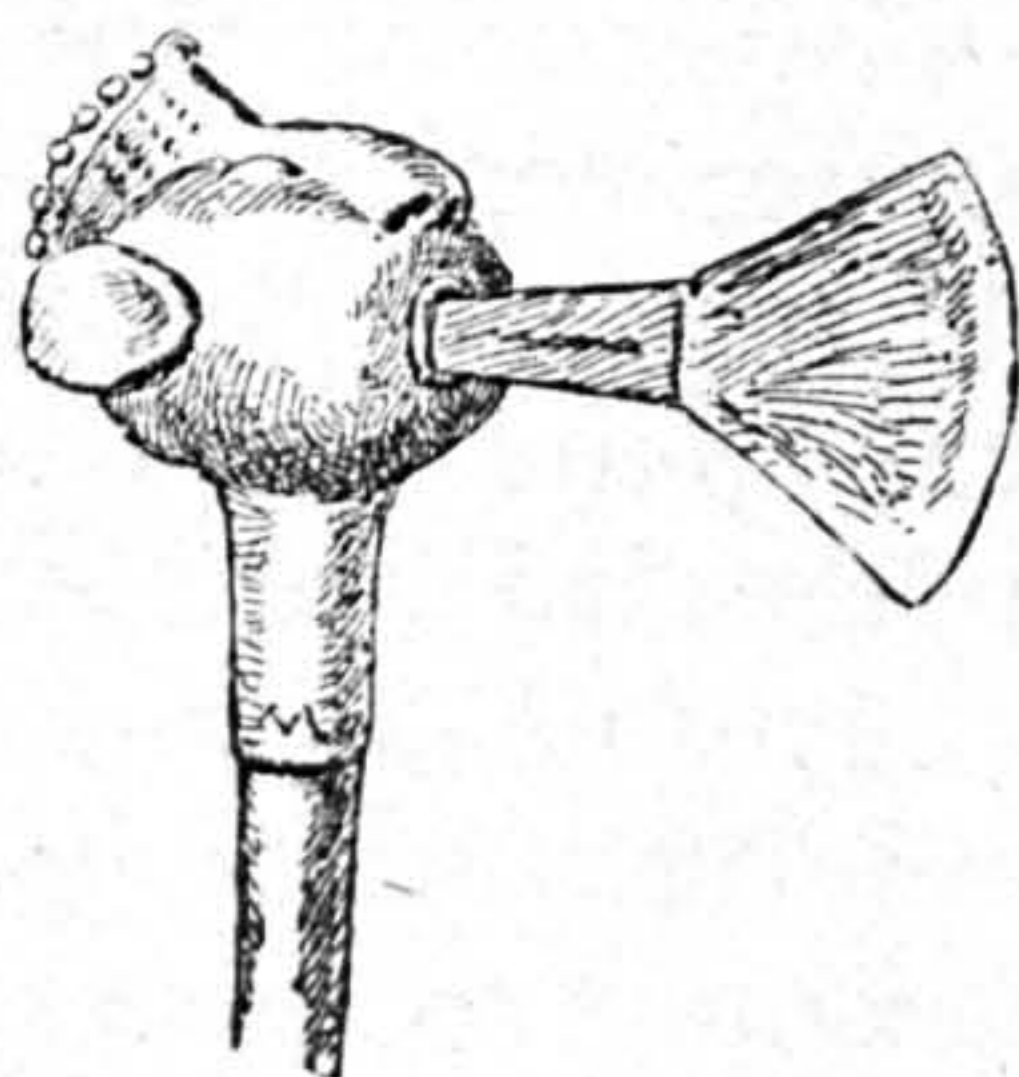
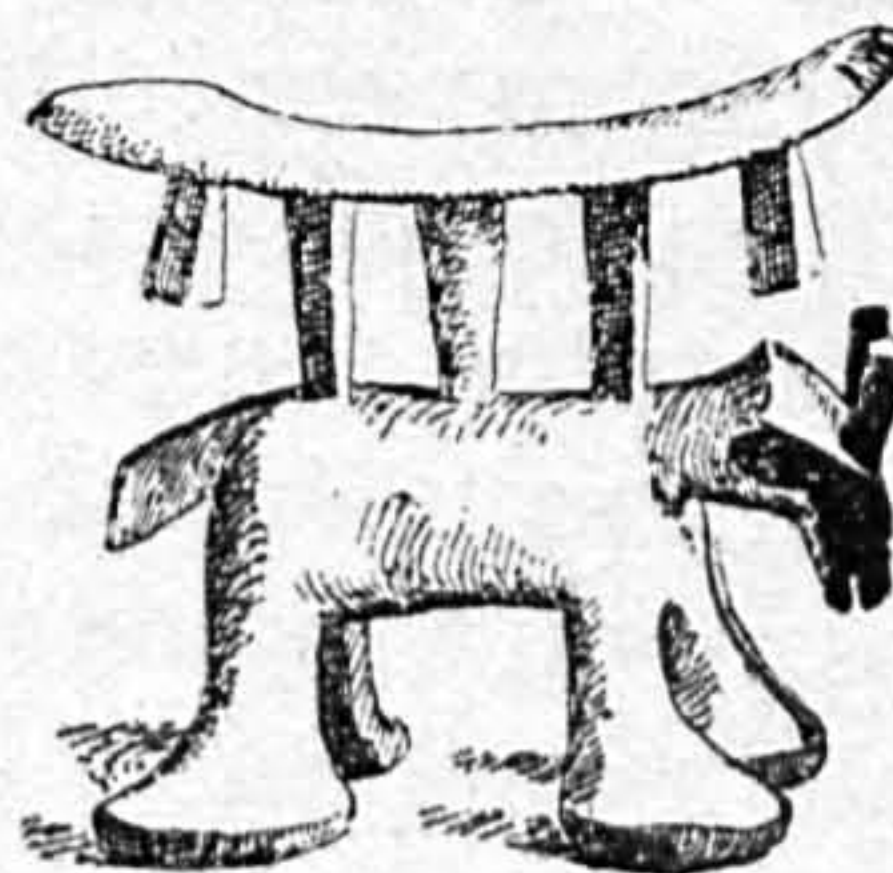
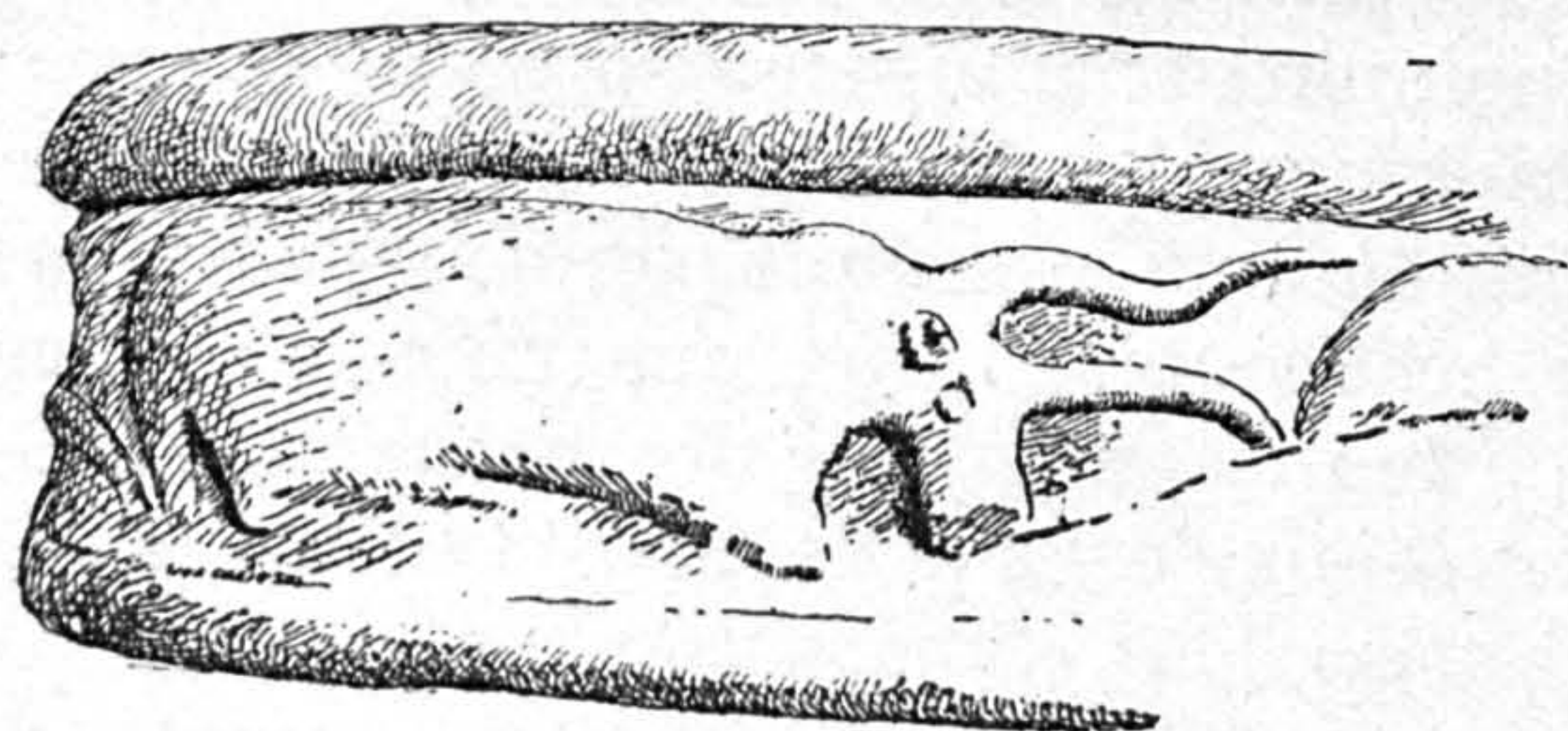
Nous pouvons en dire autant d'un couteau de l'Angola qui





PEINTURE FAITE PAR DES BUSHMEN  
dans une caverne, à Manholong, dans les Maloutés,





PRODUIT DE L'ART DES NÈGRES D'AFRIQUE.



rappelle certains modèles anciens: un manche se terminant par la tête sculptée d'un animal fantaisiste.

Le musée ethnographique de Neuchâtel possède, entre autres richesses, un oreiller en bois sculpté par des Ba-Khosa, bien plus *inventé* que beaucoup de ceux que nous a laissés l'antiquité égyptienne. Chez les indigènes des bords du Zambèze, où l'industrie européenne est à peine apparue, l'art est en plein appliqué à l'industrie.

L'épingle dont nous parlons plus haut en est un exemple, et la natte ci-contre en est un autre encore plus probant; là, l'imagination de l'artiste n'était pas libre de s'exercer comme elle l'entendait; il avait à tenir compte du treillis régulier formé par la matière employée pour représenter les longs personnages qui ornent la susdite natte, et cependant l'artiste s'en est tiré à son honneur!

Mais, parfois, les indigènes manifestent une habileté supérieure dans des travaux de longue haleine, comme la grande pièce sculptée dont parlait M. le missionnaire Junod au Tome X du *Bulletin* et que je demande la permission de remettre sous vos yeux. Dans son genre, c'est un vrai chef-d'œuvre, surtout quand on pense aux outils primitifs dont se servent ces « imaigniers » noirs et au manque absolu de direction.

Mais le musée des Missions de Bâle possède, je crois, un travail encore supérieur à celui-ci et des plus remarquables. Cette pièce, qui a environ 1<sup>m</sup>20 de long, représente une barque de guerre et compte quatorze personnages, qui tous sont traités à part avec un soin minutieux; ils se fixent aux bancs de la barque.

Il y a là un effort de volonté, d'ingéniosité des plus frappants. Le but de l'artiste était, évidemment, de conserver le souvenir de l'impression saisissante que faisait sur ses compatriotes et sur lui-même la barque royale partant en guerre, et d'élever une sorte de monument à la gloire de son peuple.

Les Ba-Souto qui nous entourent semblent avoir perdu cette habileté que nous rencontrons chez les Congolais et aussi chez les Ba-Rotse du Haut-Zambèze qui sont moins atteints par notre civilisation, laquelle n'uniformise pas seulement le costume, mais tend même à donner une direction unique aux esprits. Cependant les Ba-Souto savaient aussi travailler le bois,



le fer et la corne<sup>1</sup> et, de temps en temps, une pipe en bois sculptée, une tabatière en corne, ou... fabriquer une chaise, comme celle qui figure dans une petite chapelle de mon district; tout talent artistique n'a donc pas encore disparu chez eux.

Ces lignes si incomplètes qu'elles soient peuvent suffire pour indiquer sommairement que les aptitudes artistiques se rencontrent chez les nègres du Sud de l'Afrique, comme chez les autres membres de la famille humaine.

Sans doute, on ne trouve pas chez eux des Barye ou des Thorwaldsen; mais qui sait ce que ces nègres encore si dédaignés pourraient produire par le contact de ce que notre civilisation a de plus élevé. Nous n'avons pas à mépriser certaines races et à leur octroyer avec autant de générosité que de suffisance le dernier ou même l'avant-dernier échelon dans l'échelle de l'humanité. Souvenons-nous, disait le savant de Quatrefages<sup>2</sup>, que « nous étions encore de vrais sauvages, quand les Égyptiens élevaient les temples qui nous émerveillent et quand les Chinois connaissaient la boussole. »

Quoi qu'il en soit, les croquis ci-joints indiquent aussi à leur manière l'universalité de l'espèce humaine, confirmant la parole de l'apôtre : « Dieu a fait naître d'un seul sang toutes les nations », répétée par la science moderne : « Tous les hommes appartiennent à une seule et même espèce. »

<sup>1</sup> *Les Bassoutos*, par E. Casalis, 1860.

<sup>2</sup> *Introduction à l'étude des races humaines*, 1887.



# LA COTE D'OR

## COMME PAYS AURIFÈRE

Par E. PERREGAUX, *missionnaire à Abetifi (Pays des Achanti)*.

---

Depuis la conquête du pays des Achanti par les Anglais, l'attention des chercheurs d'or s'est portée de nouveau sur la côte honorée du nom qui exerce sur eux un attrait fascinateur. Les difficultés politiques écartées, les prospecteurs se sont mis en campagne. Plusieurs compagnies anglaises, françaises et belges sont aujourd'hui déjà à l'œuvre dans le pays des Achanti, comme aussi à Kyebi, dans l'Akem; l'une d'elles du moins fait, paraît-il, de fort bonnes affaires; elle n'a pas même dépensé en entier le capital prévu pour les frais d'établissement, ayant trouvé, dès le début, assez d'or pour couvrir ses dépenses. Il y a à Oboase, au pied des collines d'Adause, une vingtaine d'Européens travaillant à extraire le métal fauve. On va construire un tronçon de chemin de fer pour rejoindre la ligne que fait établir le gouvernement. Ceci prouve que leurs affaires marchent bien; néanmoins, ces chercheurs d'or ont éprouvé des déboires. Un beau jour, ils constatèrent en même temps que la disparition de plusieurs de leurs ouvriers nègres, celle d'une somme d'à peu près 50 000 francs! Ils eurent



cependant l'heureuse fortune de mettre le grappin sur l'un des voleurs. Un de leurs clerks, visitant une hutte quelques jours après que le vol eut été commis, trouva un ouvrier ivre-mort et, près de lui, un mouchoir contenant £ 100. Interrogé sur la provenance de cet argent, non seulement il avoua tout — *in vino veritas!* — mais il donna même les noms de huit de ses complices. Aujourd'hui, tous expient leur larcin dans les prisons de Coumassé et les mineurs sont rentrés en possession de la plus grande partie de la somme volée. Par contre, si les nègres ont pu être repris, il n'en est pas de même d'un aide-ingénieur européen qui, lui aussi, a disparu, emportant une somme importante. La police d'Accra m'a envoyé son signalement, mais je doute fort que ce maître voleur s'en vienne nous visiter; il n'aura pas tardé à mettre la frontière entre lui et ses patrons. La frontière française n'est pas si éloignée. Il est même arrivé un mineur du Klondike, un Français, qui vient de là-bas tenter fortune ici!

Et nous avons eu, nous aussi, dans l'Okwaou, la visite d'un chercheur d'or, un Anglais, M. Eusor, qui a déjà beaucoup voyagé et connaît très bien le Cap et tous les pays du Sud de l'Afrique, aussi fut-il pour nous un hôte des plus intéressants. Il est arrivé inopinément dans le pays, au pied de la montagne, à Akwasihù, et a immédiatement commencé ses recherches. Il doit avoir découvert des indices suffisants pour lui prouver la présence de gisements d'or assez considérables, car, dès son arrivée ici, il s'efforça de conclure avec le roi et ses chefs des traités lui concédant le droit exclusif d'exploiter le pied de la montagne. Cependant, le roi et les chefs, surtout quelques-uns d'entre eux, se firent passablement tirer l'oreille avant de donner leur consentement. M. Eusor était venu me demander d'appuyer ses propositions. D'autre part, roi et chefs vinrent *in corpore* me demander conseil. Je fus, je l'avoue, des plus embarrassés. Je ne me cachais pas le danger que faisait courir à notre œuvre des missions cette exploitation aurifère; je prévoyais des tentations nouvelles pour nos chrétiens, des salaires exagérés pour un travail relativement facile; un renchérissement de la vie pour nous, des difficultés plus grandes pour nous procurer de bons ouvriers et des porteurs à prix raisonnables; probablement aussi une inondation toujours plus considérable d'eau-de-vie. Mais avais-je le droit de présenter ces



considérations à des chefs païens et devant M. Eusor, qui n'aurait pas manqué de m'assurer du contraire et de faire valoir les avantages dont le pays bénéficierait, ce qu'il fit du reste avec éloquence, comme bien l'on peut penser : meilleures routes, correction des rivières et des marais, peut-être chemin de fer, travail pour tous et partant aisance générale dans le pays. En outre, M. Eusor avait déjà obtenu l'autorisation du gouvernement anglais et, en cherchant à lui faire opposition, je n'aurais fait qu'embrouiller inutilement la situation. Je fis donc comprendre à ces quémandeurs de conseils que je ne pouvais les influencer ni d'une manière ni d'une autre. C'est un marché que vous allez conclure, leur dis-je, à vous de voir s'il vous convient et si les conditions vous sont favorables.

« Mais, s'écrie un chef tout particulièrement récalcitrant, — et j'admire sa perspicacité, — je comprends très bien ce qu'il nous veut, ce monsieur-là ; nous avons une bonne poule qui nous pondait régulièrement ses œufs ; il ne prétend à rien moins qu'à nous enlever tout simplement la poule. »

« C'est précisément cela, lui dis-je, maintenant à vous de voir si les conditions que vous offre M. Eusor compensent la perte des œufs, car vous ne pourriez jamais vous emparer de la poule ; il faut pour cela des connaissances spéciales et des outils perfectionnés. M. Eusor lui-même risque gros jeu dans l'entreprise, car il ne sait encore quelle est la richesse de la poule et cependant il vous fait de grandes promesses. »

Les indigènes, en effet, trouvent toujours de l'or en paillettes en lavant le sable des rivières ou en creusant des excavations au bord des cours d'eau. Mais chaque orpailleur doit donner un tant pour cent aux chefs propriétaires du terrain ; c'est pour ceux-ci une source réelle de revenus.

Après de longs pourparlers, M. Eusor admit que, malgré les concessions accordées, les indigènes auraient le droit de chercher de l'or aux endroits où il ne travaillerait pas ; puis, après des débats très animés auxquels je n'assistai pas, le contrat fut signé. Chaque chef reçut, en signant, un acompte de 125 francs. M. Eusor s'engageait à donner à chaque chef et au roi, dès le moment où il commencerait ses recherches, 750 francs par an, et dès qu'il aurait trouvé une veine aurifère dans le quartz des rochers et qu'il emploierait les machines, 1000 francs par an.



Il déduisait tout naturellement de la présence de paillettes d'or dans les rivières celle d'un gisement considérable dans les roches où les rivières prennent leur source. Il avait, je crois, des preuves plus évidentes encore de la présence de l'or dans la contrée. Les travaux devaient commencer à la fin de l'année 1899 ou au commencement de 1900. Tout ce que nous espérons, c'est que les exploiters soient aussi bien disposés que ceux qui travaillent dans l'Achanti, à Oboase. Ils exercent sur leurs ouvriers une bonne discipline et — si je suis bien informé — n'ont pas introduit l'eau-de-vie. C'est un point très important.

Et maintenant que l'exploitation de l'or va se faire en grand et que les machines, désormais, seront employées sur une grande échelle, peut-être ne sera-t-il pas mauvais de consigner ici le mode d'exploitation indigène; il appartiendra bientôt à l'histoire ancienne. Et puisque je parle de travail indigène, peut-être ne saurais-je mieux faire que de donner la parole à un indigène et de lui demander comment ses compatriotes procèdent pour se procurer le vil métal.

Voici ce que l'un d'eux écrivait dans une composition sur ce sujet. Je traduis aussi littéralement que possible, pour donner en même temps une idée du degré de culture auquel peut parvenir un de nos élèves. Ce n'est du reste pas — j'ai hâte de le dire — le nec plus ultra de leurs productions dans ce genre; j'en ai vu de meilleures, mais c'est un exemple pris dans la bonne moyenne.

### *Comment on exploite l'or.*

« L'Akem est le pays où l'on trouve de l'or, sauf dans certaines parties, comme à Begoro, à Kukurantumi et dans la contrée avoisinante; pour eux, ils ont les escargots, qui foisonnent dans leurs forêts et remplacent l'or. » (Les escargots sont, en effet, dans l'Akem et l'Achanti, un des articles très recherchés du commerce indigène; ils sont très appréciés des consommateurs.) « Sans cela il y a de l'or partout, mais surtout à Kwabeng, Kyebi, Apinamang et Bomma. Voici comment l'on



s'y prend pour trouver de l'or : Deux ou trois hommes qui savent très bien où se trouve de l'or s'en vont essayer quelque part, c'est-à-dire qu'ils creusent un puits. Y trouvent-ils en effet de l'or, ils s'en vont appeler leurs gens pour qu'ils viennent y travailler. Quiconque veut aller faire de l'or (c'est ainsi que s'expriment les Tschifo pour dire exploiter l'or) doit se munir d'une bêche, d'un pic, d'un grand seau de bois et d'unealebasse. (La bêche est beaucoup plus étroite mais plus épaisse que les nôtres et taillée en pointe, c'est l'ososou ; le pic, towa, est assez semblable à celui dont se servent nos mineurs, seulement le manche est en bois ; le seau de bois, atwêpāwa, est creusé en forme d'entonnoir et laalebasse, abousuo, est faite d'une demi-courge. Tout d'abord, on défriche l'emplacement où se feront les puits ; après cela on creuse et on enlève la terre avec la bêche et, si l'on rencontre la pierre, on la creuse et on la brise avec le pic. La première couche de terre enlevée se nomme afafurm (terreau), puis vient l'efa (deuxième couche de terre, terrain argileux, marne), qui est déjà beaucoup plus pierreuse. Il y a toujours deux ou trois hommes par puits ; la plupart du temps deux hommes et un enfant qui se tient à leurs pieds et ramasse la terre. Tandis que l'un creuse, l'autre reste au bord du puits et tend au premier le seau de bois, suspendu à une cordelette ; le premier le remplit de terre, le second tire et verse le contenu au bord de la fosse, puis il renvoie le seau au fond du puits. La fosse se remplit-elle d'eau, on la puise avec laalebasse.

Si on continue à creuser, on arrive à l'adada (terrain calcaire) où se trouve l'or. Là où il y a beaucoup d'or, c'est blanc comme de la chaux. On en creuse une bonne partie et on l'amène à la surface. Mais c'est tout un ouvrage d'arriver à cette couche du sol et c'est une grande fatigue (voilà le nègre qui montre le bout de l'oreille ! Trad.). Quelquefois la profondeur est de deux ou trois hommes, et par longueur d'hommes j'entends un homme avec bras étendus en l'air, gyinaperi.

Quelquefois on creuse trois jours consécutifs avant d'arriver seulement à l'efa (la marne). D'ordinaire, ceux qui creusent les puits travaillent depuis le matin à six heures jusqu'à neuf heures, et quand celui qui creuse dans le puits est fatigué, il remonte et son compagnon le remplace. A neuf heures, ils s'arrêtent pour manger, puis ils recommencent et travaillent



sans interruption jusqu'à la nuit. Alors seulement ils retournent chez eux.

Quand ils ont complètement vidé les puits, ils procèdent au lavage. Le plus souvent il y a une rivière dans le voisinage; sans cela on transporte le tout à dix ou quinze minutes de distance. Alors on commence à laver. Quelquefois, quand il y a trop à porter, on loue des ouvriers et on leur donne, comme salaire, une partie de la marne. Tout en lavant, leurs yeux cherchent fiévreusement si des paillettes d'or n'adhèrent pas aux pierres qu'ils rejettent à mesure. Quelquefois, quand ils ont tout lavé, ils obtiennent passablement de paillettes d'or; mais souvent aussi tu te dis: mon voisin est allé faire un puits dans cet endroit et il a trouvé beaucoup d'or, je m'en vais y faire un puits aussi et... rien! » (Ce n'est pas toujours hodie mihi, cras tibi, et chacun n'a pas la satisfaction de crier: Eureka! Trad.)

Telle est la description faite par un indigène de l'exploitation de l'or. Cette description est très fidèle. J'ajouterai seulement que souvent aussi les femmes se contentent de laver le sable des rivières; elles font quelquefois de fort belles trouvailles. Du reste, les nègres n'aiment pas à se vanter du succès de leurs recherches; ils craignent trop d'être dépouillés et, comme ils doivent toujours payer une dîme aux chefs, ils préfèrent jouer au chercheur malheureux. Demandez-vous à un mineur: « As-tu trouvé beaucoup d'or? » Il vous répondra invariablement: « Hélas! non, je n'ai rien trouvé du tout. »

Je remarque encore que l'horizon du brave écrivain n'était pas bien étendu, car il ne parle que de l'Akem et pourtant il y a sûrement des gisements aurifères dans l'Okwaou, dans l'Achanti et même plus au Nord dans la plaine, comme on me l'a assuré. Une livre d'or non purifié vaut, si je ne me trompe, £ 16-18, tandis qu'une livre de poudre d'or pur peut valoir jusqu'à £ 57-58, comme je puis le lire dans la *Gazette du Gouvernement*. J'y vois, par exemple, qu'au mois de juillet 1897 il a été exporté 1489 onces de poudre d'or d'une valeur de £ 5366. L'exportation va naturellement augmenter maintenant sur une grande échelle.

Les Achantis avaient, pour peser l'or, toutes sortes de poids des plus curieux: des figurines représentant les sujets les plus variés: bonshommes, animaux, objets divers. Voici, comme curiosité, les noms des principaux poids et leur valeur:



1 pesewa	=	18 centimes.
1 dama	=	30 »
1 kokoa (3 pesewa)	=	53 »
1 taku	=	70 »
1 sua	=	8 fr. 40 »
1 suro	=	25 » 30 »
1 asia	=	33 » 75 »
1 osua	=	50 » 60 »
1 berma (2 onces)	=	180 » — »
1 peredwang	=	202 » 50 »
1 utaun (6 onces)	=	360 » — »
1 bodommo (20 utaku)	=	14 » — »

Les marchands de la Côte divisent une once d'or (90 fr.) en 16 ackie, 1 ackie = 1 dollar américain ou 4 s. 6 d.

Aujourd'hui, on ne se sert plus guère que de la monnaie anglaise. Les cauris mêmes tendent à disparaître et on ne les emploie plus que pour les sommes minimales, au-dessous de trois deniers. Elles commencent même à céder le pas au gros cuivre, aux pennies. Dans l'intérieur, par contre, à Ateobu, Nkoransa, les cauris conservent leur valeur. A Nkoransa on les compte par mille, 100 cauris valent 3 deniers. Dans l'Okwaou on les compte différemment, par colliers (mmañ, ñ = ng dans l'alphabet de Lepsius) : 35 cauris constituent un collier, 12 × 35 cauris, donc 12 colliers, valent 3 deniers, ce qui constitue une monnaie peu commode. On nomme 50 colliers (1750 cauris) une tête ou otramatiri. Les indigènes nomment une seule cauri niwa, parce qu'elle rappelle, par sa forme, un œil (aniwa); niwadu = 10 cauris. Le petit tableau suivant montrera combien ces cauris ont perdu peu à peu de leur valeur.

En 1860,	85 colliers	valaient	1 dollar ou 4 s. 6 d.
En 1870,	100 »	»	1 dollar ou 4 s. 6 d.
Aujourd'hui,	216 »	valent à peine	1 dollar ou 4 s. 6 d.

et leur valeur baissera toujours plus. Nous-mêmes ne les acceptons plus guère, pas même dans les collectes à l'église. Hélas ! ici aussi le bon vieux temps n'est plus, mais j'avoue être heureux de voir sa monnaie disparaître. Puisse cependant l'âge d'or ne pas nous faire regretter par trop l'âge des cauris !



# TABLEAUX COMPARATIFS

*Résultats des observations météorologiques faites respectivement à la Station missionnaire de Lourenço Marques, à 53 mètres d'altitude, et à l'Observatoire de Tananarive, à 1400 mètres d'altitude.*

Par PAUL BERTHOUD, *missionnaire.*

NOVEMBRE 1898

Observations	Lourenço Marques	Tananarive
Température — Moyenne du mois	25°17	20°8
Thermom. { maximum absolu	39°0 le 7 nov.	33°3 le 24 nov.
maxima { maximum inférieur	23°5 le 3 nov.	25°5 le 8 nov.
{ moyenne des maxima	29°96	28°4
Thermom. { minimum absolu	17°0 le 5 nov.	10°2 le 5 nov.
minima { minimum supérieur	24°5 le 24 nov.	16°5 le 6 nov.
{ moyenne des minima	20°38	13°2
Pluie : totale	m/m 90,3	m/m 49,0
nombre de jours	en 10 jours	en 8 jours
maximum de pluie d'un jour	m/m 46,4 le 26 nov.	m/m 16,9 le 28 nov.
Vent fréquent, et force	40 % E. 3,4	ESE 1,4
Nébulosité, moyenne	5,2	5,3
Humidité relative : maximum	97 le 25 nov.	77,2 le 27 nov.
» minimum	48 le 7 nov.	43,6 le 9 nov.
» moyenne	74,1	61,9



DÉCEMBRE 1898

Observations	Lourenço Marques	Tananarive
Température — Moyenne du mois	25°02	20°90
Thermom. { maximum absolu	39°0 le 16 déc.	32°0 le 9 déc.
maxima { maximum inférieur	22°5 le 3 déc.	19°5 le 31 déc.
{ moyenne des maxima	29°36	26°8
Thermom. { minimum absolu	17°0 le 10 déc.	13°7 le 19 déc.
minima { minimum supérieur	23°5 deux fois	16°2 le 4 déc.
{ moyenne des minima	20°69	14°9
Pluie : totale	m/m 60,6	m/m 338,16
nombre de jours	7 jours	28 jours
maximum de pluie d'un jour	m/m 25,4 le 21 déc.	m/m 68,20 le 5 déc.
Vent fréquent, et force	33 % E. 3,2	E. 1,3
Nébulosité, moyenne	4,8	8,2
Humidité relative : maximum	95,0 le 2 déc.	96,8 le 31 déc.
» minimum	39,0 le 16 déc.	54,2 le 1 <sup>er</sup> déc.
» moyenne	73,1	75,9

On remarquera que les différences dans la température, entre Lourenço Marques et Tananarive, ont été moins accentuées en novembre et décembre 1898 qu'en janvier 1899.

Par contre, décembre 1898 s'est distingué, à Lourenço Marques, par la faible quantité (pour la saison) de pluie tombée, et à Tananarive par une quantité de pluie et d'humidité beaucoup plus forte que dans les deux autres mois en vue.

JANVIER 1899

Observations	Lourenço Marques	Tananarive
Température — Moyenne du mois	26°33	20°30
Maximum absolu, à l'ombre	43°5 le 11 janv.	28°8 le 21 janv.
» » au soleil, sur le sol	78°0 » »	—
Maximum inférieur	26°0 le 1 <sup>er</sup> janv.	21°2 le 1 janv.
Moyenne des maxima	31°12	25°9
Minimum absolu	17°0 le 1 et le 2 janv.	12°6 le 18 janv.
Minimum supérieur	26°0 le 22 janv.	16°5 le 31 janv.
Moyenne des minima	21°55	14°8
Pluie : totale	m/m 147,2 en 7 jours	m/m 234,7 en 21 jours
maximum de pluie d'un jour	m/m 102,4 le 24 janv.	m/m 64,2 le 3 janv.
Vent, le plus fréquent, force moyenne	E. 38 %, force, 3,2	E. force, 1,2
Nébulosité, moyenne	5,1	6,5
Humidité relative, maximum	96,0 le 25 janv.	—
» minimum	43,0 le 11 et le 22 janv.	—
» moyenne	71,7	71,1



D'après ces données, la température, à Lourenço Marques, est, en général, de *six degrés* (6°) plus élevée qu'à Tananarive. Le maximum à l'ombre a été de *14°7 plus élevé* à Lourenço Marques qu'à Tananarive. De même, le minimum a été de *9°5 plus élevé* à Lourenço Marques qu'à Tananarive.

J'ai fait moi-même les observations à Lourenço Marques, comme j'en ai l'habitude depuis huit ans. J'ai recueilli les données de Tananarive dans le *Journal officiel* de Madagascar. — Ce maximum de 43°5 n'est pas extraordinaire; il a été plusieurs fois dépassé, ainsi le 9 novembre 1897, où le thermomètre a marqué 44°5.

Le tableau ci-dessus est des plus curieux. La comparaison porte sur le mois le plus chaud de l'année dans l'hémisphère sud, et aussi sur celui des plus grandes pluies.

Or, il suffira de jeter un coup d'œil sur ce tableau comparatif pour être frappé de l'énorme différence qu'il y a entre notre port et la capitale de Madagascar, soit quant à la température, soit quant à la pluie et aux jours pluvieux. Malgré la différence de latitude, notre climat est beaucoup plus chaud, ensuite de la grande différence d'altitude, naturellement. Je dirai même qu'il est *deux fois* plus chaud que le climat de Tananarive et voici pourquoi : que l'on prenne tous les chiffres des thermomètres observés à Tananarive dans ce mois le plus chaud de l'année et que l'on cherche parmi les observations de Lourenço Marques dans quels mois l'on peut relever des chiffres analogues, que constate-t-on ? C'est que la correspondance à ces données-là ne se trouve, pour Lourenço Marques, que dans la moitié froide de l'année. Nous avons donc ici tout un semestre où la chaleur dépasse, et de beaucoup, la plus haute température de Tananarive. Autrement dit, le semestre d'été de Tananarive a la température de notre semestre d'hiver. A ce point de vue, le climat de Tananarive peut être classé plus près de celui de Neuchâtel que de celui de Lourenço Marques.

D'autres points encore appelleraient des comparaisons instructives ; je pense pourtant qu'il faut réserver celles-ci pour un temps où l'on aura un tableau plus étendu que celui-là.

---



Contribution à l'étude anthropologique

DES

ESQUIMAUX DU LABRADOR

ET DE LA BAIE D'HUDSON

Par le Dr EUGÈNE PITTARD,

*privat-docent à l'Université de Genève.*

---

Dans le cours du mois de juin 1900, nous avons eu l'occasion, à Genève, d'étudier une compagnie de vingt-six Esquimaux (y compris les enfants) provenant du Labrador et de la Baie d'Hudson. On sait combien les renseignements relatifs à ce groupe ethnique sont encore incomplets. Tout ce qui le concerne doit donc être recueilli avec soin et cela d'autant plus que l'on se rappelle les théories des ethnogénistes apparentant les Esquimaux aux populations préhistoriques dolichocéphales qui, à la fin de la période paléolithique, habitaient les contrées de l'Europe occidentale non recouvertes par les glaciers. Cette opinion est basée sur la similitude du type physique. Elle a été soutenue par des anthropologistes éminents. Mais elle nécessite la présence, à cette époque, d'une terre reliant l'Europe à l'Amérique. Au moment du retrait des glaciers, les rennes auraient graduellement émigré vers le Nord. Les hommes auraient suivi le renne et peuplé ainsi l'Est de l'Amérique.



\* \* \*

Les individus qui font l'objet de cette note avaient été ramenés d'Amérique par un Barnum qui comptait les exhiber dans diverses villes d'Europe. C'étaient des Esquimaux chrétiens de la côte orientale du Labrador où existent les stations missionnaires de Naïn, Hoffenthal, etc., et des bords de la Baie d'Hudson. Sur environ une vingtaine d'adultes et d'adolescents, j'ai pu, grâce à l'obligeance de leur « manager », en étudier quinze. En outre, j'ai examiné une jeune fille de sept ans, métisse d'un père Allemand et d'une mère Esquimau. J'exposerai les chiffres que j'ai obtenus en séparant les sexes. J'indiquerai toujours les chiffres des mesures directes.

Ces Esquimaux avaient apporté avec eux des tentes, des costumes, des instruments de travail et de pêche, des canots, des chiens, etc. Je n'ai rien à dire de toutes ces choses, qui sont connues.

Actuellement, l'aire de distribution des Esquimaux comprend le Groënland, le Labrador, quelques territoires de la Baie d'Hudson, le Nord de l'Alaska. On les trouve aussi en Asie, où les Namollo ou You-lte occupaient jadis le littoral du pays tchouktche, ainsi que Wrangel et Nordenskiöld l'ont démontré en retrouvant leurs anciennes habitations<sup>1</sup>. Actuellement, ces Esquimaux d'Asie vivent autour de la baie d'Anadyr et dans quelques îles voisines. Les Groënlandais sont les plus connus. On admet qu'ils représentent le type le plus pur de la race avec ceux de la côte nord de l'Amérique. Partout des mélanges ont eu lieu, parfois sur une assez vaste échelle, et comme ils ont été effectués surtout avec des Danois et des Yankees, il en résulte une élévation de la stature.

Les mensurations que j'ai pu obtenir sont les suivantes : la taille et, comme mesures du crâne, le diamètre antéro-postérieur maximum, le diamètre antéro-postérieur pris dès le point métopique, le diamètre transversal maximum ; la hauteur du crâne, le frontal minimum. En ce qui concerne la face, le diamètre bizygomatique, la hauteur et la largeur du nez, le dia-

<sup>1</sup> Deniker. *Races et peuples de la Terre*. p. 38



mètre biangulaire externe et interne, la longueur et la largeur de l'oreille, la longueur de la bouche. Tous les individus examinés (la jeune métisse exceptée), avaient les cheveux plats, noirs, les pommettes saillantes; la couleur de la peau brun-clair.

### I. *La taille.*

D'abord celle des hommes :

N <sup>os</sup>	Age	Taille
1	52 ans	1570 mm.
2	28 »	1488 »
3	29 »	1600 »
4	32 »	1618 »
5	46 »	1617 »
6	20 »	1590 »
7	18 »	1615 »
8	42 »	1556 »

La plus faible stature est celle d'un homme de 28 ans (N<sup>o</sup> 2). Le chiffre de 1488 millimètres ne représente donc pas une taille incomplètement développée. Cet individu avait bien accompli presque toute sa croissance normale. La plus haute taille est de 1618 millimètres, chez un homme de 32 ans. La moyenne de tous les chiffres ci-dessus = 1582 millimètres. Cette taille est à peu près celle indiquée jusqu'à présent par les observateurs pour les individus de race pure. Le chiffre individuel minimum est très inférieur à celui qui a été indiqué autrefois; comme chiffre moyen, notre moyenne est semblable à celle de Sutherland, inférieure à celle de Parry (166 cm.), de Beechey (168 cm.). Dans ses tableaux, Deniker cite les tailles suivantes : 1575 mm. pour les Esquimaux du Labrador; 1630 mm. pour 85 individus de l'Alaska. Dans un groupe ethnique de si petite taille, on peut dire que tous les mélanges influenceront celle-ci dans le sens de l'augmentation. Ce fait a été remarqué au Groënland par suite du métissage avec les Danois. Dans notre série, la différence entre la taille la plus petite et la taille la plus élevée est d'un centimètre à peu près.



En ce qui concerne les femmes, voici les chiffres relevés :

Nos	Age	Taille
1	17 ans	1612 mm.
2	vieillard	1552 »
4	19 ans	1475 »
6	52 »	1606 »
7	25 »	1584 »
8	vieillard	1508 »

Nous n'avons pu obtenir l'âge exact de deux vieilles femmes. Le chiffre minimum = 1475 mm., le maximum = 1612 mm.; cette dernière stature est celle d'une jeune fille de 17 ans. Différence entre les deux, 137 mm., environ, la même que celle relevée chez les individus du sexe masculin. Moyenne = 1556 mm. Ce chiffre est à peine inférieur à celui des hommes. Constatation intéressante, si l'on se rappelle la différence sexuelle qui existe à peu près dans toutes les races humaines et qui abaisse la taille de la femme de 12 centimètres environ.

## II. *Diamètres crâniens et indice céphalique.*

Les chiffres ci-dessous sont ceux du diamètre antéro-postérieur maximum, du diamètre antéro-postérieur pris dès le point métopique, du diamètre transversal maximum. Nous réservons les autres diamètres crâniens pour un chapitre suivant.

### *Hommes.*

Nos	D. A. P.	D. M.	D. T.	Indice céphalique
1	195	186	146	74,87
2	198	195	154	77,77
3	200	198	146	73
4	197	193	146	74,11
5	198	197	146	73,73
6	195	192	150	76,92
7	189	190	150	79,31
8	188	186	149	79,23



Le chiffre moyen du diamètre antéro-postérieur maximum = 195 mm., celui du diamètre métopique = 190,8 mm. La différence qu'il y a entre eux montre bien, car elle existe partout, sauf chez le N° 7, une fuite du frontal. Celle-ci est même assez importante chez le N° 1. On peut dire que chez les Esquimaux de notre série le front n'est pas vertical. Les chiffres du diamètre antéro-postérieur maximum sont élevés en comparaison de ceux d'autres séries ethniques. Ce n'est donc pas la faible dimension transversale du crâne qui fournit le caractère de dolichocéphalie. Le plus fort diamètre longitudinal = 200 mm., le plus faible = 186 mm. L'indice céphalique moyen = 76,11. Il indique la sous-dolichocéphalie. Il y a pourtant, dans cette série, de vrais dolichocéphales, les N°s 1, 3, 4, 5. L'indice le plus faible = 73; le plus fort, 79,31. La différence, entre les deux extrêmes, est de 6 unités. Mais notre série est faible comme nombre d'individus. Quoi qu'il en soit, le chiffre moyen de 76,11 est élevé. Sur des crânes d'Esquimaux groënlandais, Davis avait trouvé 71,30, ce qui équivaldrait, sur le vivant, à 73,30. Sur des crânes d'Esquimaux du détroit de Smith, Bessels avait obtenu 72,5 (sur le vivant 74,5). 76 crânes d'Esquimaux du Groënland avaient donné à Carr 70,3 (vivant = 72,3). Ces Esquimaux, indiqués sans lieu de provenance et mesurés par Bordier avaient, comme indice céphalique, 73,7. Dans les tableaux de Deniker nous trouvons : 31 Esquimaux du Groënland = 76,8; 152 individus de l'Est américain, 71,3 sur le crâne (vivant = 72,3) 14 Esquimaux d'Asie, 79 sur le crâne (vivant = 81). Nous le répétons, le chiffre élevé que fournit notre série provient du fait qu'il y a eu peu d'individus étudiés; peut-être aussi résulte-t-il d'un métissage.

Chez les femmes, les diamètres et indices ci-dessus sont représentés par les chiffres que voici :

N°s	D. A. P.	D. M.	D. T.	Indice céphalique
1	186	186	144	77,41
2	196	193	147	75
4	190	190	142	74,73
6	197	192	144	73,09
7	191	191	143	74,89
8	196	194	145	73,92



Chiffre moyen du diamètre antéro-postérieur maximum = 192,66. Celui du diamètre métopique = 191. La même observation que ci-dessus, au sujet du peu de verticalité du front, doit être exprimée. La différence entre les deux diamètres existe chez tous les sujets. Moyenne de D. T., 144,17. Moyenne de l'indice céphalique, 74,84.

Il est intéressant de mettre en parallèle les chiffres moyens des mêmes diamètres et indices dans les deux sexes.

	D. A. P.	D. M.	D. T.	Indice céphalique
Hommes	195	190,8	148,37	76,11
Femmes	192,66	191	144,17	74,84

Les hommes ont les principaux diamètres du crâne plus développés que les femmes, ce qui est normal<sup>1</sup>. L'indice céphalique est plus faible. Ce que nous tenons à faire remarquer, c'est la différence qui existe, entre les deux sexes, quant au diamètre métopique. A un diamètre antéro-postérieur plus petit chez les femmes correspond un diamètre métopique plus grand relativement. Les femmes ont donc le front plus vertical que les hommes, ce qui, d'ailleurs, a été relevé chez les Européens, en général, qui, de plus, souvent présentent ce caractère que D. M. l'emporte sur D. A. P.

### III. *Diamètre frontal minimum et hauteur du crâne.*

La largeur de la partie du frontal comprise entre les deux crêtes frontales, immédiatement au-dessus des deux apophyses orbitaires externes, est intéressante à étudier dans une série de dolichocéphales, comme les Esquimaux. Le front est plus étroit, toutes choses égales, dans des crânes longs et hauts comme les leurs. Quant à la hauteur du crâne, il faut tout de suite rappeler son importance à cause de la proéminence, chez les Esquimaux, de la région sagittale.

<sup>1</sup> Il est bon cependant de remarquer que chez les hommes où le crâne présente en général des diamètres plus considérables que chez la femme ; la taille est aussi notablement plus élevée. Ici, ce n'est pas le cas. Les femmes semblent avoir d'une manière relative, comme d'une manière absolue, un plus petit crâne.



**Hommes.**

N <sup>os</sup>	Frontal minimum	Hauteur du crâne
1	109	141
2	112	144
3	118	145
4	115	139
5	120	142
6	112	149
7	121	141
8	119	139

Les moyennes sont les suivantes : pour le frontal minimum, 115,75 ; pour la hauteur du crâne, 142,50. Nous avons comparé ces chiffres avec ceux fournis par des Valaisans du Val Ferret que nous avons mesurés nous-mêmes et qui sont des brachycéphales à indice élevé. Nous les avons pris au hasard dans nos registres.

	8 Esquimaux	10 Valaisans
Frontal minimum	115,75	112,30
Hauteur du crâne	142,50	138,50

Cette comparaison est intéressante ; les Esquimaux dolichocéphales ont le diamètre frontal minimum plus grand que les Valaisans brachycéphales. Quant à la différence très sensible, qui existe dans la hauteur du crâne, nous nous y attendions. Il suffit d'avoir vu des têtes osseuses d'Esquimaux pour se l'expliquer.

**Femmes.**

N <sup>os</sup>	Frontal minimum	Hauteur du crâne
1	115	129
2	113	137
4	115	133
6	111	132
7	112	140
8	110	136



		Frontal minimum	Hauteur du crâne
Moyennes:	Hommes	115,75	142,50
	Femmes	112,83	134,50

Par rapport à la hauteur du crâne, le frontal de la femme est relativement plus petit que celui de l'homme. Nous en avons cherché le rapport :

Hommes . . . . .	81,22.
Femmes . . . . .	83,88.

#### IV. *Indice crânio-facial.*

A l'aide du diamètre bizygomatique et du diamètre transversal du crâne, nous obtenons cet indice qui fournit des renseignements intéressants sur les rapports de ces deux régions. Voici les chiffres obtenus pour les individus du sexe masculin.

N <sup>os</sup>	Indice
1 . . . . .	100,68
2 . . . . .	94,14
3 . . . . .	100
4 . . . . .	102,05
5 . . . . .	98,49
6 . . . . .	97,33
7 . . . . .	93,33
8 . . . . .	95,30

On voit mieux par les chiffres des indices combien, chez les Esquimaux, la face est large. En plusieurs cas *elle dépasse la largeur* du crâne (N<sup>os</sup> 1 et 4) ou lui est égale (N<sup>o</sup> 3). Les autres chiffres, quoique indiquant un moindre développement des arcades bizygomatiques sont bien près de montrer une égalité dans les deux diamètres. Cette grande largeur de la face est l'un des traits caractéristiques de cette race.

Chez les femmes, l'indice crânio-facial présente les chiffres suivants :



N <sup>os</sup>	Indice
1 . . . . .	93,05
2 . . . . .	95,92
4 . . . . .	96,48
6 . . . . .	95,14
7 . . . . .	95,10
8 . . . . .	97,24

Ils sont en moyenne moins élevés que ceux des hommes, mais ils présentent, par contre, plus de régularité entre eux; les femmes ont un type plus harmonique. Les moyennes pour les deux sexes sont:

Hommes . . . . .	97,66
Femmes . . . . .	95,49

#### V. *Indice vertical de longueur.*

Cet indice exprime la hauteur du crâne par rapport à sa longueur. Nous suivons, pour sa nomenclature, les indications du Dr R. Collignon<sup>1</sup>. Voici les chiffres obtenus pour ce qui concerne les hommes :

N <sup>os</sup>	Indice
1 . . . . .	72,30
2 . . . . .	72,72
3 . . . . .	72,50
4 . . . . .	70,55
5 . . . . .	71,71
6 . . . . .	76,41
7 . . . . .	74,60
8 . . . . .	73,93

Ils présentent entre eux peu de variations. L'indice moyen = 73,09. Il indique l'hypsicéphalie. Il peut être intéressant de déclarer ici, à propos de ce caractère, que les individus du pays

<sup>1</sup> Collignon. *Les Basques*. Mémoires. Soc. Anthropol. Paris, 1895.



basque étudiés par M. Collignon sont aussi des hypsicéphales. Cet auteur insiste même sur ce point, rappelant que ce trait anatomique est « l'une des caractéristiques les plus frappantes de la race euskuarienne ». Ceci à propos des théories ethnogénistes mentionnées au début de ce mémoire et sur lesquelles nous nous proposons de revenir.

Pour les femmes, l'indice vertical de longueur est:

Nos	Indice
1 . . . . .	69,35
2 . . . . .	69,89
4 . . . . .	70
6 . . . . .	67,01
7 . . . . .	73,29
8 . . . . .	69,39

L'indice moyen = 69,82. Les femmes seraient donc légèrement mésocéphales. La différence de quatre unités entre les deux sexes est assez grande.

#### VI. *Indice vertical de largeur.*

Il exprime la hauteur du crâne par rapport à sa largeur, comme le précédent l'exprime par rapport à la longueur.

Chiffres concernant les hommes:

Nos	Indice
1 . . . . .	96,57
2 . . . . .	93,49
3 . . . . .	99,31
4 . . . . .	95,20
5 . . . . .	97,25
6 . . . . .	99,33
7 . . . . .	94
8 . . . . .	93,29

Indiquant également le caractère d'hypsicéphalie, comme les précédents, ces chiffres fournissent l'indice moyen 96,05.



Pour les femmes :

Nos	Indice
1 . . . . .	89,58
2 . . . . .	93,19
4 . . . . .	93,66
6 . . . . .	91,66
7 . . . . .	97,90
8 . . . . .	93,79

L'indice moyen = 93,29. Il indique l'hypsicéphalie, tandis que l'indice vertical de longueur donnait, pour ce sexe, une légère mésocéphalie. Pour bien faire, il faudrait mettre en regard de ces chiffres ceux de l'indice céphalique. Ils montreraient que cette anomalie n'est qu'apparente. Notre série est composée d'un nombre si faible d'individus qu'il nous paraît inutile d'entrer dans ces détails comparatifs.

#### VII. *Diamètre de la face et indice nasal.*

Comme diamètres de la face, nous avons mesuré le bizygomatique (B. Z.), la hauteur (N. S.) et la largeur du nez (n. n.), la distance biangulaire externe et la distance biangulaire interne (ce qui permet d'obtenir la longueur de l'ouverture palpébrale), la longueur de la bouche, la hauteur et la largeur de l'oreille. Nous allons d'abord parler des trois premiers diamètres.

#### **Hommes.**

Nos	B. Z.	N. S.	n. n.	Ind. nasal
1	147	51	39	76,47
2	145	54	41	75,92
3	146	53	36	67,73
4	149	51	40	78,43
5	142	53	37	69,81
6	146	51	35	68,63
7	140	50	36	72
8	142	52	36	69,23



Le diamètre bizygomatique fournit de faibles oscillations Maximum, 149 mm. ; minimum, 140 mm. ; moyenne, 144,62 mm. Il en est de même des chiffres représentant les deux diamètres du nez. Pour la hauteur de cet organe, le chiffre maximum = 54 mm. ; le minimum, 50 mm. ; la moyenne, 51,9; et, pour la largeur : maximum, 41 mm. ; minimum, 35 mm. ; moyenne, 37,5 mm. Les caractères de la face paraissent sensiblement plus permanents que ceux tirés du crâne. La différence entre les chiffres du maximum et du minimum est relativement moins grande.

On peut considérer la largeur bizygomatique comme très élevée chez les Esquimaux. Dix Bulgares de la Bulgarie et de la Roumélie orientale, pris au hasard, nous ont donné le chiffre 143,5. Houzé, sur les Belges de Mendonck (Flandre orientale), avait trouvé 139,30 mm. Cet auteur mentionne encore les chiffres suivants : Celtes, 142,81 mm. ; Kymris, 138,21 mm. ; Lorrains, 143,68 mm., empruntés en partie aux travaux de Collignon. Mais les Celtes et les Lorrains indiqués ici sont des brachycéphales à face généralement élargie. La face des Esquimaux, qui sont des dolichocéphales, est donc, d'une manière absolue, remarquablement large. Nous avons déjà constaté cette largeur par rapport à celle du crâne dans un chapitre précédent.

L'indice nasal moyen = 72,28. Le chiffre maximum de cet indice = 78,43, le chiffre minimum, 67,73. Il y a ici d'assez grandes variations. Pourtant les diamètres mêmes étaient assez semblables, surtout le diamètre vertical où le même chiffre se répète plusieurs fois. C'est la largeur des narines qui présente le plus de variations.

Les Esquimaux sont les plus leptorrhiniens qui existent si l'on considère leur squelette. Leur indice nasal calculé sur les têtes osseuses oscille autour du chiffre 42. Cet indice, calculé d'après des mesures prises sur le vivant, les place parmi les mésorrhiniens. Dix Esquimaux, sans indication d'origine, cités par Topinard, avaient, comme indice moyen, 70,3. Notre chiffre est plus élevé. Il place les individus de notre série parmi les mésorrhiniens, d'après la nomenclature de R. Collignon.



**Femmes.**

Quant aux femmes, voici les chiffres pour les mêmes diamètres :

N <sup>os</sup>	B. Z.	N. S.	n. n.	Ind. nasal
1	134	44	32	72,72
2	141	51	36	70,58
4	137	47	37	78,72
6	137	52	38	73,07
7	136	45	32	71,11
8	141	50	36	72,00

Le diamètre bizygomatique est, en moyenne, de 136 mm., passablement inférieur à celui des hommes, ce qui est naturel. L'indice nasal = 72,36, fournissant aussi, d'après la nomenclature de Collignon, un caractère de méshorrie.

**VIII. Longueur de l'ouverture palpébrale et largeur interoculaire.**

La longueur de cette ouverture semble présenter des variations suivant les races.

**Hommes.**

N <sup>os</sup>	D. biangulaire externe	D. biangulaire interne	Longueur de l'ouverture palpébrale
1	95	34	30,5
2	99	35	32
3	97	35	31
4	96	35	30,5
5	96	35	30,5
6	93	36	28,5
7	97	37	30
8	93	32	30,5

Ces chiffres, dans leur ensemble, présentent une remarquable uniformité. Pour le diamètre biangulaire externe, le maximum



est 99 mm., le minimum 93 mm., la moyenne, 95,75. Pour le diamètre biangulaire interne: maximum, 37, minimum, 32, moyenne, 34,87.

Moyenne de la longueur de l'ouverture palpébrale, 30,44.

Le procédé que nous avons employé de mesurer le diamètre biangulaire interne, puis le biangulaire externe, de déduire le premier du second et de diviser par deux, est bien préférable à la mesure directe de l'angle interne, bord de l'échancrure remplie par la caroncule, à l'angle externe.

Le chiffre de 30,44 que nous avons trouvé se rapproche des chiffres obtenus par des mensurations sur des Européens. Les Nègres, les Australiens, les Mongols ont, en général, des chiffres plus élevés.

#### Femmes.

Nos	D. biangulaire externe	D. biangulaire interne	Longueur de l'ouverture palpébrale
1	93	32	30,50
2	94	36	29
4	96	36	30
6	103,5	36	33,75
7	88	35	26,5
8	95	35	30

Moyenne du premier diamètre = 94,38. Celle du second = 35. Moyenne de la longueur de l'ouverture palpébrale, 29,96. Nous mettons en regard les unes des autres les moyennes des deux sexes.

Hommes	95,75	34,87	30,44
Femmes	94,83	35	29,96

La distance qui sépare les deux yeux paraît plus grande chez la femme. Quant à la longueur elle-même de l'ouverture palpébrale, elle est moindre dans ce sexe. En général, la distance interoculaire est plus faible chez les Européens.



IX. *Longueur de la bouche.*

Cette longueur n'est pas facile à mesurer avec justesse, car les chairs des commissures débordent toujours plus ou moins sur l'endroit où se termine la muqueuse labiale. Voici nos chiffres, les deux sexes étant immédiatement mis en présence.

Hommes		Femmes	
Nos	Longueur	Nos	Longueur
1 . . . .	67 mm.	1 . . . .	53 mm.
2 . . . .	57 »	2 . . . .	58 »
3 . . . .	54 »	4 . . . .	56 »
4 . . . .	64 »	6 . . . .	54 »
5 . . . .	46 »	7 . . . .	54 »
6 . . . .	58 »	8 . . . .	52,5 »
7 . . . .	54 »		
8 . . . .	52 »		

Les chiffres individuels sont très différents, surtout chez les hommes, puisque entre le maximum (67 mm.) et le minimum (46 mm.) il y a place pour 21 millimètres, ce qui est relativement considérable. La moyenne des hommes = 56,5. Sur deux Esquimaux mesurés par Bordier, cet auteur avait trouvé 52. Notre chiffre paraît élevé.

Chez les femmes, la moyenne de la longueur de la bouche = 54,62, inférieure à celle des hommes.

X. *Longueur et largeur de l'oreille.*

Nous joindrons à ces deux mesures l'étendue du pavillon que nous avons obtenue en additionnant la hauteur et la largeur de celui-ci. La somme étant divisée par deux et l'indice, rapport de la largeur à la longueur = 100.



### Hommes

N <sup>os</sup>	Longueur	Largeur	Étendue	Indice
1	75	41	58	54,66
2	70	37	53,5	52,85
3	71	43	57	60,56
4	65	36	50,5	55,38
5	70	38	54	54,28
6	60	38	49	63,33
7	65	37	51	56,92
8	66	39	52,5	59,09

Pour la hauteur du pavillon, le maximum est 75 mm., le minimum, 66, la moyenne, 67,70 mm. C'est une des plus grandes longueurs que l'on ait observées. Par ce caractère, les Esquimaux s'éloignent beaucoup des races blanches.

En ce qui concerne la largeur: maximum, 43 mm.; minimum, 36; moyenne, 38,62.

Pour l'étendue du pavillon: maximum, 58 mm.; minimum, 49 mm.; moyenne = 51,94 mm. Ce dernier chiffre est élevé et éloigne ainsi les Esquimaux des Européens chez qui l'étendue du pavillon est représentée par un chiffre qui oscille autour de 48.

Quant à l'indice: maximum, 63,33; minimum, 52,85; moyenne, 57,13. Le chiffre de la moyenne éloigne aussi les Esquimaux des Européens.

### Femmes.

N <sup>os</sup>	Longueur	Largeur	Étendue	Indice
1	63	35	49	55,55
2	63	35	49	55,55
4	62	34	48	56,13
6	68	38	53	55,88
7	60	39	49,5	65
8	71	36	53,5	50,70

Pour la longueur de l'oreille, le maximum = 71 mm., le minimum, 60, la moyenne, 64,50. En ce qui concerne la largeur,



maximum, 39, minimum, 34; moyenne, 36,17. Pour l'étendue, maximum, 53,5, minimum, 48; moyenne, 50,33. Pour l'indice: maximum, 65; minimum, 50,70; moyenne, 56,47. Mis en regard de ceux obtenus sur les hommes, les chiffres des moyennes se comportent de la manière suivante:

	Longueur	Largeur	Étendue	Indice
Hommes	67,70	38,62	51,94	57,13
Femmes	64,50	36,17	50,33	56,47

On peut dire que, chez les deux sexes, les Esquimaux ont de longues oreilles; elles comptent même parmi les plus longues qui existent.

\*  
\* \* \*

Nous n'avons pas fait figurer dans la série féminine ci-dessus deux individus de ce sexe à cause de leur jeune âge. L'une est une jeune fille de 15 ans, l'autre est la jeune métisse (père Allemand et mère Esquimau) dont nous avons dit deux mots au commencement de cette note. Nous mettons ici les chiffres qui les concernent. Ils pourront être intéressants à comparer à ceux d'enfants du même âge pris dans ce groupe ethnique ou dans d'autres groupes.

	1. Esquimau (♀ 15 ans)	2. Métisse (♀ 7 ans)
Taille . . . . .	1541 mm.	— mm.
Diamètre antéro-postérieur maximum	176 »	166 »
» métopique . . . . .	176 »	166 »
» transversal . . . . .	144 »	140 »
» vertical . . . . .	121 »	117 »
» frontal minimum . . . . .	114 »	102 »
» bizygomatique . . . . .	129 »	115 »
» biangulaire externe . . . . .	88 »	81 »
» » interne . . . . .	34 »	32 »
Hauteur du nez. . . . .	45 »	37 »
Largeur » » . . . . .	31 »	27 »
Longueur de la bouche . . . . .	46 »	43 »
Hauteur de l'oreille . . . . .	62 »	55 »
Largeur » » . . . . .	35 »	27 »



Chez ces deux enfants, le diamètre transversal du crâne est déjà fortement développé; plus, relativement, que le diamètre antéro-postérieur. Il en est de même du frontal minimum pour le sujet N° 1. Il semble que les principaux diamètres transversaux du crâne ont déjà acquis leur développement. Il en est ainsi, également, de la distance biangulaire externe, liée aussi au développement du frontal. Il eût été particulièrement intéressant de pouvoir mesurer plusieurs adolescents, car alors ces comparaisons, si elles se maintenaient, acquerraient une valeur sur laquelle il est inutile d'insister.

Nous exposons encore les chiffres des principaux indices :

	N° 1	N° 2
Indice céphalique . . . . .	81,81	84,33
» nasal. . . . .	68,88	72,97
» crânio-facial . . . . .	89,58	82,14
Longueur de l'ouverture palpébrale .	27	24,50
Étendue de l'oreille . . . . .	48,50	41
Indice de l'oreille . . . . .	56,45	49,09

Par la valeur de leur indice céphalique, ces deux sujets sont brachycéphales. Le N° 1 est sous-brachycéphale; le N° 2 brachycéphale vrai. On voit combien, pour le sujet N° 2, le métissage a amené de modifications. Il s'est accompli probablement avec un Allemand du Sud, à tête large.

\* . \*

Il ne nous paraît point utile d'émettre ici de longues dissertations. La série dont nous publions l'étude est trop faible. Nous avons tenu à donner tous les chiffres de nos mensurations, parce que ce sont là les vrais matériaux scientifiques. Les chiffres des mesures directes permettent des comparaisons que les chiffres des indices seuls ne permettent pas. Or, quand il s'agit d'un groupe ethnique comme celui auquel nous nous sommes adressé, cela revêt une certaine importance. Il semble que les Esquimaux que nous avons examinés ne sont pas tous



de race pure. En ce qui touche aux théories ethnogénistes exposées précédemment, nous pouvons dire que les Esquimaux de notre série paraissent s'éloigner des races européennes en général par plusieurs de leurs caractères physiques : longueur de l'ouverture palpébrale, étendue et indice de l'oreille, etc. Nous bornons là ces conclusions.

---



R É S U M É

DE

L'ACTIVITÉ DE LA SOCIÉTÉ NEUCHATELOISE DE GÉOGRAPHIE

PENDANT LES QUINZE PREMIÈRES ANNÉES DE SON EXISTENCE

PAR

M. JAMES COLIN, *président*.

---

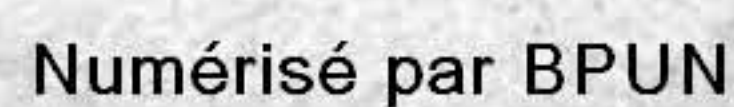
*Activité intérieure.* — La Société est administrée par un comité de 9 membres se réunissant chaque mois pour prendre connaissance de la correspondance et étudier les moyens de faire connaître et apprécier toujours mieux la science géographique.

Parmi ces moyens, les conférences ont eu une place très importante; elles ont été fort nombreuses et les sujets traités le plus souvent nouveaux.

La publication du *Bulletin* est, sans contredit, l'expression la plus intense de notre activité. Les articles, plans et cartes qu'il contient sont inédits, problème difficile à réaliser, mais qui a valu à notre organe les approbations les plus flatteuses tant en Suisse qu'à l'étranger. Nous donnons ici une réduction des cartes et diagrammes exposés à Paris en 1900 et démontrant graphiquement l'activité de notre Société.

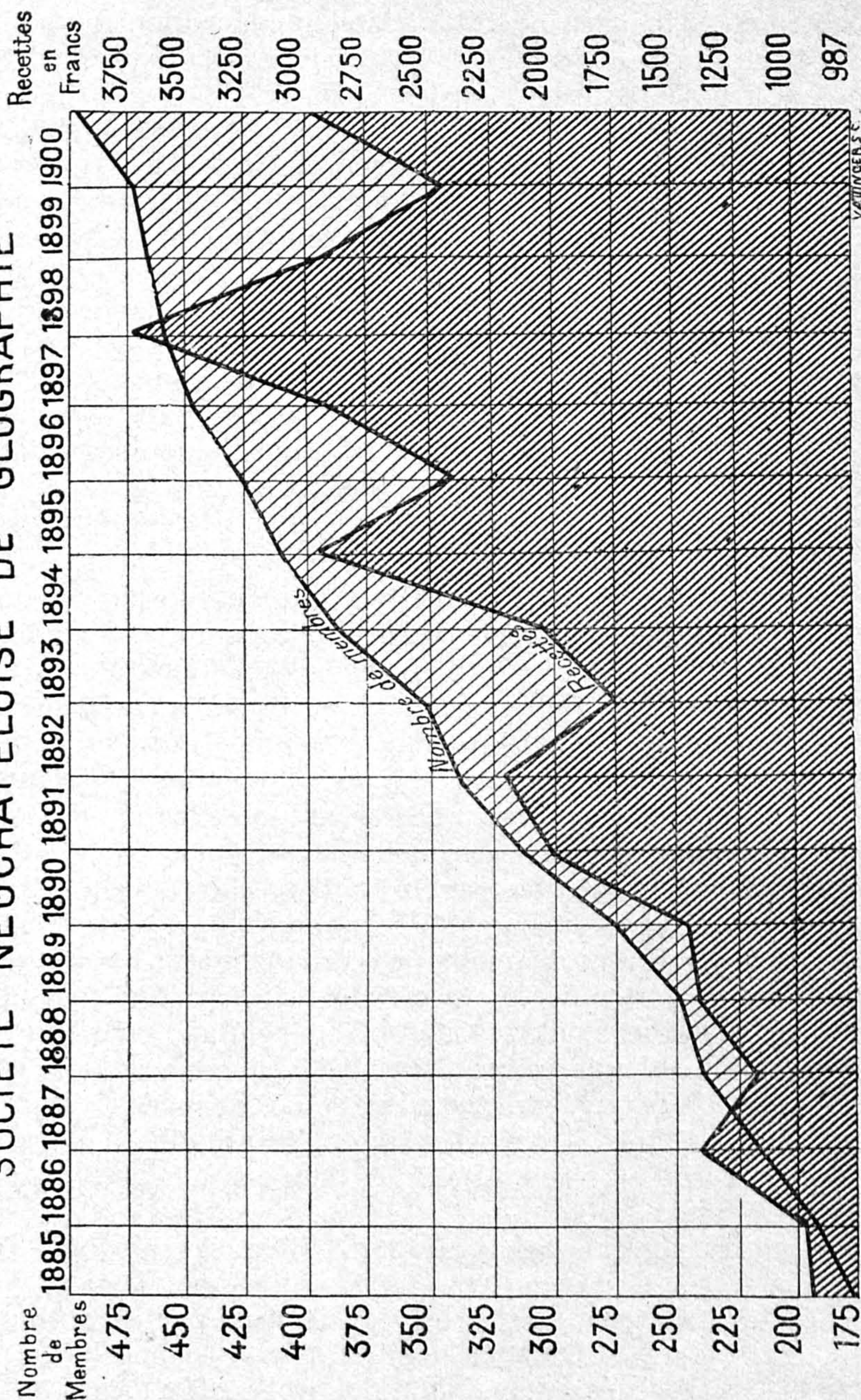
Créée en 1885, avec 175 membres et un budget fr. 987, le nombre de ses membres n'a fait que s'accroître pour atteindre, au 11 décembre 1900, un total de 496 sociétaires, dont 26 honoraires, 56 correspondants et 414 membres actifs. La carte du







# SOCIÉTÉ NEUCHÂTELOISE DE GÉOGRAPHIE





canton de Neuchâtel ci-jointe montre la répartition des sociétés dans notre pays. Nous en possédons 183 à Neuchâtel, 46 à La Chaux-de-Fonds, 39 au Locle, de 5 à 10 à Saint-Blaise, Boudry, Colombier, Peseux, Saint-Aubin, Couvet, Môtiers et les Ponts, de 1 à 4 dans 23 autres communes. Il y a encore, à ce jour, 29 communes qui ne possèdent aucun membre de notre Société. Nous espérons que ces lignes contribueront à diminuer ce nombre.

Quant à nos recettes, elles suivent également une marche ascendante, quoique moins régulière que nous ne le désirerions. En 1885, ces recettes étaient de fr. 987; en 1888, de 1287; en 1891, de 2250; en 1894, de 2992; en 1897, de 3745 et, en 1900, de fr. 2780.

Ces différences proviennent des frais plus ou moins considérables nécessités par la publication du *Bulletin* et des dons spéciaux qui nous sont parvenus lorsque nos recettes ordinaires étaient insuffisantes.

*Activité extérieure.* — Cette activité se manifeste par les communications que veulent bien nous faire parvenir nos membres correspondants et surtout par les échanges de publications que nous procure notre Bulletin et qui contribuent à enrichir chaque année notre bibliothèque dans des proportions qui dépassent souvent les forces de notre archiviste-bibliothécaire. D'après le planisphère ci-joint, l'on pourra se rendre compte de la répartition des localités avec lesquelles nous sommes en relation d'échanges. Très nombreuses en Europe, elles deviennent de plus en plus rares à mesure que l'on s'en éloigne. Nous serions très désireux de voir augmenter ces échanges avec les colonies anglaises et particulièrement avec les Indes; si quelques-uns de nos amis pouvaient contribuer à ce résultat, nous leur en serions très reconnaissants. En résumé, le total des localités avec lesquelles nous sommes en relation d'échanges est de 212, dont 76 en France, 39 en Allemagne, 15 en Italie, 24 dans le reste de l'Europe, 33 en Amérique et 25 en Asie, en Océanie et en Afrique.

Quant au nombre des publications, il varie suivant l'importance des localités; les grandes villes ont souvent de nombreuses sociétés ayant chacune une tâche bien déterminée à remplir. Actuellement, le nombre de nos échanges s'élève à 510. Ils se répartissent comme suit: Suisse, 56; France, 166; Allemagne, 63; Italie 25; Belgique, 21; Autriche-Hongrie, 21;



**SOCIÉTÉ NEUCHÂTOISE DE GÉOGRAPHIE**  
Echanges et Correspondants

Legend:  
 • Société faisant l'échange des publications.  
 • Localité où se trouve un correspondant.

The map shows a global distribution of correspondents, with a high concentration in Europe (London, Paris, Berlin, Vienna, Rome, etc.) and North America (New York, Chicago, San Francisco, etc.). Other locations include Tokyo, Sydney, Melbourne, and various cities in South America and Africa.

*Société faisant l'échange  
des publications.....  
Localité où se trouve  
un correspondant.....*



Grande-Bretagne, 18; Empire russe (Asie comprise), 26; autres pays d'Europe, 36; Amérique, 58; Asie, Océanie et Afrique, 20.

Ce grand nombre d'échanges est certainement réjouissant et il est à désirer qu'il augmente encore davantage.

Ajoutons que si le Bulletin de cette année n'est pas très considérable, celui de 1902 sera particulièrement intéressant, M. Paul Huguenin nous ayant réservé les notes et les dessins qu'il a rapportés d'un séjour à Raiatea. L'intérêt du volume sera vif, mais les frais seront grands, c'est pourquoi le comité réserve ses forces pour cette publication exceptionnelle; il en a du reste d'autant plus besoin que quelques-uns de ses membres ont entrepris un ouvrage géographique considérable, ouvrage qui se publie sous les auspices de la Société Neuchâteloise de Géographie et qui a pour titre: *Dictionnaire géographique de la Suisse*. Nous pensons intéresser nos lecteurs en leur donnant plus loin quelques détails sur ce travail.

---



# LE DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE DE LA SUISSE

---

De tout temps l'étude de la géographie, comme celle de l'histoire, a joui à Neuchâtel d'une faveur marquée; les noms d'Arnold Guyot et de Frédéric de Rougemont y brillèrent au premier rang et, sur le terrain de la cartographie, une tradition vieille de trois siècles nous montre les œuvres successives des Claude Bonjour, des de Merveilleux, des Ostervald et du colonel de Mandrot.

La fondation de la Société Neuchâteloise de Géographie, il y a 16 ans, fut donc le résultat normal d'une activité qui avait fait ses preuves et le but que s'est proposé cette Société a toujours été de stimuler l'étude de la géographie et des sciences qui s'y rattachent, aussi a-t-elle vu avec plaisir quelques-uns de ses membres entreprendre, l'année dernière, une œuvre telle que celle d'un *Dictionnaire géographique de la Suisse* et n'a-t-elle pas hésité à prendre cette œuvre *sous ses auspices*. C'est qu'en effet un dictionnaire manquait à notre littérature géographique et le développement de la Suisse a été tel, depuis un demi-siècle, qu'il était urgent de voir un ouvrage mettre au point et résumer d'une façon pratique l'état actuel de notre pays. Or, sous ce rapport, un dictionnaire est un outil précieux entre tous. Le XIX<sup>e</sup> siècle avait bien vu surgir, à différentes époques, quelques « Lexikons » plus ou moins complets, aujourd'hui passablement vieillis; le meilleur fut celui de Lutz vers 1850, complété par de Sprecher et traduit par Moratel, en 1859. A la même époque paraissaient les *Historisch-geographisch und statistischen Gemälde der Schweiz*, publiés par Huber, et, vers 1870,



l'*Allgemeine Beschreibung und Statistik der Schweiz*, par Max Wirth, puis, de 1864 à 1875, les *Schweizerkunde*, de H.-A. Berlepsch, et, en 1885, l'*Ortslexikon der Schweiz*, de Weber. Mais, dans ces divers ouvrages, les renseignements concernant la géographie politique et statistique prédominent et, dans l'état actuel de la science géographique, ces deux côtés de la question sont insuffisants; la géographie est, en effet, entre toutes, une science à la fois descriptive et synthétique; son domaine s'étend aux études les plus variées: géologie, topographie, flore, faune, climat, cultures, habitation, économie politique, industrie, commerce, organisation sociale, etc., etc., doivent entrer en ligne de compte. Nous avons vu avec plaisir que tel était le plan que se proposaient de suivre les auteurs du *Dictionnaire géographique de la Suisse*. Un bureau spécial a été créé dans cette intention. M. C. Knapp en a pris la direction générale, M. M. Borel celle de la partie cartographique et M. V. Attinger en a assumé la réalisation pratique. De plus, il était nécessaire, dans un pays aussi peu centralisé que le nôtre, d'obtenir le concours de nombreux collaborateurs; ce concours a été assuré au dictionnaire dès les premiers jours et nous avons été heureux d'y voir figurer les noms des notabilités scientifiques les plus en vue.

Voici maintenant comment procède le bureau pour l'établissement du texte: la carte topographique de la Suisse au 25 et au 50 000<sup>e</sup> a été prise comme base pour fixer la nomenclature du nouveau dictionnaire. Un personnel formé dans ce dessein est chargé du dépouillement des noms de la carte et d'une première classification par cantons; en règle générale, il n'est pas tenu compte des agglomérations de moins de 20 habitants, ni des maisons isolées, à moins qu'elles n'offrent un intérêt historique ou géographique réel, tels que les châteaux, hôtels, usines, grandes fermes, chalets-abris dans les hautes Alpes, etc. A ce point de vue, le dépouillement de la carte donne plus de noms d'importance secondaire qu'il n'en figure dans le dictionnaire. Un certain nombre de ces noms sont éliminés par les collaborateurs locaux, mais ceux-ci ajoutent aussi un nombre notable de noms qui ne figurent pas sur les cartes. Chaque nom est porté sur un formulaire contenant trois pages de questions diverses; ces formulaires sont envoyés aux collaborateurs cantonaux qui se chargent de les vérifier, de les remplir, ou, s'ils ne peuvent le faire eux-mêmes, de les faire compléter sur place.



Après cela, ils les retournent au bureau de Neuchâtel qui se charge de les classer à nouveau, de les traduire partiellement et de les communiquer aux directeurs pour vérification. Le texte est alors mis à l'impression et renvoyé encore une fois aux collaborateurs pour une vérification finale. Le texte relatif aux lieux habités est aussi communiqué aux autorités politiques de l'endroit pour dernières observations. Quant aux articles demandant un grand développement ou exigeant des connaissances particulières, ils sont confiés à des collaborateurs scientifiques et sont signés par eux.

Les *cartes* sont tirées en noir dans le texte et en couleur hors texte; les premières comprennent des cartes de districts et de bassins, des plans de petites villes, des cartes historiques, etc. Les hors-texte en couleur sont relatives à des cartes cantonales, politiques, agricoles et industrielles, celles des principaux lacs et des plans des grandes villes, montrant, par des teintes graduées, leur développement historique.

Pour les *vignettes*, ce sont tout d'abord les vues des principales localités et des sommités les plus connues, puis celles des points intéressants, des curiosités naturelles, des types d'habitations, de costumes, de métiers, etc., et à ce propos le Comité de la Société Neuchâteloise de Géographie aimerait à voir ses membres et ses amis contribuer à augmenter ses collections de photographies; combien d'amateurs ont aujourd'hui entre les mains de charmants clichés dont ils ne tirent aucun parti et qui pourraient nous être de la plus grande utilité.

Pour en revenir au dictionnaire, nous dirons encore que les 12 livraisons parues jusqu'ici nous semblent répondre à ce qu'on est en droit d'espérer, non pas que l'œuvre soit sans aucun défaut, trop de facteurs doivent y concourir pour que certains détails n'échappent à l'attention des auteurs; il sera certes facile d'y remédier en un court supplément. Ce qu'il faut surtout considérer ici, c'est l'ensemble de l'œuvre, l'effort considérable qu'elle exige et le résultat obtenu.

Or, parmi ces douze premières livraisons, nous relevons des articles d'un intérêt capital et traités de main de maître. Tels sont ceux concernant le bassin de l'Aar par le Dr Zeller; celui relatif aux Alpes par le Dr Aepli, accompagné de cartes géologique, orographique et florale, toutes trois en couleur et de vues panoramiques des principaux groupes. Puis les ar-



tics sur les cantons d'Appenzell, d'Argovie et de Bâle donnant une foule de renseignements de toute nature, accompagnés de cartes et de vues; la description de la ville de Bâle, due au Dr Zollinger avec un plan historique en couleur est également du plus vif intérêt; la douzième livraison commence l'étude du canton de Berne par le Dr Walzer, étude qui sera aussi complète que le comporte l'étendue du sujet. En résumé, nous engageons vivement les membres de notre Société à apporter à cet ouvrage géographique de première importance l'appui de leur souscription. Il est juste que les auteurs comme les éditeurs, qui n'ont pas craint d'entreprendre une œuvre aussi vaste que coûteuse, se sentent appuyés dans leur travail. Nous avons été heureux d'apprendre à ce sujet que le Département cantonal de l'Instruction publique a conclu avec les éditeurs un arrangement permettant de livrer le dictionnaire à prix réduit aux membres du corps enseignant et aux divers fonctionnaires; le Département de l'Instruction publique du canton de Berne vient de prendre la même détermination. Espérons que cet exemple sera suivi par d'autres cantons et que les différents bureaux de la Confédération souscriront également à un ouvrage d'un intérêt aussi général.

---



## BIBLIOGRAPHIE

---

J.-B. PIOLET, S. J. *Douze leçons à la Sorbonne sur Madagascar. Son état actuel, ses ressources, son avenir.* AUGUSTIN CHALLAMEL, Paris, 1898.

Le Père Piolet, ancien missionnaire à Madagascar, consacre aujourd'hui une grande partie de son activité à faire mieux connaître la géographie de cette grande île. L'ouvrage dont nous venons de transcrire le titre est l'un des plus sérieux qui aient été publiés, ces dernières années, sur la nouvelle colonie que la France vient d'acquérir définitivement dans la mer des Indes. Les chapitres relatifs à la colonisation, aux voies de pénétration, à la main-d'œuvre, à l'émigration, à l'agriculture, aux produits du sol, aux mines, à l'industrie, au commerce, sont tout particulièrement intéressants et renferment d'utiles renseignements dont les émigrants auxquels le livre est surtout destiné, tireront le plus réel profit. C. K.

J.-B. PIOLET, S. J. *Exposition universelle de 1900. Rapport sur les Missions catholiques françaises dressé au nom du Comité d'organisation de l'Exposition des Missions.* TEQUI, Paris, 1900.

Brochure de 126 pages destinée à faire connaître aux visiteurs de l'Exposition universelle de 1900 l'œuvre des Missions catholiques dans le monde. Les missions d'Europe, d'Asie, d'Afrique, d'Océanie et d'Amérique sont tour à tour passées en revue. Les détails statistiques, cela va de soi, abondent. Puisés aux meilleures sources, ils offrent une garantie réelle d'exactitude et seront consultés avec profit par tous ceux dont le nombre grandit d'année en année qui aiment à se rendre compte de



l'influence qu'exercent les missionnaires dans les divers pays du globe. Nous apprenons, par exemple, que, depuis sa fondation en 1816, la Propagation de la Foi a dépensé au total fr. 321 601 385,93 dont fr. 208 000 000 ont été fournis par la France seule. L'œuvre de la Sainte-Enfance (1843) qui a pour but le baptême, le rachat et l'éducation chrétienne des enfants nés de parents infidèles, en Chine ou dans les autres pays païens, a recueilli des dons pour une valeur de fr. 651 747 368, dont 46½ millions provenant de la France. Pour conclure, l'auteur suggère l'idée de la fondation d'un Musée permanent des Missions catholiques françaises. C. K.

*Au Foyer romand. Étrennes littéraires pour 1901.* F. PAYOT et Cie, Lausanne, 1901.

Avec une régularité exemplaire paraît chaque année *Le Foyer romand*. Le volume de 1901 renferme un très bon portrait de F. Payot, l'excellent éditeur lausannois qui, pendant huit ans, dirigea, avec une sollicitude éclairée, le volume de prose et de vers auquel collabore l'élite des écrivains de la Suisse française. La chronique a été confiée, cette fois, à une nouvelle plume, celle de M. Ch. Burnier. Le recueil renferme de gracieuses ou amusantes nouvelles, telles que « Fille des champs », du Dr Chatelain, « En prenant le café », de Virgile Rossel, « Cœur ardent », de A.-M. Gladès, « Rosa, la rose », de Philippe Monnier; la poésie est représentée, entre autres, par « Vols d'oiseaux » et « Saisons du cœur », d'Henri Warnery, « Pour un Sanatorium », de Virgile Rossel, « Le Rossignol », d'Isabelle Kaiser; la science enfin, n'est pas négligée, elle peut revendiquer « Les explorations de l'atmosphère », d'Henri Dufour. C. K.

CH. LEMIRE. *Les cinq pays de l'Indo-Chine française, L'Etablissement de Kouang-Tchéou, Le Siam (leur situation économique)*. Avec quatre cartes et vingt-quatre gravures et des documents annexes. GERMAIN et GRASSIN, A. CHALLAMEL, Angers, Paris, 1899.

Quelques hommes d'élite font, en France, les plus louables efforts, pour attirer l'attention sur les colonies et les ressources qu'elles peuvent offrir à une exploitation intelligente. M. Le-



mire, résident honoraire de France, a entrepris la publication d'un ouvrage sur l'Indo-Chine dans l'intention de renseigner les commerçants, les industriels, les agriculteurs, les fonctionnaires, les capitalistes, les futurs colons, sur la situation économique actuelle de ces vastes régions de l'Extrême-Orient aux produits si nombreux et si variés. Le Tonkin, l'Annam, la Cochinchine, le Cambodge et le Laos sont l'objet de monographies spéciales proportionnées à l'importance de chacune de ces régions. Les renseignements, bien choisis, donnent une idée exacte de la situation actuelle de ces divers fragments de l'Indo-Chine française. C. K.

HENRI COUDREAU. *Voyage au Tapajoz*, 28 juillet 1895—7 janvier 1896. Ouvrage illustré de 37 vignettes et d'une carte du fleuve Le Tapajoz. A. LAHURE, Paris, 1897.

L'intrépide voyageur français, que la mort est venue surprendre en pleine activité, s'était donné la tâche d'explorer les contrées mal connues de la Guyane et du Brésil septentrional. Travaillant avec une hâte fiévreuse, Coudreau, au retour de chacune de ses expéditions, se hâtait de mettre à jour ses notes et de rédiger le journal de son voyage. Il a consacré à l'étude du vaste état de Pará les dernières années de sa vie et a élucidé nombre de points obscurs de la géographie de ce vaste territoire. Sur l'ethnographie des tribus indiennes, les détails intéressants abondent. Le *Voyage au Tapajoz* est suivi du

*Voyage au Xingú*, 30 mai 1896—26 octobre 1896, ouvrage illustré de 68 vignettes et d'une carte de la rivière le Xingú. A. LAHURE, Paris, 1897.

Ce volume est écrit dans le même genre et le même esprit que le précédent. L'auteur a levé avec soin le cours du Xingú et en décrit les principales particularités, entre autres les nombreux cachoeiras ou sauts qui en interceptent le cours. Comme dans l'ouvrage précédent, de bonnes illustrations facilitent l'intelligence du récit.

Du même auteur, *Voyage au Tocantins — Araguaya*, 31 décembre 1896—23 mai 1897. Ouvrage illustré de 67 vignettes et d'une carte des rivières Tocantins - Araguaya. A. LAHURE, Paris, 1897.



Même abondance de renseignements utiles et précis que dans les précédents. Enfin le dernier ouvrage posthume de Coudreau a pour titre

*Voyage au Yamunda*, 21 janvier 1899—27 juin 1899, illustré de 87 vignettes et de 17 cartes. A. LAHURE, Paris, 1899.

Exploration au Nord de l'Amazone, entre le Yamunda et le Trombetas dans une contrée des moins connues. C. K.

Exposition universelle de 1900. *La langue française dans le Monde*, ouvrage publié par l'Alliance française . . . précédé d'une introduction et accompagné de notes par P. FONCIN, Paris, 1900.

Encore un ouvrage de circonstance, publié à l'occasion de l'Exposition de 1900. L'Alliance française a réuni, dans ce livre de 299 pages, des notices dues à de nombreux collaborateurs sur la situation du français dans le monde, tant en Europe que dans les continents exotiques. L'action des écoles subventionnées par l'Alliance est l'objet de notices spéciales. Ce livre, enrichi de bonnes illustrations, mérite d'être lu avec soin par tous ceux qu'intéressent les questions de répartition et d'influence des langues dans le monde. C. K.

*Jours d'angoisse à Coumassie*. Journal du missionnaire FRITZ RAMSEYER. Rédigé par H. PERREGAUX, pasteur. DELACHAUX ET NIESTLÉ. Neuchâtel, 1900.

Chacun a encore présents à la mémoire les événements douloureux dont le pays des Achantis a été le témoin dans le courant de l'année dernière. Le royaume achanti, détruit en 1896 par la déposition et la captivité de Pérempé, son dernier souverain, fut le théâtre de troubles provoqués, il faut bien le dire, par la conduite imprudente du gouverneur anglais. Celui-ci réclamait le trône d'or des anciens rois achantis, la cessation de tous rapports avec Pérempé, interné à Cape Coast, et le paiement des indemnités de guerre de 1894 et 1896. Bientôt éclata une révolte générale. Les Européens, parmi lesquels le missionnaire Ramseyer, furent obligés de s'enfuir en toute hâte et de s'enfermer dans le fort de Coumassie où ils subirent un siège dont il faut lire les péripéties dans l'ouvrage que nous



analysons. La délivrance arriva pourtant; mais il fallut battre en retraite vers la côte par des chemins détrempés et des pluies tropicales. L'odyssée du missionnaire Ramseyer, racontée simplement, sans prétention, tient constamment l'intérêt du lecteur en suspens. Ajoutons que l'ouvrage est pourvu d'illustrations très belles et très typiques. C. K.

*Revue sommaire des principales explorations de l'année 1900.*  
ARTHUR DE CLAPARÈDE. Genève, 1900.

Plaquette de 36 pages, élégamment écrite, donnant un très bon résumé des principales explorations de la dernière année du XIX<sup>e</sup> siècle. C. K.

OTTO BASCHIN. *Bibliotheca geographica*, herausgegeben von der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin. B. IV, V et VI. 1895, 1896 et 1897.

D'année en année se perfectionne cet utile instrument de travail que le Congrès de Berlin, en 1899, a consacré comme répertoire international. Les incorrections sont peu nombreuses. B. IV, 1895, page 12: l'ouvrage de W. Rosier porte le titre « Manuel. Atlas destiné », il faut: « Manuel-Atlas, destiné », etc.; Neuchâtel et Neuchâtelois doivent prendre un accent circonflexe. A partir du tome V figure un très utile index alphabétique des auteurs. Les articles du tome IX du *Bulletin* de notre Société figurent tous au volume VI de la *Bibliotheca geographica*, sauf ceux de H. Junod et E. Jacottet; la rédaction a trouvé sans doute qu'ils rentreraient plutôt dans l'ethnographie que dans la géographie; leur exclusion ne nous paraît pourtant pas justifiée. A la page 40, Georges Goyou et dans l'index, Goyau, doivent être remplacés par Guyou. Mais ce sont là des vétilles impossibles à éviter dans un ouvrage de cette importance, ouvrage que devrait posséder, entre autres, tout professeur de géographie. C. K.

FRANZ THONNER. *Dans la grande forêt de l'Afrique centrale. — Mon voyage au Congo et à la Mongala, en 1896.* Ouvrage traduit de l'allemand et contenant 20 gravures dans le texte, 87



planches phototypiques et 3 cartes. Société belge de librairie, OSCAR SCHEPENS ET C<sup>e</sup>. Bruxelles, 1899.

L'auteur s'est proposé pour but l'exploration de la partie septentrionale du bassin du Congo au point de vue de la connaissance de la flore et des populations. Il en a rapporté 500 échantillons de plantes et 100 photographies originales, ainsi qu'un levé à la boussole de son itinéraire entre le Congo et la Mongala. En une centaine de pages sont condensés de précieux renseignements sur le sol, le climat, la flore, la faune et la population, formant une très sérieuse contribution à la géographie de la forêt équatoriale. Les détails ethnographiques sur les Bakongo et les Bapoto, les Maginza et les Mongwandi sont des plus précis, ainsi que les renseignements linguistiques sur leurs idiomes. Les grandes planches en phototypie sont d'une netteté admirable et valent, à elles seules, une étude sérieuse. Cet ouvrage mérite une place d'honneur dans la bibliothèque de tout africaniste.

C. K.

EUGÈNE SECRETAN. 1901. *Étrennes helvétiques*. Publiées avec le concours d'écrivains suisses. Avec 29 gravures. GEORGES BRIDEL ET C<sup>e</sup>, Lausanne.

Mettre au jour un ouvrage destiné à faire mieux connaître la Suisse aux Suisses, à mettre en contact plus intime la Suisse romande avec la Suisse allemande, tel est le but très louable que se sont proposé les éditeurs et auteurs des *Étrennes helvétiques*. Coïncidant avec l'aurore du XX<sup>e</sup> siècle, nous souhaitons que ces étrennes puissent le traverser en entier et durer bien plus longtemps encore. Les 9 morceaux dont se compose ce premier volume sont tous très intéressants et très remarquables. Le premier, *Nos deux capitales-frontière : Genève et Bâle*, fait ressortir les ressemblances et les contrastes souvent piquants qui existent entre ces deux grandes villes, des conditions physiques, climatiques, aux considérations littéraires, scientifiques, religieuses, politiques; tous les côtés de l'existence de ces deux cités sont passés en revue par une plume précise et alerte. A propos d'instruction publique, nous avons une remarque à faire. L'auteur de l'article se trompe quand il affirme que, dans la Suisse française, avec les idées courantes, les enfants des classes aisées ne suivent pas les leçons des écoles publiques, mais fréquentent



les « cours » d'institutions privées. Ce n'est pas le cas, dans le canton de Neuchâtel, où partout les établissements officiels recrutent leurs élèves dans toutes les classes de la société. Sous ce rapport, nous nous rapprochons beaucoup plus de Bâle que de Genève ou de Lausanne.

*Il y a cent ans, Chillon prison d'État* est une excellente contribution à l'histoire du Pays de Vaud et du vieux manoir qui en résume tant de pages. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Chillon reçut de nombreux prisonniers politiques.

Une étude littéraire sur deux écrivains bien connus de la Suisse allemande: *Gottfried Keller* et *Conrad-Ferdinand Meyer* indique bien l'idée-mère des *Étrennes helvétiques*. Cette étude, très fouillée, met en lumière le talent vigoureux des deux auteurs zurichois.

Mais ne pouvant songer à tout analyser, nous nous arrêterons encore quelques instants à l'article *Allemands et Romands en Suisse*. L'auteur analyse les principaux travaux publiés sur cette question dans le cours des dernières années.

L'étude de M. Ch. Morel est très documentée et résume fort bien l'histoire de la question. Venant après les travaux de Zemmrich et Hunziker, de Morf et surtout de Zimmerli, elle est la première notice un peu complète qui ait paru, en français, sur cette question des langues. C'est un fait très curieux à noter que presque tous les mémoires relatifs à la frontière des langues, à différentes époques, sont dus à des auteurs allemands, lesquels, sauf de très rares exceptions, ne sont pas exempts de chauvinisme. Zimmerli, par exemple, un des plus impartiaux et des mieux renseignés, déplore que la Compagnie du Jura-Simplon envoie des employés français (qui au reste savent l'allemand) dans le Haut-Valais, mais il trouve tout naturel que la même Compagnie place à Delémont de nombreux employés qui augmentent d'autant la population de langue allemande de cette ville. Ne va-t-il pas jusqu'à espérer que le percement du Lötschberg chassera le français de tout le Valais! M. Zimmerli repousse tant qu'il peut à l'Ouest la frontière linguistique, plaçant, à tort selon nous, Envelier et Meyriez dans le domaine de la langue allemande. N'avons-nous pas eu aussi récemment la mesquine et ridicule affaire des horaires de chemins de fer et des timbres d'oblitération de la poste. Si les stations de Gléresse, Douanne, Villars-les-Moines doivent désormais s'ap-



peler Ligerz, Twann, Münchenwyler (quoique les termes français soient les noms originaux et soient plus anciens), si Simplon doit troquer son nom contre Simpeln et si la double appellation Biel-Bienne ne peut figurer sur le timbre de la poste, alors de quel droit les plaques indicatrices appendues aux wagons portent-elles la mention Genf au lieu de Genève, pour ne citer qu'un seul exemple ? Nous ne parlerons de l'opuscule de Zemmrich : *Verbreitung und Bewegung der Deutschen in der französischen Schweiz* (avec carte) que pour déclarer que, malgré la science de son auteur, il ne peut qu'induire en erreur ceux qui le consultent. Sur la foi de cet ouvrage, on a même cru en France qu'il existait, dans la Suisse romande, de nombreux îlots de population allemande. (Voir *Annales de Géographie*, bibliographie de 1894, page 101, N° 478.)

La notice de M. Morel décrit surtout la frontière des langues. Mais il y a un autre facteur à envisager : la répartition de la population à l'intérieur de la Suisse française. Or, les fougueux partisans du *Deutschthum* (théorie absurde qui ne peut que produire des fruits amers en engendrant querelles et discordes, comme on ne le voit que trop en Autriche-Hongrie), basent leurs déductions sur les résultats des recensements fédéraux. Mais, malgré leur caractère officiel, ces recensements ne peuvent donner une idée exacte de la situation respective des langues parlées en Suisse et cela pour deux raisons : la première, c'est qu'ils n'ont pas été faits de la même manière ; la seconde, c'est que la question langue maternelle, malgré son apparente précision, n'est pas comprise par chacun de la même manière. En 1880, nous avons été à même de constater que certaines personnes, ignorant totalement la langue allemande, se sont pourtant inscrites comme faisant usage de cet idiome, parce que leurs parents ne connaissaient guère que celui-là ; dans bien des ménages, le père a inscrit toute sa famille comme appartenant à la langue du *ja*, quoique les enfants ne fissent usage que de la langue du *oui*. Au recensement de 1900, les explications accompagnant les formulaires ont éclairé le public sur ce point. « On entend par langue, dit le document officiel, ou plus communément par langue *maternelle* ou *naturelle*, celle du pays où l'on est né, qu'on a apprise dans l'enfance et à l'école, celle dans laquelle on pense et qu'on parle habituellement et de préférence. Ce sera au chef de ménage à décider quelle langue



doit, pour chaque membre de la famille, être considérée comme langue maternelle ou langue parlée habituellement.» Toutefois, nous nous demandons pourquoi, dans les formulaires allemands, le texte est complètement différent: « Für diejenigen Personen, welche nicht einer der schweizerischen Landessprachen angehören, kann die ihnen eigentümliche andere Muttersprache ebenfalls handschriftlich beigelegt werden. »

Comme nous le disons plus haut, les renseignements linguistiques n'ont pas été obtenus de la même manière dans les divers recensements qui se sont succédé depuis 1850.

En 1850, on a simplement réparti les communes d'après la langue des formulaires dont elles ont fait usage; en 1860 et en 1870, on s'enquit de la langue parlée *dans chaque ménage*; en 1880, en 1888 et en 1900, on s'informa de la langue maternelle de chaque personne, avec cette réserve toutefois, qu'en 1880, on se basa sur la population de fait, tandis que les deux recensements subséquents ne tinrent compte que de la population de droit. Les comparaisons ne deviennent ainsi possibles que depuis 1888. Or, la situation vraie, c'est que la diminution en pour cent de la langue allemande en Suisse n'est qu'apparente. Cette langue n'a jamais eu l'importance que lui attribuaient les premiers recensements. A mesure que l'on comprend mieux ce que l'on entend par langue maternelle, la place qui revient au français apparaît plus nette et plus claire. C'est ce que prouvent surabondamment les résultats du dénombrement de 1900. Dans le canton de Neuchâtel, la population dite de langue allemande a passé de 22000 à 17000, et si, dans les autres cantons romands, elle paraît avoir légèrement augmenté comme nombre absolu, mais non comme valeur relative, cela provient certainement du fait que les instructions fédérales n'ont pas été partout suffisamment comprises. Nous basant sur les résultats du dernier cens, nous attribuons à la langue française le 24% de la population totale de la Suisse et non le 21% comme on le croit souvent.

Les fougueux champions du germanisme, s'étayant toujours des données officielles, demandent à grands cris la fondation d'écoles allemandes dans la Suisse romande. Eh bien! nous le déclarons sans ambages, cette fondation est impossible; de plus, elle serait inutile et même dangereuse. Un savant statisticien allemand a dit: Il faut ouvrir la bouche aux chiffres; il



faut les examiner de près, les entourer des renseignements nécessaires; agir autrement, c'est s'exposer à de formidables méprises. Disséquons donc un peu les données linguistiques du recensement fédéral. Que constatons-nous? En premier lieu un très grand nombre de germanophones sont des célibataires établis en terre française, précisément pour en apprendre la langue: commis de banques, d'administration, de pharmacie, ouvriers boulangers, cordonniers, tailleurs, coiffeurs, menuisiers, charpentiers, serruriers, garçons de cafés et d'hôtels, sommelières, étudiants, valets de ferme, etc. Ce groupe ne doit évidemment pas entrer en ligne de compte, il n'est que campé dans le pays. Trois mois de séjour suffisant pour figurer dans la population domiciliée et non dans la population de fait, ces divers éléments contribuent à donner une idée fausse de la population réelle d'une contrée. En second lieu, parmi les familles de langue allemande réellement fixées dans la Suisse romande, la plupart n'emploient que dans une mesure très restreinte l'idiome de leurs pères; les enfants comprennent plus ou moins l'allemand, mais ne peuvent s'exprimer dans cette langue; ils en sont incapables et ne se soucient même pas de l'apprendre. Nous irons plus loin; un grand nombre de personnes qui parlent le français plus ou moins correctement, avec un accent peu parisien, préfèrent, malgré tout, s'exprimer en cette langue que dans l'idiome de leurs jeunes années.

Un fait, entre plusieurs, montre avec quelle prudence il faut se servir des chiffres statistiques. D'après le recensement de 1888 (nous n'avons pas encore les données de 1900), la petite commune de Thielle-Wavre, dans le canton de Neuchâtel, compte 165 habitants de langue allemande et 124 de langue française. La majorité, semble-t-il, est allemande; mais ce n'est là qu'un trompe-l'œil. Il existe, sur le territoire de cette commune, un pensionnat morave très réputé, celui de Montmirail, comptant, avec le personnel, si nous ne nous trompons, une soixantaine de personnes d'origine allemande. On voit d'ici la situation réelle.

Ceux donc qui réclament la fondation d'écoles allemandes dans la Suisse romande ne se rendent nullement compte de l'état des choses. Par-ci, par-là, l'essai en a été tenté et presque partout il a pitoyablement échoué. Ces écoles libres ne peuvent soutenir la concurrence des écoles de l'État beaucoup mieux



pourvues et mieux outillées. Il est bien évident que nos communes, dont les charges sont déjà assez lourdes, ne se résoudront jamais à fonder et à entretenir des écoles dans l'unique désir de plaire aux fanatiques adhérents du Deutschthum. Non certes et puis... c'est trop tard. L'œuvre de francisation est déjà trop avancée pour pouvoir être arrêtée. Les élèves ne pourraient suivre les leçons de ces écoles par la bonne raison que l'allemand est pour eux une langue étrangère.

La fondation d'écoles allemandes serait en outre dangereuse, en admettant qu'elle eût quelques chances de réussite. Elle enlèverait à la population du pays romand toute homogénéité. Elle ne manquerait pas de créer, à la longue, des conflits et des animosités. L'exemple de la Suisse, elle-même, prise dans son ensemble, n'est pas probant. Nous ne sommes pas un état unitaire. Nos cantons sont souverains, au moins en une certaine mesure et, en cette qualité, en ont les attributions. Il importe de ne pas provoquer inutilement les causes de divisions. Au surplus, les parents allemands de nos cantons français eux-mêmes tiennent à ce que leurs enfants apprennent au plus vite la langue de la majorité. Leur ignorance de cette langue leur fermerait l'accès des écoles secondaires et supérieures du pays et les empêcherait d'occuper aucune fonction officielle, sans parler des besoins journaliers du commerce et de l'industrie.

Que la Suisse romande continue à prospérer; qu'elle reçoive dans son sein de nombreux émigrants de la Suisse allemande et que ceux-ci se francisent le plus rapidement possible. Il n'est pas indispensable au bonheur de l'individu qu'il parle la langue de ses pères. Le déplacement continu des populations amènera bien d'autres modifications dans l'avenir. La Suisse réalise un idéal: la réunion, en un même corps de nation, de peuples d'idiomes divers. Que chacun de ces groupes garde son territoire propre et que ceux qui se déplacent fusionnent de gaité de cœur avec les populations au sein desquelles les vicissitudes de l'existence les ont conduits. Que les Allemands se francisent en terre romande et que les Français se germanisent en terre allemande. Le tissu dont se compose notre peuple deviendra ainsi toujours plus serré et plus solide; que les uns comme les autres s'efforcent, comme *seconde langue*, d'étudier l'idiome du voisin.

L'intéressant travail de M. Morel nous a conduit un peu loin.



Ajoutons que les autres morceaux dont se composent les *Étrennes helvétiques* méritent tous d'être lus : tel *Boudry, une bourgeoisie neuchâteloise*, de Jean Grellet. Nous en avons assez dit pour engager nos lecteurs à se procurer le nouvel ouvrage que MM. Bridel et C<sup>e</sup> viennent de mettre au jour à l'occasion du changement de siècle. C. K.

ED. QUARTIER-LA-TENTE. *Le Canton de Neuchâtel*. Revue historique et monographique des communes du canton. 1<sup>re</sup> série : *Le district de Neuchâtel*, livraisons XII-XVIII. ATTINGER FRÈRES, Neuchâtel, 1899-1901.

Malgré les multiples occupations de l'auteur, l'ouvrage dont nous avons déjà rendu compte dans nos précédents *Bulletins* paraît régulièrement.

Les dernières livraisons ont pour objet la vie scolaire, la vie sociale et domestique de Neuchâtel, ainsi que les communes de la paroisse de Saint-Blaise : Saint-Blaise, Marin-Épagnier, Hauterive et La Coudre. C'est toujours la même abondance de renseignements et la même conscience dans le travail. Le mouvement intellectuel, au chef-lieu du canton, est passé en revue dans une série de chapitres spéciaux. L'un des plus intéressants retrace l'histoire de l'Académie de 1838 à 1848 et de 1866 à nos jours.

Il est évident que, dans un volume de cette nature, pour lequel les documents ne sont pas toujours faciles à se procurer, quelques erreurs ou lacunes puissent se glisser. Signalons-en quelques-unes : Cyprien Ayer a publié des articles et ouvrages se rapportant à la statistique et à la géographie, entre autres un *Manuel de Géographie statistique*, 1861 ; les *Nationalités et les États de l'Europe*, même année ; la *Suisse*, adjonction à la *Petite Géographie illustrée* de Cortambert, 1870 ; *Tableaux de statistique générale et comparée*, 1871. La légende au bas du portrait d'Alexandre Daguet est erronée, Daguet n'a jamais été recteur de l'Académie. Non seulement il a publié des articles dans l'*Éducateur*, mais encore il a rédigé ce journal pédagogique dès sa fondation en 1865 jusqu'en 1890. Charles Knapp est né le 20 janvier 1855 et non le 20 juin. En 1891, il a été nommé professeur de géographie au Gymnase cantonal et non seulement à l'École normale ; il enseigne, en outre, l'instruction civique dans ce dernier établissement. Ouvrage publié



omis: *Notice sur les voyageurs et les géographes neuchâtelois*. Léon Metchnikoff est l'auteur d'un ouvrage de premier ordre, texte et dessins, sur le *Japon*, dont l'oubli est regrettable. Il a aussi publié de nombreux articles dans plusieurs revues étrangères, allemandes, italiennes, espagnoles, etc. C'était un polyglotte de premier ordre. Frédéric Sacc a mis au jour plusieurs ouvrages, non cités, les deux principaux sont relatifs à la chimie organique et à la chimie inorganique. Nous ne croyons pas qu'il ait enseigné à Santiago du Chili, mais à Cochabamba (Bolivie). Dans les travaux de Hans Schardt doit figurer: *Les Préalpes romandes (Zone du Stockhorn-Chablais). Un problème de géologie alpine*, leçon d'ouverture du cours de géologie, avec planche en couleur (*Bulletin Soc. Neuch. de Géogr.*, XI, 1899). Ligne 19, page 346, la date 1888 doit être remplacée par 1898. A la page 400, ligne 2, une erreur typographique a transformé 1884 en 1894. Page 541: à propos de Foot-Ball, ce jeu a déjà été introduit à Neuchâtel, en 1871; à cette époque, il n'eut pas grand succès.

Mais ce sont là vétilles que nous ne relevons que pour montrer avec quel soin et quel intérêt nous prenons connaissance des fascicules de cette belle publication illustrée avec une richesse qui touche à la prodigalité. Souhaitons que l'auteur puisse, sans encombre, arriver au terme de son laborieux et méritoire travail.

C. K.

B. VAN MUYDEN. *Histoire de la Nation suisse*. Trois volumes grand in 8°. HENRI MIGNOT, Lausanne.

Nous avons déjà, au tome IX de notre *Bulletin*, publié un compte rendu détaillé de la très remarquable et très sérieuse publication qu'a lancée l'éditeur Mignot. Maintenant que l'ouvrage est terminé et qu'il est possible de s'en faire une idée générale, nous ne pouvons que confirmer le jugement favorable que nous portions alors sur cette nouvelle histoire de notre patrie. L'auteur nous paraît avoir su garder la mesure en toutes choses; il raconte avec simplicité et impartialité. Les détails vraiment importants sont seuls donnés et n'empêchent pas de voir l'ensemble du sujet. Les divisions sont judicieusement établies.

Ces louanges nous mettent d'autant plus à l'aide pour émettre quelques critiques. Si l'illustration proprement dite peut



être envisagée comme suffisante, il n'en est pas de même de la cartographie qui ne brille que par son absence dans les deux derniers volumes. Des cartes des guerres de religion, de la guerre des paysans, des guerres de Villmergen, des champs de bataille de 1798 et 1799, de l'État politique de la Suisse en 1798, de la campagne du Sonderbund ne seraient certes pas de trop dans un ouvrage historique publié à notre époque. Dans une seconde édition, nous espérons voir introduire cette amélioration. Et puis, pourquoi défigurer des noms tels que Dubs, Furrer, Munzinger, Burkhardt, Buchwalder, en les écrivant Doubs, Fourrer, Mounzinger, Bourkhardt, Bouchwalder, sous prétexte de les franciser. Les noms propres de personnes sont intangibles et ne doivent être estropiés sous aucun prétexte.

C. K.

LE PÈRE LAMBERT. S. M. *Moeurs et Superstitions des Néo-Calédoniens*. Nouméa, 1900.

On ne saurait trop rendre justice aux missionnaires. Nombreuses, très nombreuses même sont les études de valeur que leur doivent les sciences géographiques et ethnographiques. Le Père Lambert a aussi voulu apporter sa contribution à la connaissance de tribus qui, comme tant d'autres, hélas! s'en vont disparaissant sous la poussée d'une civilisation étrangère. Le savant missionnaire décrit, et en cela il fait preuve d'esprit scientifique, des groupes qu'il a été à même de bien observer et de bien étudier; il reproduit les récits des indigènes eux-mêmes avec lesquels il a été en rapport sur deux points différents de l'archipel calédonien. Les Belep, où aucun Blanc n'avait vécu avant son arrivée, sont décrits avec une exactitude minutieuse, ainsi que les hypogées de l'Île des Pins. Ce beau livre est orné de très intéressantes illustrations.

C. K.

A. THIEULLEN. *Les Pierres figures à retouches intentionnelles à l'époque du creusement des vallées*. Imprimerie LAROUSSE, Paris, 1900.

Voué à l'étude des périodes préhistoriques, l'auteur de cette très suggestive brochure cherche à répandre les idées de l'illustre Boucher de Perthes. Il admet, sans conteste, qu'à l'époque où les vallées commençaient à se dessiner à la surface du sol, les hommes étaient déjà présents sur la terre et il déclare



que les pierres figurées sont certainement des produits de l'industrie humaine. C. K.

VICTOR MEUNIER. *Les Ancêtres d'Adam. Histoire de l'homme fossile*. FISCHBACHER, Paris, 1900.

L'histoire de ce livre est très curieuse. Mis au pilon en 1875, par décision de la famille de Boucher de Perthes, il a reparu en 1900 et est destiné à vulgariser, dans le public, les idées du grand savant français. On y démontre, entre autres, la contemporanéité de l'homme et des animaux quaternaires. Ouvrage très intéressant et qui mérite d'être lu attentivement. C. K.

R.-P.-H. TRILLES. *Exercices de Lecture et d'Ecriture en pahouin et en français*. Première et deuxième parties. LOUIS DUBOIS, Tours et Libreville, 1898. *Livre de prières. Nten Misila ye Biya bi Fañ*.

La linguistique, aussi bien que la géographie et l'ethnographie, sont redevables aux missionnaires de précieux et consciencieux travaux. Les ouvrages du R.-P. Trilles, dont nous venons de transcrire les titres, en sont une nouvelle démonstration. Les deux premiers renferment des exercices d'abord élémentaires, puis plus compliqués sur la langue des Pahouins du Congo français. Les deux derniers sont plus spéciaux, le dernier ne renferme aucun morceau traduit en français.

C. K.

ARTHUR DE CLAPARÈDE. *Corfou et les Corfiotes*. KUNDIG et FISCHBACHER, Genève et Paris, 1900.

Depuis longtemps, l'auteur a pris l'excellente habitude de publier le récit de ses voyages. Écrit d'une plume alerte, *Corfou et les Corfiotes* est une très complète monographie, puisée aux meilleures sources, de cette belle île de la mer Ionienne, malheureusement trop exposée aux tremblements de terre. L'ouvrage est divisé en deux parties. La première est consacrée, outre un aperçu géographique général, aux conditions climatologiques et économiques de l'île, ainsi qu'à son histoire et à ses populations. La seconde contient une description de la ville de Corfou, de sa banlieue et des plus beaux sites de l'île.

C. K.



E. KRIEG. *Nos Missionnaires* I. Dr SAMUEL GOBAT (1799—1879), Delémont, 1899.

Cet ouvrage est le premier d'une série consacrée aux missionnaires sortis du Jura bernois. La vie si active, si bien remplie du pieux et modeste évêque Gobat est racontée, par l'auteur, avec une sympathie communicative. Nous souhaitons ardemment que le succès l'encourage à faire paraître les autres volumes de la série. Un petit détail, en passant. Pourquoi, page 20, dire le Münsterthal, au lieu de val de Moutier, puisqu'il s'agit d'un pays français ? C. K.

*Un Siècle, Mouvement du Monde de 1800 à 1900.* H. OUDIN, Paris et Poitiers.

Il était naturel que le siècle expirant fût l'objet d'une sorte d'enquête sur les diverses manifestations de son activité. Pareille entreprise était bien faite pour tenter une pléiade d'écrivains. L'ouvrage *Un Siècle* résulte de la collaboration d'un grand nombre de spécialistes traitant chacun la matière qui lui est familière. Forcément, il résulte un peu de décousu dans une œuvre aussi multiple, tous les morceaux sont loin d'avoir la même valeur, mais tous sont intéressants à lire. Nos lecteurs ont eu, au reste, la primeur (voir tome XII du *Bulletin*) d'un des meilleurs articles : *L'homme et la terre cultivée*, de M. Jean Brunhes, professeur à l'Université de Fribourg. Au point de vue géographique, un autre chapitre, dû à la plume autorisée de M. de Lapparent, est aussi très remarquable : *La science de la terre*. C. K.

Dans son compte rendu des recherches mathématiques au XIX<sup>me</sup> siècle, M. G. Humbert fait preuve d'une vaste érudition ; il fait admirablement ressortir le caractère spécial des recherches modernes sur les fonctions algébriques. Toutefois, malgré toute la clarté qu'il a mise dans son exposé, il faut, pour le comprendre, être déjà quelque peu initié à ce genre de questions ; cette remarque n'a d'ailleurs à aucun degré le caractère d'une critique : c'est une simple constatation de la difficulté de vulgariser des questions aussi spéciales. En revanche, le résumé des progrès récents de la géométrie, et particulièrement des beaux travaux de Poncelet, est exposé sous une forme très accessible à tout esprit cultivé.



L'exposé de l'auteur est forcément incomplet: il le déclare d'ailleurs lui-même, et il ne pouvait en être autrement avec l'espace restreint qui lui était accordé. Il a fait, et très bien fait, tout ce qu'il était possible de faire en si peu de pages: donner une idée nette du caractère particulier des travaux récents des mathématiques et de leur étonnante généralité.

E. LE GRAND ROY.

DOTT SALVATORE CROTTA. *La Trascrizione dei nomi di luogo né suoi rapporti colla geografia e colla scienza del linguaggio.*

Brochure très complète et très originale, relative à la façon de transcrire les noms géographiques. Nous recommandons vivement ce savant travail aux spécialistes.

C. K.

SVEN HEDIN. *Through Asia.* METHUEN ET C<sup>e</sup>, Londres.

Ce superbe ouvrage en 2 volumes, de près de 1300 pages, orné de 300 illustrations et de cartes d'une exécution parfaite, est l'édition anglaise du voyage du Dr Sven Hedin à travers l'Asie centrale, qui a paru en français sous le titre de *Trois ans de luttres aux déserts d'Asie*.

Il est à peine nécessaire de présenter aux lecteurs du *Bulletin* l'explorateur suédois dont le nom, inconnu il y a dix ans, est aujourd'hui presque aussi célèbre que celui du Norvégien Nansen. En 1890, à peine âgé de 25 ans, le Dr Sven Hedin parcourut la Perse et la Kachgarie, puis en octobre 1893, il part de Stockholm où il ne rentrera que le 10 mai 1897, après avoir accompli dans cet intervalle deux fois la traversée de l'Asie et effectué un trajet de 23 000 kilomètres, soit un peu plus de la distance qui sépare les deux pôles de la terre. Mais ce n'est pas en « globetrotter » avide d'aligner des kilomètres que voyage Sven Hedin; son ambition est plus noble; il veut remplir les blancs de la carte de l'Asie centrale et résoudre certains problèmes géographiques, tâche à laquelle il est admirablement préparé par ses études, par son indomptable énergie et parce qu'il sait ce qu'il veut.

Après avoir traversé en 19 jours la steppe kirghize, entre Orenbourg et Tachkent, Sven Hedin séjourne quelques semaines dans la capitale du Turkestan russe, pour y régler ses instruments et compléter son équipement, et, le 4 février 1894, il atteint Margelan, au pied du Pamir. Vingt jours après, il part



avec sa caravane, composée de trois hommes et onze chevaux, pour traverser le Pamir; il gravit d'abord la chaîne de l'Alaï, puis, par le col de Tenguis-Baï (3580 m.) et celui de Kizil-Art (4270 m.) au milieu de grandes difficultés provenant de l'amoncellement des neiges et de températures inférieures à 40° au-dessous de 0, il parvient au grand Kara-Koul, lac sans écoulement, perché à une altitude de 4000 m.; les sondages qu'il y exécute indiquent une profondeur de 230 m.

Poursuivant ensuite sa route vers le Sud, il arrive au poste russe du Pamir, dans la vallée supérieure du Mourghab. Cette forteresse, à 3610 m. d'altitude et à 480 kilomètres de toute localité habitée, est probablement la plus élevée du monde entier; sa garnison se compose de 160 hommes commandés par un capitaine. « Pendant l'hiver, remarque Sven Hedin, la vie de la garnison de Pamirsky Post est aussi monotone que celle de l'explorateur polaire, prisonnier à bord de son navire. Les jours succèdent aux jours sans amener d'autres changements que celui des phénomènes météorologiques. Lorsque je fis mon entrée dans le fort, il y avait plus de cinq mois que les officiers russes n'avaient vu âme qui vive, en dehors des Kirghiz du voisinage. »

Le 17 avril, il livre son premier assaut au Mouz-Tag-Ata, mais une tourmente de neige l'oblige à la retraite, et, rendu presque aveugle par une inflammation de l'iris, il se rend à Kachgar pour y chercher les soins que réclame son état.

La seconde campagne, qui comprend tout l'été 1894, est consacrée au levé de la région du petit Kara-Koul, des Bassik-Koul et des principaux glaciers du Mouz-Tag-Ata. Cette montagne est le point culminant de la chaîne du Mouz-Tag, qui prolonge vers le Nord-Ouest le Kouen-Loun. S'élevant à 7800 m., elle constitue une des plus hautes saillies du globe, aussi les indigènes la considèrent-ils comme sacrée, et dès qu'ils l'aperçoivent, ils se prosternent pour lui adresser une prière. Sven Hedin n'a pas fait moins de quatre tentatives d'ascension de cette cime: il est parvenu à 6300 m. et a même campé à cette altitude, mais l'état de ses hommes et des tempêtes de neige l'ont contraint à la retraite; il ne considère, cependant, pas ce sommet comme inaccessible; l'ascension ne présente guère de difficultés jusqu'à l'altitude atteinte par Sven Hedin, puisqu'elle a pu se faire à dos de yaks.



Le 17 février 1895, la caravane quitte Kachgar pour une nouvelle campagne d'exploration qui la conduit dans la région du désert du Gobi comprise entre le Thian-Chan et le Kouen-Loun et appelée Takla-Makane. C'est la partie la plus dramatique de l'expédition, qui faillit mourir de soif en traversant cette contrée inhospitalière. Sans l'invincible énergie de son chef qui eut la force, en dépit de souffrances terribles, de se traîner sur le sable brûlant pendant six jours pour atteindre enfin le Khotan-Daria, la caravane entière eût péri de la mort la plus atroce. Sven Hedin constata, dans cette périlleuse campagne, l'absence du relief que le célèbre voyageur russe Prejvalsky croyait exister entre le Yarkand-Daria et le Khotan-Daria. En attendant l'arrivée d'instruments qu'il avait demandés en Europe pour remplacer ceux qu'il avait dû abandonner dans le désert du Takla-Makane, Sven Hedin employa l'été de 1895 à une reconnaissance dans le Pamir méridional jusqu'à l'Hindou-Kouch, puis prit ses quartiers d'hiver à Kachgar.

Au commencement de 1896, nous le voyons quitter Khotan pour affronter une seconde fois le terrible désert où il avait failli perdre la vie; il se propose de reconnaître l'existence de villes ruinées dont les indigènes lui avaient souvent parlé, et, après deux jours de marche, il se trouve en présence d'un spectacle étrange. « De tous côtés, dit-il, de la surface ondulée du désert, émergent des vestiges d'habitations admirablement conservés; nous avançons et d'autres ruines apparaissent encore. De la plupart des édifices, il ne reste que des colonnes en bois hautes de 2 ou 3 mètres. Nulle part une pierre ou une brique. Le peuplier et les roseaux ont été ici les seuls matériaux employés. » Mais en pratiquant des fouilles, il constata qu'au-dessous du niveau actuel du terrain, les parties inférieures des murs avaient subsisté; ces cloisons sont constituées par un treillis de joncs entrelacés, avec un revêtement de terre argileuse, recouvert lui-même d'un enduit blanc. Sur la cloison de la première maison déblayée, une main exercée avait peint des femmes à genoux, les mains jointes, dans l'attitude de la prière; sur d'autres murs étaient représentés des hommes, divers animaux et des ornements, surtout des fleurs. Les figurines en gypse trouvées dans une de ces maisons confirment que les habitants de la ville détruite étaient bouddhistes, et



l'épaisseur des sables fait supposer que cette Pompeï asiatique est ensevelie depuis un millier d'années.

Il était encore réservé à notre voyageur de résoudre, dans la même campagne, un problème qui a depuis longtemps divisé les géographes : c'est la position du Lob-Nor, que Prejvalsky avait fixée à une centaine de kilomètres au Sud-Est de celle que lui donnaient les cartes chinoises. Sur l'emplacement du lac vu par l'explorateur russe et par Bonvalot, ne se trouvaient plus que des terrains boueux. Sven Hedin a constaté ainsi que le Lob-Nor se déplace entre deux cavités, éloignées l'une de l'autre d'une centaine de kilomètres, mais qui forment une plaine absolument unie sur laquelle on n'observe pas de différences de niveau de plus de deux mètres.

Revenu à Khotan pour se remettre des fatigues du voyage au Lob-Nor et pour réorganiser sa caravane, l'intrépide explorateur en part le 29 juin de la même année 1896 ; son but est de traverser la Chine par la route périlleuse du Thibet ; trois semaines plus tard, il arrivait à Kopa et, le 30 juillet, il abordait l'escalade du Kouen-Loun, le bastion septentrional de la colossale muraille qui s'élève entre les plaines de l'Inde et la cuvette du Tarym. Désormais, pendant des mois, il allait cheminer à des altitudes de 4000 à 5000 mètres, à travers de mornes étendues de montagnes stériles et désertes. Cette solitude n'offrant aucune ressource, la caravane est munie d'approvisionnements importants qui nécessitent un grand nombre de bêtes de somme et un personnel relativement nombreux. L'expédition ne comprend pas moins de 25 hommes, 21 chevaux, 6 chameaux et 27 ânes. En arrivant sur l'autre versant, au Tsaïdam, elle ne comptera plus que 3 chevaux, 3 chameaux et 1 âne ; ainsi 90 % de ses animaux ont succombé sur les hauts plateaux du Thibet. Ce fait seul suffit pour donner une idée des difficultés que la caravane eut à surmonter. Nous ne suivrons pas celle-ci dans son long voyage qui la conduisit enfin, après cinq mois d'efforts, à Pékin par le Koukou-Nor et Lan-Tchéou. Au lieu de revenir en Europe par la voie de mer, Sven Hedin choisit la route de Mongolie et de Sibérie, parcourant ainsi une seconde fois dans toute sa largeur le continent asiatique.

Les résultats scientifiques de cette longue exploration sont considérables et n'ont pas pu trouver place dans les volumes que nous venons de résumer ; ils paraîtront dans des revues



spéciales et contribueront singulièrement à enrichir nos connaissances géographiques de l'immense contrée parcourue par l'expédition du Dr Sven Hedin. Ses travaux, exécutés avec une persévérance infatigable, même au milieu des plus grandes souffrances, sont de premier ordre en géologie, en ethnographie et en météorologie, car il a reconnu la nature géologique du Pamir et du Kouen-Loun, pris un nombre considérable de mesures anthropométriques des Kirghizes, dont il a spécialement étudié les migrations périodiques, fait des recherches étymologiques sur la nomenclature si imparfaite de toute cette région, mesuré le volume et étudié les variations des cours d'eau, sondé les lacs, enfin réuni une nombreuse collection de spécimens botaniques, sans parler des observations météorologiques, faites trois fois par jour, et de la détermination de la latitude de plusieurs endroits.

Ces nombreuses recherches que l'infatigable voyageur poursuit actuellement dans la même région placeront son nom au premier rang des grands explorateurs. A. D.

JAMES GEIKIE *Earth Sculpture or the Origin of Land-Forms*.  
JOHN MURRAY, Londres.

La collection si appréciée d'ouvrages scientifiques « The Progressive Science Series » vient de s'enrichir d'un ouvrage remarquable, dû à l'éminent professeur de géologie à l'Université d'Édimbourg, M. James Geikie. C'est une étude mise à la portée du grand public sur l'origine et le développement des formes du terrain. Mais c'est plus et mieux que cela; c'est un résumé très clair et très complet des connaissances géologiques indispensables à tous ceux qui s'intéressent à la géographie physique et à ses sciences auxiliaires. Ce serait rendre un grand service au public de langue française que de traduire cet ouvrage qui, sous sa forme condensée et pratique, manque à notre littérature géographique. A. D.



# LISTE

## DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

au 1<sup>er</sup> janvier 1901

---

### COMITÉ POUR 1899-1901

*Président* : J. Colin, architecte.

*Vice-Présidents* : Ch. Piton, ancien missionnaire.

A. Dubied, professeur.

*Secrétaire* : C. Philippin, négociant.

*Secrétaire-adjoint* : Ed. Berger, professeur.

*Caissier* : W. Brandt, instituteur.

*Archiviste-bibliothécaire* : C. Knapp, professeur.

*Membres-adjoints* : M. Borel, cartographe.

H. Blaser, inspecteur des écoles primaires.

---

### MEMBRES HONORAIRES

- 1 Reclus Elisée, professeur, 27, rue du Lac, Bruxelles.
- 2 Moser Henri, explorateur, Charlottenfels, Schaffhouse.
- 3 Prince Bonaparte Roland, 10, Avenue d'Iena, Paris.
- 4 Bonvalot Gabriel, explorateur, Brienne (Aube), France.
- 5 Prince d'Orléans Henri, explorateur, 27, rue Jean Goujon, Paris.
- 6 Baron Dr von Richthofen Ferdinand, explorateur, 117, Kurfürstenstrasse, Berlin.
- 7 Professeur Dr Kiepert Richard, cartographe, 13, Lindenstrasse, Berlin.
- 8 Dr Supan A., rédacteur des *Mitteilungen*, Gotha.



- 9 von Höhnel Ludwig, lieutenant de la marine autrichienne, Pola.
- 10 Comte Teleki Samuel, explorateur, Budapest.
- 11 Scott Keltie J., secrétaire de la Société Royale de Géographie, Londres.
- 12 Geikie James, professeur à l'Université d'Edimbourg.
- 13 Colonel Grombtchevsky Bronislas, explorateur, Osch (Fergana).
- 14 Baron Dr von Nordenskiöld Erik, Stockholm.
- 15 Dr Nansen Fridtjof, explorateur, Lisaker, près Kristiania.
- 16 Bodio Luigi, directeur général de la statistique du royaume d'Italie, Rome.
- 17 Major Powell John, Washington.
- 18 Professeur Cora Guido, rédacteur du *Cosmos*, 2, via Goito, Rome.
- 19 Levasseur Emile, professeur au Collège de France, membre de l'Institut, 26, rue Monsieur le Prince, Paris.
- 20 Woodville Rockhill, explorateur, 3<sup>e</sup> sous-secrétaire d'Etat pour les Affaires étrangères, Department of State, Washington, D. C., Etats-Unis.
- 21 Guimet Emile, directeur du Musée Guimet, Paris.
- 22 Moreno Francisco P., directeur du Musée de La Plata (République Argentine).
- 23 Dr Sarasin Fritz, explorateur, Bâle.
- 24 Dr Sarasin Paul, explorateur, Bâle.
- 25 Chantre Ernest, sous-directeur du Muséum de Lyon, 37, Cours Morand, Lyon.
- 26 Hedin Sven, explorateur, Stockholm.
- 27 S. A. R. Louis-Amédée, duc des Abruzzes, Rome.
- 28 de Gerlache Adrien, lieutenant de la marine belge, 94, Boulevard Charlemagne, Bruxelles.
- 29 Foureau Fernand, explorateur, 19, rue Blanche, Paris.

---

## MEMBRES CORRESPONDANTS

- 1 Meulemans Auguste, consul général et secrétaire de légation, rédacteur de la *Revue diplomatique et du Moniteur des Consulats*, 1, rue Lafayette, Paris.



- 2 Favre-Brandt James, négociant à Yokohama (Japon).
- 3 Biolley Paul, professeur au lycée de San José (Costa Rica).
- 4 Bachmann Georges, négociant à Medellin, État d'Antioquia (Colombie).
- 5 Schlæfli Honoré, ancien missionnaire à Elim Waterfall, Spelonken (Transvaal), South Africa (via London and Capetown).
- 6 Monner Sans Ricardo, homme de lettres, 1274, rue Cerrito, Buenos Aires (République Argentine).
- 7 Clerc Onésime, professeur à Yekaterinbourg (Russie).
- 8 Sandoz Ernest, professeur à Princeton, New Jersey (États-Unis).
- 9 Jacot Fritz, négociant à Capetown (Colonie du Cap).
- 10 Parmentier Th., général de division, 5, rue du Cirque, Paris.
- 11 Perret Augustin, négociant, Casa Perret y Martin, Asuncion, Sierra do Urbino (Paraguay).
- 12 Zeballos Estanislao, président de l'Institut géographique argentin, Buenos Aires (République Argentine).
- 13 Junod Henri, missionnaire à Shilouvâne, Hænertsburg, Transvaal.
- 14 de Lannoy de Bissy Regnauld, colonel, directeur du génie, 17, rue Sainte-Sophie, Versailles, Seine-et-Oise (France).
- 15 Pittier Henri, directeur de l'Institut physico-géographique national, San José (Costa Rica).
- 16 Bachelin Léopold, bibliothécaire de S. M. le roi de Roumanie, Bucarest.
- 17 M<sup>lle</sup> Philippin Eugénie, Saint-Pétersbourg (Russie).
- 18 Gintzburger Maurice, négociant, P. O. Box 511, Vancouver, British Columbia (Puissance du Canada).
- 19 Pasquier Pierre, missionnaire apostolique à Séoul (Corée).
- 20 Vannacque Auguste, directeur de la Comptabilité à la Direction générale des Postes et des Télégraphes, 40, rue Saint-Placide, Paris.
- 21 Gauthiot, Ch., secrétaire général de la Société de Géographie commerciale de Paris, 63, Boulevard Saint-Germain, Paris.
- 22 Jacottet Henri, Dr en droit, 10, rue Théophile Gautier, Paris.



- 23 Ilg Alfred, premier ministre de S. M. Ménélik, Addis-Abbeba, Choa, via Aden, pour adresse, M. Moussaja, Zeila, mer Rouge.
- 24 Dr Letourneau Ch., secrétaire général de la Société d'Anthropologie, 70, Boulevard Saint-Michel, Paris.
- 25 Collingridge George, Hornsby Junction, New South Wales, Australie.
- 26 Presset Emmanuel, instituteur-missionnaire à Baraka-Libreville, Congo français.
- 27 Elzingre Adolphe, professeur au lycée Alexandre, Vassili-Ostroff, 3<sup>e</sup> ligne, maison 16, appartement 13, Saint-Pétersbourg.
- 28 Pector Désiré, consul de la République centro-américaine, 95, rue Jouffroy, Paris.
- 29 Rosat Jacques, horloger, Rivera (Uruguay).
- 30 Lavoyer Marc, maître de français à l'École réale, Izioume (Russie).
- 31 Lambert Jacques, professeur au gymnase de Simbirsk, gouvernement de Simbirsk (Russie).
- 32 Cav. Modigliani Elio, explorateur, 16, Corso Vittorio Emanuele, Firenze.
- 33 Thomas Eugène, missionnaire, Shilouvâne, Hænertsburg, Transvaal.
- 34 Grandjean A., secrétaire de la Mission Romande, chemin des Cèdres, Lausanne.
- 35 Dr Liengme, G., médecin-missionnaire à Elim, P. O. Spelonken, Transvaal.
- 36 Révérend Filâtre P. J., O. M. I., 35, rue Cavenne, Lyon.
- 37 Délinois D., Hôtel de l'Univers, 72, Avenue des Ternes, Paris.
- 38 Bircher André, négociant, Le Caire, Égypte.
- 39 Radcliffe Frédérik, négociant, Inner Temple Dale Street, Liverpool (Angleterre).
- 40 Delachaux Henri, cartographe au Musée de la Plata, Diagonal 79 1 y 2, num. 659, La Plata (République Argentine).
- 41 Lemire Charles, résident honoraire de France, 14, Boulevard La Tour Maubourg, Paris.
- 42 Jacottet Edouard, missionnaire à Thaba-Bossiou (Basutoland).



- 43 Christol Frédéric, missionnaire à Hermon (Basutoland).
  - 44 Ducommun Charles, directeur d'écoles, Tananarive (Madagascar).
  - 45 Huguenin Paul, peintre, La Tour-de-Peilz (Vaud).
  - 46 Perregaux Edmond, missionnaire à Abetifi, Côte d'Or.
  - 47 Béguin Eugène, missionnaire à Nalolo, via Bulawayo, Haut-Zambèze.
  - 48 Boiteux Eugène, missionnaire à Kazungula, Haut-Zambèze, via Bulawayo, Matébéléland.
  - 49 Chapuis François, missionnaire à Mangamba (Kamerun), Afrique allemande.
  - 50 Bertrand Alfred, explorateur, Chemin Bertrand, Genève.
  - 51 Berthoud Henri, missionnaire à Valdezia, Spelonken, Transvaal.
  - 52 Berthoud Paul, missionnaire à Lourenço Marques, Case postale 21, Baie de Delagoa, Afrique.
  - 53 R. P. Trilles H., missionnaire, Sainte-Marie du Gabon, Libreville, Congo français.
  - 54 Bovet Samuel, missionnaire à Lourenço Marques, Case postale 21.
  - 55 Loze Pierre, missionnaire à Lourenço Marques, Case postale 21.
  - 56 R. P. A.-G. Morice O. M. I. Stuart's Lake Mission, Quesnel P. O., British Columbia.
  - 57 Basset Louis, secrétaire de S. M. le roi de Roumanie, Bucarest.
- 

## MEMBRES EFFECTIFS

- 1 Ackermann A., Saint-Pétersbourg, pour adresse : M. Gottfried Hug, Saint-Blaise.
- 2 Alioth Alphonse, Colombier.
- 3 Amici Frédéric, professeur à l'Académie, rue des Beaux-Arts, Neuchâtel.
- 4 Amiet Louis, avocat, rue de la Treille, Neuchâtel.
- 5 Attinger Paul, imprimeur, Neuchâtel.
- 6 Attinger Victor, éditeur, Neuchâtel.
- 7 Auberson Henri, président du tribunal, Boudry.



- 8 Aubert L., professeur, Auvernier.
- 9 Bachmann, stud.-méd., 31, Martheray, Lausanne.
- 10 Baillot-Houriet Paul, fabricant d'horlogerie, rue Léopold-Robert, La Chaux-de-Fonds.
- 11 Barbey Ch., négociant, Neuchâtel.
- 12 Barbezat Ch., fabricant d'horlogerie, rue de la Côte, Le Locle.
- 13 Barrelet J., professeur à la Faculté indépendante, Lausanne.
- 14 Bauler Emmanuel, pharmacien, 3, rue Fleury, Neuchâtel.
- 15 Baumann E., professeur, Neuchâtel.
- 16 M<sup>me</sup> Beau C., Areuse.
- 17 Beauverd Jean, instituteur, rue de la Collégiale, Neuchâtel.
- 18 Bech William, pharmacien, Place Neuve, La Chaux-de-Fonds.
- 19 Béguelin Edouard, professeur à l'Académie de Neuchâtel, Peseux.
- 20 Béguin Edouard, pharmacien, Travers.
- 21 Béguin, architecte, Neuchâtel.
- 22 Bergeon François, fabricant d'horlogerie, Le Locle.
- 23 Béraneck Edouard, professeur, 7, rue Beau-Séjour, Lausanne.
- 24 Berger Edouard, professeur, rue de la Côte, Neuchâtel.
- 25 Berger Eugène, professeur, Cernier.
- 26 M<sup>me</sup> Berthoud Charles, Gingins sur Nyon (Vaud).
- 27 Berthoud Georges, banquier, Promenade Noire, Neuchâtel.
- 28 Bertin Marie, institutrice, rue de la Côte, Le Locle.
- 29 Bibliothèque populaire, Noville, Vaud.
- 30 Dr Billeter Otto, professeur à l'Académie de Neuchâtel.
- 31 Biolley H., inspecteur forestier, Couvet.
- 32 Biskaborn, 31, Martheray, Lausanne.
- 33 Blanc Adolphe, pasteur, Peseux.
- 34 Blanc Fernand, pasteur, Serrières.
- 35 Blancpain Nestor, rue des Beaux-Arts, Neuchâtel.
- 36 Blaser Adolphe, professeur à l'École de commerce, Rocher, Neuchâtel.
- 37 Blaser Henri, inspecteur des écoles primaires, Peseux.
- 38 Bonhôte James-Eugène, chancelier d'État, rue du Coq d'Inde, Neuchâtel.
- 39 Bonniot, Eugène, Parcs, Neuchâtel.



- 40 Borel Alfred, Neuchâtel.
- 41 Borel Antoine, consul suisse, château de Gorgier.
- 42 Borel Eugène, avocat, Comba Borel, Neuchâtel.
- 43 Borel Georges Dr, oculiste, Auvernier.
- 44 Borel Maurice, cartographe, 6, Sablons, Neuchâtel.
- 45 Borel-Girard, Gustave, pasteur, 22, rue du Progrès, La Chaux-de-Fonds.
- 46 Borel-GrosPierre, Faubourg du Château, Neuchâtel.
- 47 M<sup>lle</sup> de Bosset Julie, 11, Boine, Neuchâtel.
- 48 Bourquin Alfred, agent d'assurances, faubourg de l'Hôpital, Neuchâtel.
- 49 Dr Bourquin-Lindt Eugène, rue Léopold Robert, La Chaux-de-Fonds.
- 50 Bourquin Gustave, Boudry.
- 51 Bouvier Ernest, négociant, Évole, Neuchâtel.
- 52 Bouvier Eugène, négociant, Évole, Neuchâtel.
- 53 Bouvier Georges, négociant, Evole, Neuchâtel.
- 54 Bouvier Paul, architecte, Evole, Neuchâtel.
- 55 Bovet Félix, Grandchamp sur Areuse.
- 56 Bovet Pierre, licencié ès-lettres, Areuse.
- 57 Bovet Théophile, professeur, Neuchâtel.
- 58 Dr Brandt Henri, La Chaux-de-Fonds.
- 59 Brandt Werner, instituteur, Le Rocher, Neuchâtel.
- 60 Brandt-Juvet Henri, fabricant d'horlogerie, rue Léopold Robert, La Chaux-de-Fonds.
- 61 Brunhes Jean, professeur à l'Université de Fribourg.
- 62 Brauen Numa, notaire, Neuchâtel.
- 63 Bridel Auguste, éditeur, 1, Place de la Louve, Lausanne.
- 64 Buchs Victor, industriel, Saint-Apolline (Fribourg).
- 65 Brugger Jean, maître secondaire, Erstfeld (Uri).
- 66 Bühner Paul, instituteur, 35, rue du Grenier, La Chaux-de-Fonds.
- 67 Bühner C., pharmacien, Clarens.
- 68 Bünzli Gustave, instituteur, Saint-Blaise.
- 69 Burkhalter Fritz, instituteur, Peseux.
- 70 Burmeister Albert, professeur, Payerne.
- 71 Calame-Colin Jules, conseiller national, 4, rue du Parc, La Chaux-de-Fonds.
- 72 Calame-Colin Louis, rentier, Bôle.
- 73 Camenzind Bernard, agent de l'Helvétia, Neuchâtel.



- 74 Carbonnier Max, Wavre.
- 75 Carrard Alfred, avocat, 8, rue Centrale, Lausanne.
- 76 Dr de Cérenville, 6, Avenue du Théâtre, Lausanne.
- 77 Chable Ed., fils, 9, Pertuis du Sault, Neuchâtel.
- 78 de Chambrier Alexandre, Bevaix.
- 79 M<sup>me</sup> de Chambrier Guillaume, Cormondrèche.
- 80 Chapuis Paul, pharmacien, Boudry.
- 81 Chatenay Samuel, 8, Trois-Portes, Neuchâtel.
- 82 Claudon Pierre, Colombier.
- 83 M<sup>lle</sup> Clerc Amélie, institutrice, 22, Avenue du Premier-Mars, Neuchâtel.
- 84 M<sup>lle</sup> Clerc Cécile, Promenade Noire, Neuchâtel.
- 85 Clerc Gustave-Ad., 17, Plan, Neuchâtel.
- 86 Clerc-Lambelet Fritz, négociant, 11A, Plan, Neuchâtel.
- 87 Colin James, architecte, 1, rue des Beaux-Arts, Neuchâtel.
- 88 M<sup>lle</sup> Colin Louise, institutrice, 12, rue de la Chapelle, La Chaux-de-Fonds.
- 89 M<sup>lle</sup> Colin Marguerite, 1, rue des Beaux-Arts, Neuchâtel.
- 90 Colin-Guye Jules, Corcelles.
- 91 Comtesse Paul, pasteur, Grande Rue, Le Locle.
- 92 Comtesse Robert, conseiller fédéral, Berne.
- 93 Cornaz Ernest, professeur, 20, rue des Beaux-Arts, Neuchâtel.
- 94 de Corswant Hermann, agent d'assurances, Trois-Portes, Neuchâtel.
- 95 Cosandier Fritz, 155, rue du Nord, La Chaux-de-Fonds.
- 96 Cottier Fritz, négociant, Môtiers.
- 97 de Coulon Georges, Neuchâtel.
- 98 de Coulon Paul, ministre, Faubourg de l'Hôpital, Neuchâtel.
- 99 Court Anatole, agent de change, rue Pourtalès, Neuchâtel.
- 100 Courvoisier Emile, fabricant d'horlogerie, 28, rue du Parc, La Chaux-de-Fonds.
- 101 Courvoisier Eugène, ministre, Évole, Neuchâtel.
- 102 M<sup>me</sup> Courvoisier James, 11, rue de la Loge, La Chaux-de-Fonds.
- 103 Courvoisier Louis-Henri, colonel, 14, rue du Pont, La Chaux-de-Fonds.
- 104 Courvoisier-Ochsenbein Jules, rentier, Colombier.



- 105 Cuche Jules, Dr en droit, 26, rue Léopold-Robert, La Chaux-de-Fonds.
- 106 Darbre Edouard, instituteur, Môtiers.
- 107 Dardel Charles, notaire, Saint-Blaise.
- 108 de Dardel Otto, rédacteur de la *Suisse libérale*, Neuchâtel.
- 109 Decker, J., ferblantier, 3, Place Purry, Neuchâtel.
- 110 Delachaux Eugène, libraire-éditeur, Neuchâtel.
- 111 Delachaux Paul, libraire-éditeur, Neuchâtel.
- 112 Dériaz Albert, secrétaire de la Société suisse des commerçants, Zurich.
- 113 Dr Dessoulavy Paul, professeur à l'Académie de Neuchâtel.
- 114 Dinichert Constant, conseiller national, Montillier.
- 115 Dr Domeier W., professeur à l'Académie de Neuchâtel.
- 116 Droz Arnold, professeur à l'école cantonale de Porrentruy.
- 117 Dr Droz Louis, Billodes, Le Locle.
- 118 Droz Numa, directeur de l'école secondaire de Boudry-Cortailod, Grandchamp.
- 119 Dubied Arthur, professeur, 6, route de la Gare, Neuchâtel.
- 120 Dubied Edouard, fabricant de machines à tricoter, Couvet.
- 121 Dubois Auguste, professeur au Gymnase cantonal, 12, rue des Beaux-Arts, Neuchâtel.
- 122 Dubois Léopold, directeur de la Banque cantonale, Neuchâtel.
- 123 DuBois Louis, négociant, sur la Place, Le Locle.
- 124 DuBois Louis-Ferdinand, banquier, Le Locle.
- 125 Dubois Numa, rue du Collège, Le Locle.
- 126 DuBois Olympe, place du Marché, Le Locle.
- 127 DuBois-Franck Jules, place du Marché, Le Locle.
- 128 DuBois-Halldimann Jules, sur la Place, Le Locle.
- 129 Ducommun Philémon, professeur, Payerne.
- 130 Ducommun-Perret J., rentier, rue de la Demoiselle, La Chaux-de-Fonds.
- 131 Dr Dufour Marc, 7, rue du Midi, Lausanne.
- 132 Dumont E., pasteur, Cornaux.
- 133 Du Pasquier Alexandre, pasteur, Neuchâtel.
- 134 Du Pasquier Ferdinand, Faubourg de l'Hôpital, Neuchâtel.
- 135 M<sup>lle</sup> Du Pasquier Louise, rue du Pommier, Neuchâtel.
- 136 M<sup>lle</sup> Du Pasquier Sophie, Neuchâtel.
- 137 M<sup>lle</sup> Dutoit Lucy, Villa Clémence, Place Chauderon, Lausanne.



- 138 Duvanel Arnold, greffier du Tribunal, Môtiers.
- 139 Écoles normales du canton de Vaud, Lausanne.
- 140 Elskess Albert, fils, propriétaire de l'Hôtel Bellevue, Neuchâtel.
- 141 Elzingre Henri, professeur, quai du Mont-Blanc, Neuchâtel.
- 142 Engelmann K.-A., pharmacien, Territet (Vaud).
- 143 Etter Gottfried, notaire, rue de la Place d'Armes, Neuchâtel.
- 144 Estrabaud Pierre, pasteur, Grande Rue, Le Locle.
- 145 Evard Louis, greffier du Tribunal, Le Locle.
- 146 Evard Oscar, juge de paix, la Foule, Le Locle.
- 147 Fallet Théophile, professeur, les Verrières.
- 148 Dr Farny Emile, professeur, 6, Place Neuve, La Chaux-de-Fonds.
- 149 Faure Philippe, négociant, Grande Rue, Le Locle.
- 150 Dr Favarger, Neuchâtel.
- 151 Favarger Albert, Neuchâtel.
- 152 Favarger Philippe, Couvet.
- 153 M<sup>me</sup> Favarger-Haas, Couvet, Neuchâtel.
- 154 Favre Henri, architecte, la Foule, Le Locle.
- 155 Favre Louis, professeur, Neuchâtel.
- 156 Favre Paul, directeur de l'orphelinat cantonal, Dombresson.
- 157 Favre-Jacot Georges, fabricant d'horlogerie, Billodes, Le Locle.
- 158 Favre-Nardin Charles, rue de la Côte, Neuchâtel.
- 159 Favre-Perret Edouard, fabricant d'horlogerie, Crêt-Vaillant, Le Locle.
- 160 Ferrier Alexis, directeur de fabrique, Saint-Sulpice.
- 161 Fuhrer Christian, professeur, Avenue du Premier-Mars, Neuchâtel.
- 162 Gaberel Julien, président du Tribunal, Quartier-Neuf, Le Locle.
- 163 Gaille Charles, directeur de l'École de commerce, 17, Évole, Neuchâtel.
- 164 Gallet Georges, fabricant d'horlogerie, 25, rue du Parc, La Chaux-de-Fonds.
- 165 Gallet-Rickel Julien, fabricant d'horlogerie, 27, rue du Parc, La Chaux-de-Fonds.
- 166 Dr Garrot Henri, Genève.



- 167 Gendre F., lithographe, Neuchâtel.
- 168 Gern Julien, professeur, Saint-Aubin.
- 169 Gillard Auguste, vétérinaire cantonal, rue de France, Le Locle.
- 170 Gindrat-Delachaux, fabricant d'horlogerie, 72, rue Léopold Robert, La Chaux-de-Fonds.
- 171 Ginnel James, professeur, 12, rue du Parc, La Chaux-de-Fonds.
- 172 Girard Numa, professeur, 39, rue de la Côte, Neuchâtel.
- 173 Godet Georges, professeur, Évole, Neuchâtel.
- 174 Gouzy René, 2, rue de la Serre, Neuchâtel.
- 175 Grâa Henri, greffier, Bellevue, Le Locle.
- 176 Graber Paul, instituteur, Les Bayards.
- 177 Grandjean L.-C., fabricant d'horlogerie, Les Ponts.
- 178 Grau Ernest, professeur, Avenches.
- 179 Grellet Jean, Bâle
- 180 Gretillat Paul, caissier du Crédit foncier, Neuchâtel.
- 181 M<sup>me</sup> Gretillat, Faubourg du Château, Neuchâtel.
- 182 M<sup>lle</sup> Grisel Emma, institutrice, Neuchâtel.
- 183 Grossmann Hermann, directeur de l'École d'horlogerie de Neuchâtel.
- 184 Guenot E.-H., instituteur, Le Landeron.
- 185 Guldemann Bertha, institutrice, Le Locle.
- 186 Guye Albert, fabricant d'horlogerie, Les Ponts.
- 187 Guye Maurice, pasteur, Neuchâtel.
- 188 Gyger Albert, Neuchâtel.
- 189 Hafen Guillaume, propriétaire du Grand Hôtel Victoria, Baden.
- 190 Hartmann Edouard, conseiller communal, Neuchâtel.
- 191 Henry François, négociant, 13, rue de la Paix, La Chaux-de-Fonds.
- 192 Henry H.-L., négociant, Peseux.
- 193 Hermann Gustave, instituteur, Sauges.
- 194 Hermite H., Cité de l'Ouest, Neuchâtel.
- 195 Herzog Charles, professeur, Faubourg de l'Hôpital, Neuchâtel.
- 196 Hieber Louise, institutrice, Le Locle.
- 197 Hirsch Achille, fabricant d'horlogerie, 21, rue Daniel-Jean-Richard, La Chaux-de-Fonds.
- 198 Hoffmann Fritz, instituteur, rue de l'Industrie, Neuchâtel.



- 199 Holtz Samuel, professeur, Avenue du Premier-Mars, Neuchâtel.
- 200 Hug Gottfried, député au Grand Conseil, Saint-Blaise.
- 201 Huguenin Bélisaire, 27, Boulevard de la Fontaine, La Chaux-de-Fonds.
- 202 Dr Huguenin Numa, Les Ponts.
- 203 Huguenin-Lassauguette Fritz, peintre, Vevey.
- 204 Humbert Paul-Eugène, banquier, rue de la Serre, Neuchâtel.
- 205 d'Illarionoff Serge, 10, rue Lopansky, Kharkoff (Russie).
- 206 M<sup>me</sup> Isely, rue J.-J. Lallemand, Neuchâtel.
- 207 Jaccard Henri, professeur, Morges (Vaud).
- 208 Dr Jaccard Paul, professeur, Avenue de Menthon, Lausanne.
- 209 Jacot Adolphe, professeur, Colombier.
- 210 Jacot Henri, instituteur, Fahys, Neuchâtel.
- 211 Jacot Louis, imprimeur, rue Coulon, Neuchâtel.
- 212 Dr J. Jacot-Guillarmod, Corsier (Genève).
- 213 Jacot-Matile, Frédéric, Le Locle.
- 214 Jaques Louis, médecin homéopathe, Villamont, Neuchâtel.
- 215 Jaquet Paul, professeur, 73, rue du Parc, La Chaux-de-Fonds.
- 216 Jeanjaquet Léon, Cressier.
- 217 Jeanneret Albert, fabricant de chapeaux de paille, Saint-Nicolas, Neuchâtel.
- 218 Jeanneret Philippe, Champigny sur Saint-Triphon.
- 219 Jeanrenaud Charles, Môtiers.
- 220 Jeanrenaud Henri, pasteur, Rochefort.
- 221 Jequier Jean, Faubourg, Neuchâtel.
- 222 Jordan Fritz, pharmacien, rue du Seyon, Neuchâtel.
- 223 Junier Edouard, notaire, Neuchâtel.
- 224 Junod Albert, professeur, Neuchâtel.
- 225 Junod Daniel, pasteur, Boudevilliers.
- 226 Junod Emmanuel, professeur à l'Académie, 7, Faubourg du Crêt, Neuchâtel.
- 227 Klaus Jacques, fils, négociant, rue des Fontaines, Le Locle.
- 228 Knapp Ch., professeur à l'Académie de Neuchâtel.
- 229 Kocher Albert, négociant, 18, rue Léopold Robert, La Chaux-de-Fonds.



- 230 Krebs Théodore, négociant, Neuchâtel.  
231 Kretschmar-Perrin Jules, propriétaire, Colombier.  
232 Lambelet-Wavre Ernest, agent d'assurances, Évole, Neuchâtel.  
233 Langel Louis, pasteur, Bôle.  
234 Dr Le Coultre J., professeur à l'Académie de Neuchâtel.  
235 Ledermann Edouard, négociant, Fleurier.  
236 Legler Otto, Couvet.  
237 Le Grand Roy Eugène, professeur, Mail, Neuchâtel.  
238 L'Eplattenier Maurice, instituteur, Peseux.  
239 Lesquereux-Peseux, Eug., fabricant d'horlogerie, 31, rue de la Paix, La Chaux-de-Fonds.  
240 Loup Gustave, Neuchâtel.  
241 Lugeon Maurice, professeur à l'Université, Lausanne.  
242 Maccabez J.-L., Saint-Aubin (Neuchâtel).  
243 Maillefer Auguste, chirurgien-dentiste, Ballaigues (Vaud).  
244 Maire Ami-Fritz, agent d'affaires, rue des Envers, Le Locle.  
245 M<sup>lle</sup> Maret Jenny, 1, Saint-Nicolas, Neuchâtel.  
246 Maret Jules, 1, Saint-Nicolas, Neuchâtel.  
247 Dr Matthey César, 4 A, Crêt, Neuchâtel.  
248 Matthey R., pasteur, Nyon.  
249 Matthey Ulysse, instituteur, Serrières.  
250 Matthey-Doret Ernest, notaire, Couvet.  
251 Matthey-Prévost Numa, Les Éplatures.  
252 Mauler Louis, professeur au Gymnase cantonal, Neuchâtel.  
253 Mayor Georges, 7, rue du Musée, Neuchâtel.  
254 de Meuron Henri, pasteur, Saint-Blaise.  
255 Meyer N., fabricant d'horlogerie, 39, rue Léopold Robert, La Chaux-de-Fonds.  
256 M<sup>lle</sup> Miauton Caroline, 12, Place Saint-Laurent, Lausanne.  
257 Michaud L., président du Tribunal cantonal, 14, rue du Bassin, Neuchâtel.  
258 Michel C.-A., négociant, Neuchâtel.  
259 Monnerat Auguste, pasteur, Estavayer.  
260 Montandon Henri, négociant, La Brévine.  
261 Montandon James, Colombier.  
262 Montandon Jean, notaire, Boudry.  
263 Dr de Montmollin Henri, 5, Évole, Neuchâtel.



- 264 Dr de Montmollin Jacques, ruelle Vaucher, Neuchâtel.
- 265 de Montmollin Jean, La Recorbe, Neuchâtel.
- 266 de Montmollin Pierre, pasteur, Les Éplatures.
- 267 Morel Ernest, recteur de l'Académie de Neuchâtel.
- 268 Dr Morin Fritz, Colombier.
- 269 Mosset Constant, instituteur, La Coudre.
- 270 Müller, chef d'institution, Boudry.
- 271 Dr Müller Octave, Rolle (Vaud).
- 272 Musée pédagogique, Fribourg.
- 273 Nagel Hermann, pasteur, Les Verrières.
- 274 Naymark, pasteur de l'Eglise libre, Tramelan.
- 275 Niestlé, Adolphe, imprimeur, Boine, Neuchâtel.
- 276 Nippel J.-P., professeur à l'Académie de Neuchâtel.
- 277 Otz H.-L., Cortaillod.
- 278 Dr Paris James, directeur des écoles secondaires et latines,  
Neuchâtel.
- 279 Pelet François, juge cantonal, Lausanne.
- 280 Pernod Louis, Couvet.
- 281 M<sup>lle</sup> Perregaux Emilie, institutrice, Le Locle.
- 282 de Perregaux Frédéric, Neuchâtel.
- 283 Perrelet Bernard, professeur, Neuchâtel.
- 284 Perrenoud James, agent d'affaires, 47, rue du Progrès, La  
Chaux-de-Fonds.
- 285 Perrenoud Jules, négociant, Cernier.
- 286 Perrenoud, Ulysse, instituteur, Les Ponts.
- 287 Perrenoud-Hayes, Henri, ingénieur, Crêt-Vaillant, Le  
Locle.
- 288 Perrenoud-Jurgensen Auguste, Petit-Malagnou, Le Locle.
- 289 Perrenoud-Meuron Ch., Crêt-Vaillant, Le Locle.
- 290 Perrenoud-Richard Jules, Grande Rue, Le Locle.
- 291 Perret Albin, fabricant d'horlogerie, Les Brenets.
- 292 M<sup>me</sup> veuve Perret Zélim, 49, rue du Progrès, La Chaux-de-  
Fonds.
- 293 Perret Charles, fabricant d'horlogerie, le Plan, Neuchâtel.
- 294 Perret Georges, instituteur, La Chaux-de-Fonds.
- 295 Perret Paul, pasteur, Corcelles.
- 296 Perret-Boillat Paul, fonderie de laiton, Rconvillier (Jura  
bernois).
- 297 Perret-Michelin Jules, fabricant d'horlogerie, 13, rue de la  
Promenade, La Chaux-de-Fonds.



- 298 Perret-Quartier Charles, 6, rue du Parc, La Chaux-de-Fonds.
- 299 Perrier Louis, architecte, Évole, Neuchâtel.
- 300 Perrin L.-A., greffier, Les Ponts.
- 301 Perrin Louis, ministre, Môtiers.
- 302 Perrochet Alexandre, professeur à l'Académie, Comba Borel, Neuchâtel.
- 303 Perrochet Edouard, colonel fédéral, rue Léopold-Robert, La Chaux-de-Fonds.
- 304 de Perrot Edouard, pasteur, Sainte-Croix (Vaud).
- 305 de Perrot Samuel, faubourg de l'Hôpital, Neuchâtel.
- 306 Pétavel William, pasteur, Neuchâtel.
- 307 Petitmaître, ministre, Couvet.
- 308 Petitpierre Adolphe, ministre, Peseux.
- 309 Petitpierre Albert, négociant, route de la Gare, Neuchâtel.
- 310 Petitpierre Léon, comptable, rue des Beaux-Arts, Neuchâtel.
- 311 Petitpierre-Steiger C.-A., Neuchâtel.
- 312 Pettavel Paul, pasteur, 26, rue du Progrès, La Chaux-de-Fonds.
- 313 Philippin C.-A., négociant, 12, rue des Beaux-Arts, Neuchâtel.
- 314 Piaget Arthur, professeur à l'Académie de Neuchâtel.
- 315 Picard Armand, fabricant d'horlogerie, La Chaux-de-Fonds.
- 316 Pilicier Charles, avocat, Yverdon.
- 317 Piquet Edouard, architecte, 5, place de l'Hôtel de Ville, La Chaux-de-Fonds.
- 318 Piquet Henri, propriétaire, Boudry.
- 319 Piton Charles, ancien missionnaire, 6, Sablons, Neuchâtel.
- 320 Pittet Sylvius, architecte, 3, rue de la Place d'Armes, La Chaux-de-Fonds.
- 321 Porchat Ferdinand, conseiller communal, Neuchâtel.
- 322 Porret Ch.-Henri, professeur à l'Ecole de commerce, Neuchâtel.
- 323 de Pourtalès Maurice, Neuchâtel.
- 324 Prince Alfred, rue des Beaux-Arts, Neuchâtel.
- 325 de Pury Hermann, chimiste, Montreux.
- 326 de Pury Jean, Neuchâtel.
- 327 M<sup>me</sup> de Pury Louis, Clos-Brochet, Neuchâtel.
- 328 M<sup>me</sup> de Pury Philippe, Terreaux, Neuchâtel.



- 329 de Pury-Marval Edouard, 2, Avenue DuPeyrou, Neuchâtel.  
330 Quartier-la-Tente Ed., conseiller d'Etat, Neuchâtel.  
331 Quinche Numa, directeur d'institut, Clos-Rousseau, Cressier.  
332 Raymond Albert, secrétaire communal, Peseux.  
333 Reymond Alexis, ancien caissier de la Banque cantonale, 130, Peseux.  
334 Renaud Ernest, essayeur-juré, rue des Envers, Le Locle.  
335 Renaud Gustave, avocat, Neuchâtel.  
336 Renaud Henri, pasteur, Morrens (Vaud).  
337 Renevier Ed., professeur à l'Université, Haute-Combe, Lausanne.  
338 Reutter Édouard, banquier, rue Léopold Robert, La Chaux-de-Fonds.  
339 Reutter Victor, Neuchâtel.  
340 Richard Adrien, négociant, Vieux-Châtel, Neuchâtel.  
341 Richard Ferdinand, banquier, Neuchâtel.  
342 Ritter G., ingénieur, Monruz.  
343 Robert A.-J., député et juge de paix, Les Ponts.  
344 Robert Ch., professeur à l'Académie de Neuchâtel.  
345 Robert Edouard, pasteur, route de la Gare, Neuchâtel.  
346 Robert L.-Ph., fabricant d'horlogerie, Neuchâtel.  
347 Robert Paul, Fontainemelon.  
348 Robert-Tissot Charles, professeur, Neuchâtel.  
349 Rognon Léa, institutrice, Fleurier.  
350 Ronco Arnold, négociant, sur la Place, Le Locle.  
351 Rosset Henri, décorateur, 53, rue de la Demoiselle, La Chaux-de-Fonds.  
352 de Rougemont Fr., pasteur, Dombresson.  
353 Roulet Henri, juge au Tribunal cantonal, Neuchâtel.  
354 Roulet Léon, Comba Borel, Neuchâtel.  
355 M<sup>me</sup> Rousselot-Favre, institution de jeunes filles, Monruz.  
356 Rubli Charles, représentant de commerce, Neuchâtel.  
357 Rufener Fritz, professeur au Gymnase cantonal, rue Coulon, Neuchâtel.  
358 Russ Suchard C., négociant, Neuchâtel.  
359 Sack Th., imprimeur, Fontaines.  
360 de Sandol-Roy F., 56, Faubourg de l'Hôpital, Neuchâtel.  
361 Sandoz Henri, vétérinaire, 3, Evole, Neuchâtel.  
362 Sandoz Th., négociant, Les Ponts.



- 363 Schach Hans Dr, professeur aux Ecoles normales, Lausanne.
- 364 Schardt Hans, Dr ès-sciences, Veytaux, près Montreux.
- 365 Dr Schärer Ferdinand, Granges près Marnand (Vaud).
- 366 Dr Schenk Alex., professeur à l'Université, 31, Martheray, Lausanne.
- 367 Schmitter E., Unterstrass, Zurich.
- 368 Sjøestedt-Suchard, Trois-Portes, Neuchâtel.
- 369 Sobrero Louis, professeur, rue Pourtalès, Neuchâtel.
- 370 Société suisse des Commerçants, Section de Neuchâtel.
- 371 Sottaz Pierre-Louis, négociant, rue du Seyon, Neuchâtel.
- 372 Spiro Jean, professeur à l'Université de Lausanne, Vufflens-la-Ville (Vaud).
- 373 Stadler Jacob, professeur d'allemand, rue des Beaux-Arts, Neuchâtel.
- 374 Stalé Jean-David, pasteur, Coffrane.
- 375 Stauffer H.-O., fabricant d'horlogerie, Les Ponts.
- 376 Stebler Adolphe, 27, rue de la Paix, La Chaux-de-Fonds.
- 377 Stebler Alfred, professeur, Le Locle.
- 378 Dr Steinhäuslin Jules-Henri, Le Locle.
- 379 Stoll, O.-E., professeur, Neuchâtel.
- 380 Strittmatter Ernest, député, rue des Beaux-Arts, Neuchâtel.
- 381 Theiss Albert, pharmacien, Le Locle.
- 382 Thürler Louis, Dr en médecine, Estavayer.
- 383 Tissot Caroline, institutrice, Peseux.
- 384 Tissot Ch.-Emile, conseiller national, Crêt-Vaillant, Le Locle.
- 385 M<sup>me</sup> Tissot Ch.-Eugène, Place des Halles, Neuchâtel.
- 386 Touchon François, 6, Avenue du 1<sup>er</sup> Mars, Neuchâtel.
- 387 Tschumi Albert, professeur, Neuchâtel.
- 388 Vaugne Paul, instituteur, Cressier.
- 389 Dr Vermot Georges, supérieur du séminaire diocésain, Fribourg.
- 390 Dr Virchaux Gustave, 1, Faubourg des Parcs, Neuchâtel.
- 391 Voillat Hippolyte, instituteur, Le Landeron.
- 392 Vouga E., Port-Roulant, Neuchâtel.
- 393 Dr Vouga Paul, Saint-Aubin.
- 394 Vuichard Raymond, abbé, curé de Cressier.
- 395 Vuille-Bille Constant, consul de la République Argentine, Promenade Noire, Neuchâtel.



- 396 Vulliet Paul, député, Lausanne.  
397 Wægli Henri, fils, négociant, place de l'Hôtel-de-Ville, La  
Chaux-de-Fonds.  
398 Walter Louis, pasteur, Cossonay.  
399 Wasserfallen Edouard, professeur, Fleurier.  
400 Wavre Paul, négociant, Saint-Nicolas, Neuchâtel.  
401 Wittwer Henri, rue de l'Orangerie, Neuchâtel.  
402 Wolfrath Henri, éditeur, Neuchâtel.  
403 M<sup>lle</sup> Wyttenbach Valentine, Chexbres (Vaud).  
404 Zobrist Théophile, professeur à l'Ecole cantonale de Por-  
rentruy.  
405 Zumbach Charles, banquier, Saint-Blaise.  
406 Zutter Albert, instituteur, Bevaix.  
407 Zwahlen Auguste, instituteur, Neuchâtel.



# TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Matériaux pour l'anthropologie des populations primitives de la Suisse. par le Dr Alexandre Schenk, privat-docent à l'Université de Lausanne, membre correspondant de la Société d'anthropologie de Paris . . . . .	5
La veille de Noël en Petite Russie, traduit par Marc Lavoyer, professeur à Izioum . . . . .	53
Fête de la bénédiction des eaux à Izioum, par Marc Lavoyer, professeur à Izioum . . . . .	55
De Port-Saïd à Aden, par Victor Buchs . . . . .	58
De Nalolo au Mosi-Oa-Thunya (juillet-août 1898), par Eugène Béguin, missionnaire à Nalolo, pays des Ma-Rotse . . . . .	84
Un potentat africain : Goungounyane et son règne, par le Dr Liengme, an- cien médecin-missionnaire à Mandlakazi . . . . .	99
Souvenir d'une excursion à la cascade de la Maletsunyane (Pays des Ba- Souto), par Frédéric Christol, missionnaire à Hermon . . . . .	13
Esquisse sur l'art chez les Nègres du Sud de l'Afrique, par Frédéric Chris- tol, missionnaire à Hermon. . . . .	144
La Côte d'Or comme pays aurifère, par E. Perregaux, missionnaire à Abetifi (Pays des Achanti). . . . .	148
Tableaux comparatifs. Résultats des observations météorologiques faites respectivement à la station missionnaire de Lourenço Marques, à 53 mètres d'altitude, et à l'Observatoire de Tananarive, à 1400 mètres d'altitude, par Paul Berthoud, missionnaire . . . . .	153
Contribution à l'étude anthropologique des Esquimaux du Labrador et de la baie d'Hudson, par le Dr Eugène Pittard, privat-docent à l'Université de Genève . . . . .	158
Résumé de l'activité de la Société Neuchâteloise de Géographie pendant les quinze premières années de son existence, par M. James Colin, pré- sident . . . . .	177
Le Dictionnaire géographique de la Suisse. . . . .	183
Bibliographie . . . . .	187
Liste des membres de la Société au 1 <sup>er</sup> janvier 1901 . . . . .	208
Table des matières . . . . .	227

## ERRATUM

L'article qui commence par ces mots : En même temps que. . . . , page 96.  
doit être placé après la notice de M. Perregaux sur la Côte d'Or comme pays  
aurifère, page 154.





# ACADÉMIE DE NEUCHÂTEL

---

**Neuchâtel** possède un des sièges de l'instruction supérieure en Suisse. Cet établissement, illustré par les noms d'Agassiz, Arnold Guyot, Desor, dans le domaine des sciences, a été réorganisé récemment (1894). De nouvelles chaires ont été créées avec des installations à la hauteur des exigences modernes. Les collections scientifiques ont été considérablement augmentées. Un développement particulier a été donné à l'enseignement des sciences philologiques et historiques. Le gouvernement neuchâtelois, dans l'intérêt bien entendu de la science, a fait tous les sacrifices nécessaires pour maintenir cet établissement dans la renommée que lui avait acquise le grand Agassiz.

L'ACADÉMIE DE NEUCHÂTEL comprend : 1<sup>o</sup> une Faculté des **Lettres** ; 2<sup>o</sup> une Faculté des **Sciences** ; 3<sup>o</sup> une Faculté de **Droit** ; 4<sup>o</sup> une Faculté de **Théologie**. Chacune de ces Facultés prépare à des examens spéciaux et délivre des diplômes de licence.

Depuis la réorganisation de l'Académie la progression des inscriptions a été la suivante : hiver 1895-96 : 114 étudiants ; hiver 96-97 : 155 étudiants ; hiver 97-98 : 171 étudiants ; hiver 98-99 : 183 étudiants ; hiver 1899-1900 : 204 étudiants ; hiver 1900-1901 : 227 étudiants.

Pour tous renseignements, s'adresser au *Secrétariat de l'Académie*.

Un enseignement du **français moderne** spécialement destiné aux *élèves de langue étrangère* est donné à la Faculté des lettres sous forme de cours théoriques et pratiques de langue française, de diction et élocution. Ces cours sont divisés selon le degré d'aptitude des élèves en deux catégories : cours inférieurs et cours supérieurs.

Chaque été *des cours de vacances* ont lieu pendant les mois de juillet, août et septembre.

Les cours de vacances ont pour objet de fournir aux étrangers l'occasion de compléter leur connaissance de la langue et de la littérature françaises. Ces cours sont divisés en deux séries de 40 leçons chacune.

Chaque série comprend : 1<sup>o</sup> un cours de langue française avec exercices ; 2<sup>o</sup> un cours de diction et élocution ; 3<sup>o</sup> un cours de littérature classique et de littérature contemporaine avec interprétation d'auteurs.

Pour renseignements et programmes spéciaux de ces cours, s'adresser à M. le professeur *P. Dessoulavy*, directeur du séminaire de français moderne, à Neuchâtel.

*Le recteur de l'Académie,*

E. MOREL.



## ÉCOLE DE COMMERCE DE NEUCHÂTEL

Cette Ecole a été fondée en 1883 par la ville de Neuchâtel, à la demande d'un groupe de commerçants et d'industriels neuchâtelois ; le nombre des élèves, qui était de 20 à l'origine, a rapidement augmenté et, pendant la dernière année scolaire, il a été de 380. C'est l'Ecole de Commerce la plus ancienne et la plus nombreuse de la Suisse ; c'est aussi celle qui reçoit la subvention fédérale la plus forte.

Elle est connue et appréciée en Suisse et à l'étranger, et la réputation qu'elle a acquise justifie les sacrifices qui ont été faits pour en assurer le bon fonctionnement.

L'Ecole est administrée par un Conseil choisi parmi les chefs des maisons de commerce les plus importantes de la ville et le personnel enseignant se compose de quarante professeurs.

Les cours comprennent quatre années ; il a été organisé en outre une Classe spéciale de français, un Cours préparatoire et des Cours de vacances.

Dans la Classe spéciale sont admis à toute époque les jeunes gens qui arrivent à Neuchâtel sans avoir une connaissance suffisante du français pour suivre l'Ecole de Commerce, ou qui désirent étudier spécialement les langues modernes.

Le Cours préparatoire (15 avril-15 juillet) est destiné surtout aux jeunes gens de la Suisse allemande. Il est organisé pour qu'ils puissent acquérir rapidement une connaissance pratique suffisante de la langue française pour suivre avec fruit les cours commerciaux à partir de la rentrée de septembre. Les élèves de langue française y trouvent également l'occasion de répéter les points du programme de l'Ecole secondaire qui sont à la base de l'enseignement commercial. Enfin, des leçons spéciales sont consacrées à la préparation des élèves qui désirent entrer directement dans l'une des classes supérieures. Si les élèves dont la langue maternelle n'est pas l'allemand ou le français sont assez nombreux, des leçons spéciales de français sont organisées à leur intention afin qu'ils trouvent dans ce cours les mêmes avantages que les élèves allemands.

L'Ecole s'occupe d'une manière toute spéciale du placement des élèves de la classe supérieure et, jusqu'à maintenant, tous les élèves diplômés ont obtenu, à leur sortie de l'Ecole, des places très avantageuses.

A l'Ecole de Commerce proprement dite sont annexées :

- a) une section de langues modernes ;
- b) une section des postes et chemins de fer.

L'écologie est fixé à 125 francs par an pour les élèves suisses et à 250 francs pour les élèves étrangers ; il est de 50 francs pour le cours préparatoire.

Depuis l'an passé, l'Ecole de commerce admet des demoiselles pour lesquelles il est organisés des classes spéciales.

Pour renseignements plus détaillés et programme, s'adresser au Directeur,  
(H 1473 N) CH. GAILLE.



